



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

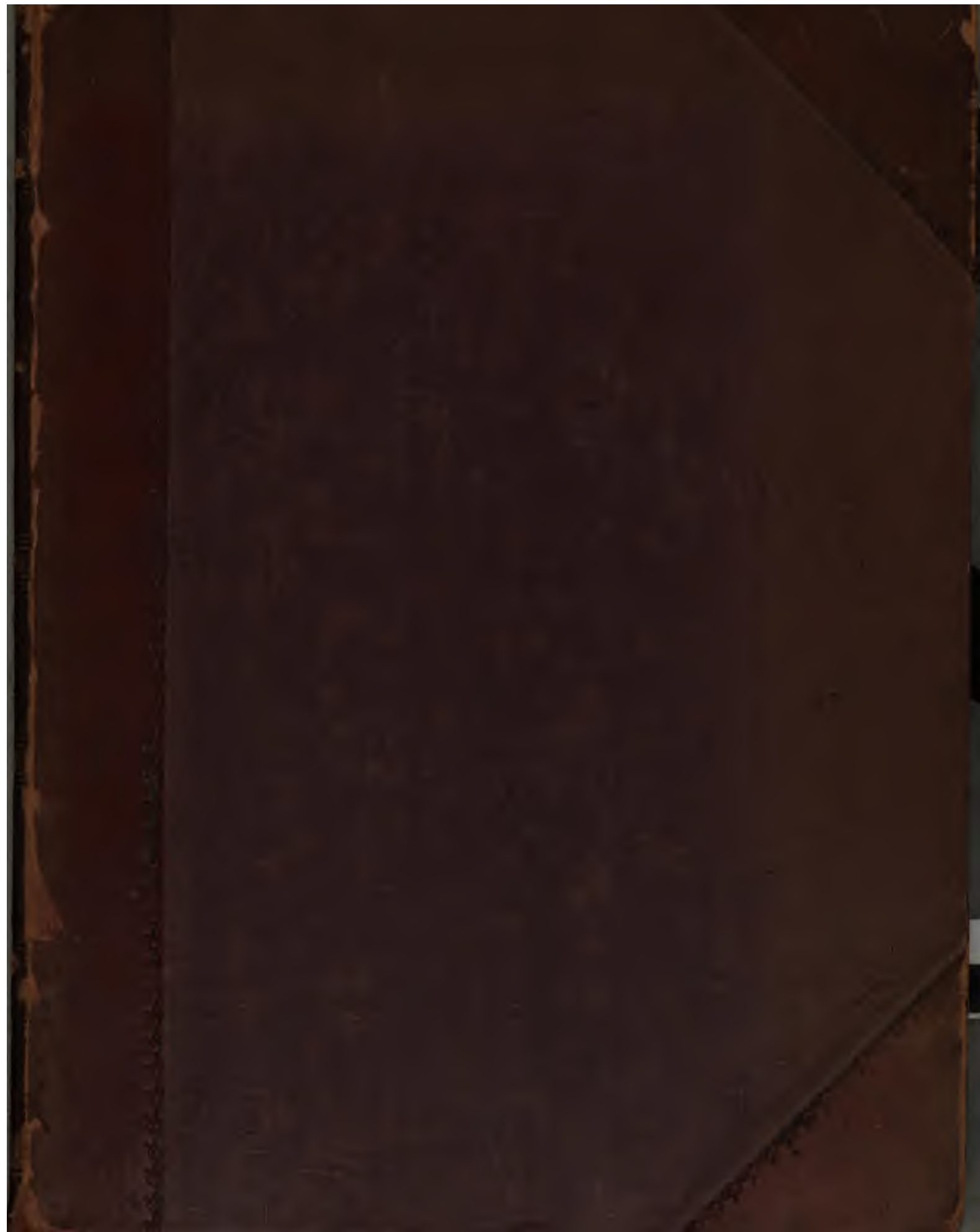
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600038841U









JOURNAL DU VOYAGE  
DE  
VASCO DA GAMA









JOURNAL DU VOYAGE  
DE  
VASCO DA GAMA

EN M CCCC XCVII

*TRADUIT DU PORTUGAIS*

PAR

ARTHUR MORELET

Membre correspondant de l'Académie des Sciences de Lisbonne



LYON

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN

M DCCC LXIV

46

207 11 1





*L'HISTOIRE de la navigation n'offre pas d'événement plus fameux que la découverte de la route maritime des Indes, après celle du Nouveau-Monde par Christophe Colomb. Si l'on réfléchit même à l'impulsion que ces deux événements ont imprimée au monde, depuis la fin du quinzième siècle, à l'influence qu'ils ont exercée sur le domaine intellectuel & matériel de l'homme, peut-être leur assignera-t-on la place la plus considérable dans les annales de l'humanité. Deux hommes, avec de faibles ressources, opérèrent ce prodigieux résultat; tous deux poursuivant le même but, tous deux cherchant la route de l'Inde, ils étonnèrent leur siècle & le remuèrent profondément en déchirant le voile qui cachait l'immensité du globe; seulement, Colomb avait trouvé toute autre chose que ce qu'il cherchait, Gama avait fait ce qu'il voulait faire.*

*La date de la naissance de Vasco da Gama n'est pas exactement connue:*

*l'opinion la plus accréditée le fait naître à Sines, petite ville de l'Alem-tejo, l'an 1469, en sorte qu'il n'aurait eu que vingt-huit ans lorsqu'il partit, en 1497, pour son mémorable voyage. La famille des Gama, sans être de première noblesse, tenait un certain rang en Portugal, & il était lui-même gentilhomme de la maison du roi; d'un caractère hardi & fortement trempé, d'un tempérament violent, mais avec une rare force d'âme, il fut élevé dans la carrière des armes & de la marine par son père, Estevan da Gama, qui n'était pas un homme sans valeur.*

*Lisbonne était alors le centre d'un mouvement maritime & en même temps intellectuel qui fixait l'attention de l'Europe; la géographie renaissait dans cette capitale & s'enrichissait chaque jour de nouvelles conquêtes. Pouffés par l'esprit d'aventure & encouragés par leurs souverains, les navigateurs portugais s'élançaient à l'envi dans la carrière & renversaient successivement toutes les barrières du vieil Océan. Ces glorieuses entreprises frappèrent sans doute de bonne heure l'imagination du jeune Gama, & la découverte de Colomb, dont le retentissement fut immense, dut éveiller un sentiment d'émulation puissant dans son âme. Il fallait que ce jeune homme fût doué de qualités bien éminentes pour que le roi Dom Manuel lui confiât le commandement d'une expédition préparée depuis tant d'années, & sur laquelle reposaient tant d'espérances.*

*Ce fut le 8 juillet 1497, cinq ans après la découverte du Nouveau-Monde, que Gama partit avec quatre navires dont le plus grand, chargé des approvisionnements, jaugeait 200 tonneaux. Le 20 mai 1498, il atteignait la côte du Malabar & jetait l'ancre devant Calicut; l'année suivante, dans les premiers jours de septembre, il rentrait à Lisbonne après deux ans d'absence, ayant perdu, pendant ce rude voyage, son frère, la meilleure partie de ses équipages & la moitié de ses vaisseaux. Mais il rapportait la solution d'un grand problème qui allait changer la face de sa patrie.*

*L'illustre navigateur fut reçu avec des honneurs extraordinaires par*

le roi Dom Manuel qui le nomma son amiral dans l'Inde, lui conféra le titre de Dom, & lui assigna une dotation sur les revenus de l'État, par lettres patentes, en date de 1502. Quelques années plus tard, le roi le renvoya dans les mêmes contrées, à la tête d'une flotte de vingt navires qui mit à la voile le 20 février 1502. Pendant le cours de ce second voyage, il fonda divers établissements sur les côtes, fortifia par des alliances & des traités l'influence naissante du Portugal en Orient, promena partout ses armes victorieuses, châtia le roi de Calicut, & soumit celui de Quiloa en lui imposant un tribut ; il était de retour le 1<sup>er</sup> septembre 1503, & recevait une dotation nouvelle en récompense de ses services.

Malgré les termes magnifiques du diplôme royal de 1504, il paraît que la faveur dont jouissait Gama déclina depuis son second voyage, & que sa carrière maritime fut brusquement interrompue sans que la cause en soit connue. Tous les historiens portugais s'accordent pour reprocher au roi Dom Manuel d'avoir laissé ce grand homme dans l'inaction & dans l'oubli pendant une période de près de dix-huit ans, qui dura jusqu'à la fin de son règne. Ce fut seulement en 1521 que le roi Jean III, son successeur, fit chercher Gama au fond de sa retraite pour l'employer encore une fois au service de cette patrie dont il avait si bien mérité. Nommé vice-roi des Indes, il partit en 1524, à la tête d'une flotte de quatorze grands navires & de cinq caravelles qui portait trois mille soldats. Il emmenait ses deux fils, Estevan & Paul da Gama, qui suivirent tous deux, avec des fortunes différentes, les traces de leur illustre père, le premier menant jusqu'à la fin une assez brillante existence, l'autre trouvant une mort tragique dans les guerres civiles de l'Abyssinie. Ce fut dans ce voyage que Gama montra la fermeté & la présence d'esprit dont il était doué à un si haut degré par un mot bien connu & qui peint cette âme intrépide. En approchant des côtes de l'Inde, un tremblement de terre sous-marin ébranla tout à coup les profondeurs de



*l'Océan & jeta l'effroi parmi les équipages : « Allons donc, dit-il à ses compagnons consternés, voyez-vous pas que c'est la terre qui tremble devant nous. » Il n'en fallut pas plus pour ranimer tous les courages.*

*Gama ne revit point sa patrie; il mourut à Cochin, peu de temps après son arrivée, le 25 décembre 1524. La dépouille mortelle du grand navigateur fut transférée par la suite en Portugal, & déposée au couvent des Carmes-Déchaussés de Vidigueira où il avait fait construire un monument pour sa famille. Au temps où écrivait Barbosa Machado (1750), on voyait encore, dans une chapelle du monastère, cette tombe illustre, recouverte d'un drap de velours noir, avec l'inscription suivante gravée sur une pierre :*

AQUI JAZ O GRANDE ARGONAUTA

D. VASCO DA GAMA

I. CONDE DA VIDIGUEIRA, ALMIRANTE

DAS INDIAS ORIENTAES

E SEU FAMOSO DESCUBRIDOR (1)

*La découverte de la route maritime des Indes ne fut pas un résultat du hasard, comme on l'a prétendu par ignorance ou par esprit de dénigrement, mais une œuvre préparée de longue main, poursuivie pendant quatre-vingts ans avec persévérance, et accomplie à l'aide des lumières que fournissait un siècle où l'art de la navigation avait fait, surtout en Portugal, de remarquables progrès. Dès l'an 1415, le prince Henri fondait à Sagres une académie où étaient enseignées les connaissances*

---

(1) Ici repose le grand Argonaute, D. Vasco da Gama, premier comte de Vidigueira, amiral des Indes orientales & leur fameux explorateur.

géographiques recueillies principalement chez les Arabes (1), & où l'on apprenait l'usage des instruments nautiques pour calculer le temps & prendre la hauteur du pôle. Déjà germaît dans ce grand cœur le projet de résoudre, par la circumnavigation de l'Afrique, le problème fameux que l'antiquité nous avait légué, & que les Arabes avaient laissé intact, malgré leur esprit d'entreprise & l'étendue de leurs relations maritimes. Ce fut le prince Henri qui prépara, par son initiative, la découverte de Gama, & qui ouvrit à la nation portugaise la carrière magnifique qu'elle a remplie si glorieusement. En 1432, Gil AEnnes, l'un de ses amiraux, atteignait pour la première fois le cap Nun, & l'année suivante, il doublait le cap Bojador; seize ans plus tard, le cap Blanc était reconnu par Nunes Trifstan; enfin, en 1455, Denis Fernandes s'avancait jusqu'à la hauteur du cap Vert. La découverte de ce promontoire, vestibule du pays des Nègres, fut la dernière qui récompensa les efforts persévérants du prince que l'histoire a justement surnommé le Navigateur; mais l'impulsion était donnée & ses successeurs la suivirent. L'Océan, dépouillé de ses mystères, n'inspirait déjà plus les mêmes terreurs; les navires portugais s'élançaient hardiment dans la haute mer, en se guidant sur les étoiles, au lieu de raser timidement la côte, comme on le pratiquait dans l'origine; tout enfin se préparait pour de plus importantes découvertes.

Sous le règne d'Alphonse V, les expéditions maritimes, un moment interrompues par la croisade contre les Turcs, reprirent avec une nouvelle ardeur. Les Portugais franchirent pour la première fois l'équateur &

---

(1) Voyez, sur les connaissances géographiques des Arabes & sur la part qui leur revient dans les grandes découvertes du quinzième siècle, la savante Introduction à la Géographie d'Aboulféda, par M. Reinaud, & le Discours préliminaire qui sert d'introduction à la Relation des voyages exécutés dans l'Inde & à la Chine par les Arabes & les Persans dès le neuvième siècle de l'ère chrétienne. (Paris, 1845 & 1848.)

découvrirent les îles de la côte de Guinée; mais ce fut seulement sous le règne suivant que le cap des Tourmentes, ou de Bonne-Espérance, comme le roi Jean voulut qu'on le nommât, fut doublé par l'intrépide Dias qui s'avança jusqu'à la baie de Lagoa, à quatre-vingts lieues au delà.

Vasco da Gama ne s'embarqua donc point à l'aventure lorsque, dix ans plus tard, il partit de Lisbonne pour chercher, en contournant l'Afrique, la route maritime de l'Inde. Non-seulement une grande partie de son itinéraire était déjà tracée, mais on savait par Pero de Covilham qui, en 1487, s'était rendu par terre sur les lieux afin d'y recueillir des renseignements, « qu'après avoir doublé l'extrémité méridionale de l'Afrique, les navires portugais devaient se diriger, dans l'Océan oriental, sur Madagascar & Sofala. » Le grand navigateur n'hésita pas; il n'y a nulle incertitude dans sa route; on le voit prolonger la côte d'Afrique jusqu'à la hauteur de Mélinde, puis, à l'aide d'un pilote qu'il se procure à Mozambique, s'enfoncer dans la mer des Indes en suivant une ligne droite qui le conduit à sa destination. Un simple coup d'œil jeté sur la carte itinéraire de son voyage suffit pour dissiper jusqu'à l'ombre d'un doute.

Gama fraya la route aux Cabral, aux d'Acunha, aux d'Albuquerque, à tous ces audacieux marins qui ne se bornèrent pas à découvrir des terres, mais qui fondèrent la domination de leur patrie dans l'Inde sur des bases formidables. En 1503, la côte orientale de l'Afrique était complètement explorée; Madagascar avait été visitée, & l'île de Zanzibar, soumise à un tribut. Quelques années plus tard, Goa & Malacca tombaient entre les mains du terrible Albuquerque, & le prestige du nom musulman s'évanouissait pour toujours dans l'extrême Orient. La prise de l'île d'Ormuz & celle d'Aden assurèrent bientôt la possession du golfe Persique & de la mer Rouge aux Portugais; alors, le mouvement commercial suivit une direction nouvelle dans ces contrées, & des mains des Arabes, il passa entre les leurs. Dans l'intervalle d'un siècle, une

*petite nation dont les ressources étaient aussi bornées que l'étendue de son territoire, avait, par son génie, ouvert au monde les solitudes de l'Océan; elle avait conquis l'Afrique orientale jusqu'à Mogadoxo, & pénétré au cœur même de l'Abyssinie; elle s'était établie en souveraine sur la côte du Malabar & dans les îles de l'Océan indien, dominant le commerce du globe, fondant des établissements coloniaux, élevant des villes, répandant la foi catholique & poussant ses courses aventureuses jusqu'en Chine & jusqu'au Japon; de pareils résultats, comparés aux moyens d'exécution, nous semblent un des plus grands spectacles de l'histoire.*

*Ce sont les humbles commencements de cette fortune que montre le journal dont nous donnons la traduction; son mérite n'est pas un mérite littéraire; il a été tracé par une main rude, plus habituée à la manœuvre du vaisseau qu'aux travaux de la plume; mais il porte, à un haut degré, le caractère de la sincérité, & il est empreint de cette naïveté du vieux temps qui s'efface chez les écrivains avec la fin du seizième siècle.*

*Il a paru deux éditions du Roteiro: la première, publiée à Porto en 1838 par MM. Diogo Kopke & do Castello de Paiva, savants professeurs de l'Académie polytechnique de cette ville; la seconde (1), à Lisbonne, en 1861, après la mort de M. Kopke, par les soins de son collaborateur & ceux de M. Herculano dont le nom jouit d'une grande réputation littéraire en Portugal. Nous avons eu les deux éditions sous les yeux, & c'est la plus récente que nous avons traduite, sans en rien retrancher, ni les discours préliminaires, ni les notes, car ces pièces sont le fruit*

(1) Roteiro da Viagem de Vasco da Gama em MCCCCXCVII, por A. Herculano e o barão do Castello de Paiva, segunda edição, Lisboa, imprensa nacional, 1861. Le titre modeste de Roteiro (Routier) n'exprime peut-être pas suffisamment le caractère d'une œuvre à la fois historique & géographique.

*d'un travail consciencieux qui complète l'intérêt du texte & l'éclaircit en tous ses points. Quant à la part qui nous revient dans cette publication, elle est trop modeste pour mériter d'être revendiquée; c'est aux éditeurs portugais que l'œuvre appartient en entier, c'est à eux à en recueillir tout l'honneur.*





## AVERTISSEMENT SUR LA SECONDE EDITION

**L**E récit du voyage entrepris par Vasco da Gama pour découvrir les Indes, écrit par un de ceux qui prirent part à cette expédition navale, la plus célèbre de l'histoire moderne, est une des œuvres inédites les plus considérables qui aient été publiées en Portugal dans le courant du siècle. La première édition de ce récit a été lue & recherchée avec une telle avidité, & les exemplaires en sont devenus si rares, que nous avons eu la pensée de le réimprimer. Nous nous sommes efforcé, en abordant cette tâche, de faire disparaître les imperfections qui existaient dans le texte ainsi que dans les notes de la première édition, imperfections qu'il faut attribuer à l'inexpérience des éditeurs & à leur impatience de mettre au jour, au milieu de difficultés de plus d'un genre, un aussi précieux monument historique. Tout en reproduisant les notes antérieures, dont la rédaction & le classement ont été améliorés, nous en avons ajouté d'autres, en regard du texte, prin-

ciatement des notes philologiques qui nous ont paru propres à en faciliter l'intelligence (1).

Les premiers éditeurs avaient outre-passé la mesure ordinaire des règles de la diplomatique en poussant beaucoup trop loin le scrupule de fidélité dans la transcription du manuscrit original. Une pareille exagération ne servait qu'à accroître les difficultés que présente la lecture d'une narration écrite avec rudesse, où la grammaire, & par suite la clarté du discours, reçoivent de fréquentes atteintes. Aussi, avons-nous réformé le j employé dans le manuscrit & dans la première édition comme supplétif de l'i, parce que ces deux signes, qui correspondent aujourd'hui à deux lettres différentes, étaient alors deux formes arbitraires de la même lettre, le j ne servant pas seulement à représenter le son de l'i, mais l'i à représenter le son du j. La même raison nous a conduit à substituer au système de numération romaine, tel qu'il était usité dans les derniers siècles du moyen âge, & même pendant une bonne partie du seizième, le formulaire correct que la Renaissance des lettres & l'étude des monuments lapidaires latins ont mis en vigueur depuis, & que les paléographes ont adopté en l'appliquant aux manuscrits du moyen âge, sans penser que l'exactitude de la transcription dût en être moins rigoureuse. Partout ailleurs nous avons conservé avec le même scrupule que nos prédécesseurs l'orthographe barbare de l'auteur qui, appartenant à une classe peu cultivée, exagérerait, en écrivant, des fautes communes alors même parmi les meilleurs écrivains de l'époque.

Nous nous proposons de suivre, dans cette nouvelle édition, le système généralement adopté pour la publication des anciens auteurs inédits, c'est-à-dire de suppléer aux lacunes qui existent dans le texte par omission de lettres ou de syllabes au moyen de caractères italiques. Un document de cette importance, qui appartient à l'histoire des nations modernes de l'Europe & qui ne concerne pas uniquement la nôtre, est

(1) Les notes philologiques, sans intérêt pour le lecteur français, ont été supprimées dans la traduction. (Tr.)

non-seulement utile aux nationaux, mais encore aux étrangers qui s'occupent de recherches sur les expéditions maritimes & sur les découvertes du quinzième & du seizième siècle. Pour eux, de semblables lacunes ajouteraient une difficulté de plus à l'intelligence d'un écrit déjà suffisamment barbare. C'est aussi principalement à leur intention que nous avons indiqué en note la véritable acception de certains mots étrangement défigurés, & que nous avons pris soin de marquer l'accentuation, toutes les fois qu'une omission de ce genre pouvait donner lieu à une erreur ou produire quelque obscurité, aimant mieux pécher en cette circonstance par excès que par omission.

La nécessité de rectifier certaines opinions inexactes, & de mettre plus d'ordre dans le développement des idées, nous a conduit à effectuer diverses suppressions ou modifications dans l'avant-propos & les notes de la première édition. Ainsi, nous avons retranché ce qui se rattachait au récit de l'évêque Oforius dans la note finale de la page 9. La conspiration contre Vasco da Gama, ainsi que la répression des conspirateurs, sont racontées avec détail par Gaspar Correia, dans les *Lendas da India*, & il est facile d'expliquer le silence de Castanheda, de Barros & de Goes, par la crainte malentendue de ternir le lustre des compagnons de Gama. Nous avons aussi jugé convenable de faire rentrer dans l'avant-propos les conjectures émises dans une note finale sur l'état inachevé du JOURNAL, ainsi que le passage relatif aux récompenses que le roi D. Manuel accorda à Vasco da Gama : c'était là leur véritable place. Enfin, en reproduisant en appendice un document relatif à ces récompenses, imprimé d'une manière incorrecte dans l'édition précédente, nous en avons ajouté un autre non moins précieux pour la biographie du grand navigateur qui nous ouvrit l'Orient (1).

Tout à l'heure nous faisons allusion aux *Lendas da India* de Gaspar Correia ; on peut dire que la publication de ce livre entreprise par

(1) Le texte porte : Do descubridor do Oriente.



*l'Académie est venue donner une valeur nouvelle au Journal du voyage de Gama. Inférieures, pour la forme, aux Décades de Barros & même, si l'on veut, à la rude histoire de Castanheda, les Légendes, pour le fond, sont bien supérieures aux premières, ainsi qu'au récit modeste mais évidemment véridique de ce dernier écrivain. La grande autorité d'un homme qui prit une large part aux événements qu'il raconte & qui, pendant longtemps, fut placé dans une excellente position pour bien juger des affaires de l'Inde, s'associe à la naïveté, dans le livre de Correia, & l'on croit voir, à travers la simplicité de son style, une peinture si exacte & si naturelle des faits, qu'il inspire la confiance au degré le plus éminent. Dans le récit du voyage qui aboutit à la découverte, comme sur bien d'autres points de notre histoire dans l'Inde, les Légendes sont décidément supérieures à ce que Barros & Castanheda nous ont laissé. La vie intime des hommes qui tentèrent & menèrent à fin une entreprise si hasardeuse, les phases morales, les péripéties de l'expédition, la lutte des passions humaines sur le théâtre circonscrit de trois navires, tout est représenté avec de vives couleurs & de fermes contours dans le récit de Gaspar Correia. Mais les faits extérieurs de l'expédition, si nous pouvons nous exprimer ainsi, demeurent souvent vagues & indécis, lorsqu'ils n'ont pas été omis. C'est le Journal qui vient compléter l'œuvre du chroniqueur & qui, s'y associant, nous fait connaître parfaitement aujourd'hui, dans toutes ses circonstances, un des faits les plus considérables de l'histoire des nations modernes.*

*En reproduisant dans cette édition la carte itinéraire de la flotte, nous devons avertir que cette carte, bien que fondée en grande partie sur des conjectures, est, autant que possible, la reproduction graphique du récit dans les passages qui la concernent; quant à la partie conjecturale du tracé, on s'est appuyé sur ce que l'on sait encore aujourd'hui des différentes routes que les navigateurs avaient coutume de suivre, depuis la découverte, dans le trajet immense du Portugal aux Indes. Travail savant & consciencieux de l'un des premiers éditeurs, M. Kopke, jeune homme de grande espérance, enlevé prématurément aux lettres, nous*

*nous faisons un devoir de le reproduire avec une fidélité scrupuleuse.*

*C'est par un scrupule du même genre, qu'avant de placer dans cette édition le portrait de Vasco da Gama qui existait dans la première, nous avons voulu recourir au type, c'est-à-dire à une copie de la peinture originale conservée dans le palais des gouverneurs de l'Inde, copie que l'archevêque de Goa, D. Francisco de Brito, fit exécuter, & qui a été gravée dans l'ouvrage intitulé : Retratos e bustos de Varões e Donas. Les accessoires de ce portrait avaient été modifiés dans la première édition; mais nous avons pensé qu'il valait mieux lui rendre sa simplicité primitive, & conserver au grand amiral son costume & ses ornements tels qu'ils sont représentés dans le tableau qui nous a servi de modèle (1).*

*Dans la première édition, le texte était précédé d'une gravure représentant le départ de la flotte, entre deux obélisques; on voyait, en bas, la face & le revers d'une médaille que le roi D. Manuel fit frapper en mémoire de la découverte. Cette œuvre d'imagination ne nous a point paru s'adapter d'une manière heureuse à un récit comme celui auquel elle servait d'introduction; la médaille même, plus purement gravée dans le tome IV de l'Histoire généalogique de Souza, n'offre pas un grand intérêt. Nous avons remplacé cette planche par un portrait inédit du roi D. Manuel, peint en frontispice sur un des livres intitulés de Leitura Nova (1° de Alemdouro) dans les archives de Torre do Tombo. La beauté des enluminures qui ornent les premiers volumes de cette vaste collection, parmi lesquels ceux d'Alemdouro sont les plus anciens, nous*

(1) Ce portrait, malgré le choix qu'en ont fait les éditeurs portugais, manque essentiellement de caractère. Nous avons préféré celui qui existe à Lisbonne, dans la galerie du comte de Farrobo, & qui passe également pour une peinture contemporaine. Vasco da Gama, d'après ce que nous en savons, était gros & de taille moyenne; il avait le teint coloré, l'expression du visage sévère & le tempérament colérique. (Tr.)

*persuade que le portrait devait être d'une haute ressemblance. Nous sommes au moins certains qu'il est de date contemporaine (1).*

*Le portrait de D. Manuel & celui de Vasco da Gama sont accompagnés des signatures respectives de ces deux personnages — ho conde almirante — Rey. Le fac-simile du manuscrit est le même que celui de la première édition. On y avait joint, par des motifs exposés dans l'avant-propos, la signature de Castanheda, mais avec doute sur l'authenticité. Ce doute était sans fondement. Tous les exemplaires de l'Histoire de l'Inde que nous avons eus sous les yeux portent la signature de l'auteur, qui est indubitablement la même. Quant à la copie qui existe du Journal, il serait difficile de prouver qu'elle est de la main de Castanheda, quand même on retrouverait quelque écrit de cet historien plus étendu qu'une simple signature. L'écriture cursive employée dans ce manuscrit est d'un type extrêmement commun dans la première moitié du seizième siècle, & on ne saurait l'attribuer sans témérité à un écrivain désigné.*

(1) Nous n'avons pas reproduit ce portrait qui, sans doute, a été mal rendu par la lithographie, car il est plat, sans relief, sans vigueur, & il manque même de cette naïvete qui est le cachet des œuvres de l'époque. (Tr.)





#### AVANT-PROPOS DE LA PREMIERE EDITION



*A découverte de l'Inde a fourni au Portugal la plus belle page de son histoire. L'audace de ceux qui tentèrent & qui menèrent à fin cette entreprise, à travers tant de périls & de souffrances, quand l'art de la navigation n'offrait encore que des moyens bornés & qu'une terreur superstitieuse interdisait l'accès de ces mers inconnues, est la preuve la plus éclatante de l'énergie des anciens cœurs portugais. Trois siècles de révolutions élevant ou abaissant la fortune des peuples de l'Europe; le sceptre des mers passant avec rapidité de Venise & de Gênes au Portugal, du Portugal à l'Espagne, de l'Espagne à la Hollande, de la Hollande à l'Angleterre; tous ces événements, liés à la conquête de l'Inde, donnent à la découverte de Gama le caractère d'un fait européen, d'un fait auquel vient se rattacher l'histoire moderne de ces peuples qui lui durent leur grandeur & leurs maux. Du fond de l'Adriatique jusqu'aux rivages lointains des Hébrides, le nom de l'Inde retentit comme un cri douloureux, éveillant à la fois des souvenirs de gloire & des remords. Que de crimes, en effet, a produits cet Orient*

*si convoité, & combien de larmes ont payé ses aromates, ses épices & son or! Quelle nation pourrait se flatter d'avoir régné sur l'Hindoustan sans que son titre de propriété n'ait été souillé de trahisons, de parjures & de barbarie! Le Portugal a expié par plus de deux siècles d'opprobre & d'amertume quatre-vingts ans de crimes, & il a payé sa dette envers Dieu & envers les hommes. Nos conquêtes d'Asie ont passé en des mains étrangères, & une gloire pure, dégagée de nuages, est le seul héritage qui nous revient de nos aïeux. Ce sera donc une œuvre patriotique que de mettre en lumière tout ce qui peut rappeler leurs exploits en Orient : aussi croyons-nous être utiles en entreprenant la publication de ce Journal.*

*Le manuscrit que nous offrons au public appartenait au monastère de Santa Cruz de Coimbra, d'où il fut enlevé, avec les autres manuscrits qui composaient l'ancienne & précieuse collection du couvent, pour enrichir la bibliothèque de Porto où il se trouve aujourd'hui.*

*On voit qu'il n'est pas autographe aux lignes suivantes de la page 64 (1) : l'auteur de ce livre a oublié de nous apprendre comment sont faites les armes dont il parle. Cette intercalation est évidemment une note du copiste qui a transcrit l'original. Toutefois, on reconnaît, au caractère de l'écriture, que cette copie ne saurait être postérieure aux commencements du seizième siècle, ce dont peut se convaincre un lecteur exercé, en jetant les yeux sur le fac-simile des premières lignes qui ont été reproduites dans cette publication.*

*Le volume porte actuellement le n° 804, d'après l'ordre provisoire établi dans la bibliothèque de Porto. Le format est in-folio; le papier, de consistance moyenne, est d'une teinte assez foncée; outre les empreintes ordinaires de la forme qui règnent dans le sens longitudinal, on distingue la marque de fabrique, telle qu'elle est figurée sur la planche précédemment citée. La couleur de l'encre, quoique un peu altérée, est encore très*

(1) Page 87 de la seconde édition. (Tr.)

ma  
na  
bro  
Daa

Signatura

même une relation de ce voyage, mais sans nous dire où elle existe, & en ajoutant qu'elle n'a jamais été imprimée. A la page 775 du tome III de la Bibliotheca Lusitana (1752), on trouve, après l'éloge de Vasco da Gama, la note suivante :

« Il a écrit la Relation du voyage qu'il fit aux Indes en 1497. Cet ouvrage & son auteur sont mentionnés dans Nicoláo Antonio, Bib. Hisp. Vet. lib. 10, cap. 15, § 843, & dans Antonio de Leão, Bib. Ind., tit. 2º, ainsi que dans le tome I, tit. 2, col. 25 de son continuateur. »

Nous n'avons pu vérifier la citation de Barbosa qui concerne Antonio de Leão par la raison qu'il nous a été impossible de nous procurer son ouvrage; mais, quant à celle qui est tirée de la Bibliotheca de Nicoláo Antonio, nous trouvons, dans l'édition de 1672 ainsi que dans celle de 1788 (postérieure à Barbosa Machado), les lignes suivantes, à l'endroit indiqué :

« Vascus da Gama.... dedit reversus Emmanueli suo regi populari Portugaliæ idiomate navigationis suæ ad Indiam anno MCDXCVII relationem, quæ lucem vidit : » d'où l'on pourrait conclure que cette œuvre a été imprimée. On doit hésiter, néanmoins, à donner aux mots quæ lucem vidit employés par Nicoláo Antonio l'acception ordinaire de fut imprimée, car nous avons remarqué que cet auteur n'en a pas toujours fait un usage scrupuleux, & qu'il s'en est servi quelquefois pour des ouvrages qui n'ont jamais cessé d'être manuscrits. La note suivante, tirée de la Bibliotheca Hispana Nova (éd. de 1788), tome II, p. 399, en fournit un exemple : « Anonymus Lusitanus, in eadem bibliotheca servatus, dedit in lucem, lusitanè: Derrotero desde Lisboa al Cabo de Buena Esperanza y India oriental, cum figuris versicoloribus, Ms. in-4º. »

Il est regrettable qu'aucun des bibliographes cités ne nous ait fait connaître la source de ses informations, & que Barbosa, notamment, nous ait laissé douter si celles qu'il nous transmet furent le résultat de ses recherches personnelles, ou s'il se borna à copier les deux autorités

qu'il cite. Bien qu'il s'exprime avec plus de réserve que Nicoláo Antonio sur l'impression de la relation de Gama, cette circonstance ne suffit pas pour dissiper notre incertitude, car il pouvait fort bien avoir conçu des doutes sur la publication d'un livre qu'il n'avait jamais rencontré.

La tradition (comme l'appelle José Carlos Pinto de Sousa dans sa *Bibliotheca historica*) qui attribuait à Vasco da Gama une relation écrite de son premier voyage finit par être généralement répandue. La série tout entière des Dictionnaires historiques français nous offre la note suivante, reproduite d'édition en édition :

« On dit qu'il publia une relation de son premier voyage aux Indes, mais elle ne s'est pas retrouvée. » Cette phrase se lit pour la première fois dans l'édition de 1732 du Dictionnaire de Moreri, mais avec la note additionnelle, *Bibliotheca Portuguesa Manuscripta*.

Nous ne pouvons qu'émettre des conjectures sur l'auteur de cette Bibliothèque portugaise, les éditeurs du Dictionnaire ne l'ayant pas nommé; toutefois, dans leur préface, en traitant des améliorations introduites dans leur nouvelle édition, ils s'expriment ainsi : « Ce qui regarde en particulier l'histoire littéraire du Portugal ayant été oublié dans toutes les éditions de ce Dictionnaire, & l'Académie, que le roi (de Portugal) vient d'établir avec tant de gloire dans sa capitale, ayant attiré l'attention des réviseurs sur les savants de ce royaume, qui, bien qu'en grand nombre, sont presque inconnus en France; un écrivain portugais, homme judicieux & d'une érudition très-étendue, a fourni des mémoires tirés d'une bibliothèque portugaise que cet auteur espère publier incessamment dans sa langue naturelle. » On ne rencontre rien, dans le cours de l'ouvrage, qui aide à soulever le voile de l'anonyme portugais. Quo ce ne soit point Barbosa Machado (qui déjà, en 1724, avait commencé & même fort avancé sa *Bibliotheca*, comme on peut le conclure de la page 23 de sa préface), le fait est plus que probable, car il n'aurait pas oublié, en mentionnant jusqu'aux éloges les plus insignifiants dont son œuvre avait été l'objet avant d'être livrée à l'impression, le tribut des éditeurs de Moreri, s'il se fût adressé à lui. On



pourrait croire qu'ils ont voulu parler de D. Luiz Carlos de Menezes, comte d'Ericeira, qui fournit un volume de corrections & d'additions à D. Joseph de Mariavel, lorsque celui-ci fit paraître, en 1753, une traduction espagnole, augmentée, du Dictionnaire de Moreri ; cependant il est permis d'en douter : d'abord parce que les éditeurs français n'auraient pas manqué de dire un mot de la haute position du comte ; ensuite, parce que l'on comprendrait difficilement qu'après leur avoir fourni des mémoires originaux sur les écrivains portugais, il eût quelque motif pour donner ensuite un volume d'additions & de corrections au traducteur espagnol. (V. Mariavel dans sa préface & la Bibl. Lusitana sur « D. Luis Carlos de Menezes. ») Notons, toutefois, que l'éditeur espagnol, en conservant la phrase des éditeurs français, insiste avec un peu plus de force sur l'impossibilité de rencontrer la relation de Vasco da Gama ; « No se halla, dit Mariavel, ni se encuentra. »

Au reste, quel que soit le bibliographe, nous n'en pensons pas moins qu'il s'est trompé, lui, & tous les autres écrivains que nous avons cités.

Lorsque Ramusio forma sa collection de voyages, il ne négligea rien pour se procurer les ouvrages imprimés & manuscrits les plus propres, par leur réputation & leur véracité, à concourir au but qu'il s'était proposé de réunir en un seul corps d'ouvrage toutes les notions sur la navigation & les découvertes modernes. Il suffit de lire les avant-propos des Giunti, éditeurs de la collection, pour en demeurer convaincu, ou de se rappeler qu'elle renferme plusieurs relations écrites par des Portugais, que nous ne connaîtrions pas sans cette publication. Ceci posé, on croira difficilement que le récit du voyage de Vasco da Gama, écrit de sa propre main, fût assez peu connu pour échapper aux investigations de Ramusio ; on le croira d'autant moins qu'un semblable oubli ne saurait s'expliquer par l'abondance des matériaux, puisque, pour insérer dans son Recueil quelque chose sur la découverte des Indes, il se servit du livre III de la première Décade de Barros qui avait publié, peu de temps auparavant, les deux premières Décades de son Asia.

Une autre considération, c'est que parmi les citations empruntées à

*tant d'ouvrages complètement perdus aujourd'hui par ceux de nos historiens qui ont traité des choses de l'Orient, on ne trouve, à notre connaissance, aucune trace de la relation de Gama; évidemment, si elle eût existé, elle aurait joui d'une grande réputation, comme étant l'œuvre de l'homme le plus capable d'écrire l'histoire de cette périlleuse & glorieuse entreprise. Ces preuves négatives sont corroborées, d'un autre côté, par l'ignorance où nous laisse Barbosa ainsi que les autres bibliographes précédemment cités sur la manière dont ils ont eu connaissance de l'œuvre de Vasco da Gama. Ainsi, tout nous porte à croire que la « Relation » de l'amiral est un rève bibliographique qui a eu peut-être une origine fort simple, sur laquelle nous allons hasarder notre opinion.*

*Il est probable que le manuscrit que nous publions fut signalé aux savants qui se sont occupés de notre histoire littéraire sous le titre qu'il portait dans la bibliothèque de Santa-Cruz, comme on peut l'insérer de ce que nous avons dit précédemment, c'est-à-dire sous celui de Relation de la découverte des Indes par D. Vasco da Gama, ou tout autre titre analogue. Il peut bien être arrivé que la préposition par, appliquée au mot découverte par celui qui communiqua la note, ait été rapportée, par le bibliographe qui la reçut, à D. Vasco da Gama qui aura été considéré, par suite d'une équivoque dans la construction grammaticale, comme auteur de la susdite relation. Cette explication nous paraît la plus vraisemblable; nous pouvons même présumer, sans être taxés de témérité, que ce fut le manuscrit dont nous offrons le texte au public qui induisit à croire que l'auteur de la découverte des Indes avait écrit la relation de son voyage. Au moins, en l'absence de cette relation, est-il permis de concevoir des doutes sur son existence, & de former des conjectures sur l'origine la plus probable d'une semblable tradition littéraire.*

*Quant à l'auteur de notre manuscrit, nous n'avons rien pu découvrir sur son compte. On peut conclure de la contexture de l'œuvre que ce ne fut ni un des capitaines, ni un des pilotes de la flotte, mais un*

*simple soldat ou matelot appartenant à l'équipage du vaisseau de Paul da Gama, frère de l'amiral; on peut même supposer qu'il n'était pas sans quelque valeur, car nous le voyons parler de lui-même à la première personne, dans des circonstances où il est fort à croire que le service était confié à des individus choisis. A Calicut, il fut un des douze que Vasco da Gama emmena avec lui, lorsqu'il y débarqua pour se rendre à l'audience du Zamorin; & ce fait, insuffisant à la vérité pour nous le faire complètement connaître, nous permet déjà de hasarder quelques conjectures. Castanheda, dans son Histoire de la Découverte, &c., nous a conservé les noms de plusieurs d'entre eux : il nomme Diogo Dias, comptable de Vasco da Gama; Fernão Martins, son interprète; son veador (1) (qu'il ne désigne pas autrement); João de Sá, comptable de Paul da Gama; un marin appelé Gonçalo Pires qui avait été élevé avec le commandant en chef; un Alvaro Velho, enfin Alvaro de Braga, comptable de Nicoláo Coelho. Maintenant, en admettant, comme nous le démontrerons plus loin, que notre manuscrit ait été la principale source où Castanheda puisa les documents de son histoire, il est infiniment probable, en considérant surtout l'époque où il vécut & les peines qu'il se donna pour rechercher la vérité, que l'auteur ne lui était pas inconnu; & comme celui-ci déclare qu'il fut un des douze dont nous avons parlé (p. 54 de l'Ed. portug.) (2), il est également présumable qu'il fut aussi l'un de ceux que Castanheda a désignés nominativement. Or, le contexte de l'œuvre exclut d'abord &*

---

(1) Le veador était un officier chargé de veiller à tout ce qui concernait le service de la table. Le veador du Roi prenait rang immédiatement après le mordomo; c'était une charge de confiance dont était toujours revêtue quelque personne considérable. La noblesse avait aussi ses mordomos dont les fonctions étaient plutôt honorifiques que lucratives. (Tr.)

(2) Le texte porte : Levou comsygo dos seus treze homens, dos quaees eu fuy huum delles, il emmena avec lui treize des siens, & moi-même je fus l'un d'eux (Tr.)

de la manière la plus évidente Diogo Dias, Fernão Martins, le veador de Vasco da Gama (quel qu'il fût), ainsi qu'Alvaro de Braga ; il faut écarter également João de Sá, d'après les considérations suivantes : 1° parce que l'auteur était un simple soldat ou un matelot (mais plus vraisemblablement un matelot), comme on peut l'inférer des expressions nous autres, quelques-uns de nous autres, dont il se sert en différents passages, lorsqu'il parle de ceux de sa classe d'une manière générale & par opposition aux capitaines ; 2° à cause d'une circonstance rapportée par Castanheda (liv. 1, c. 16) qui montre que João de Sá doutait beaucoup du Christianisme (1) des habitants de Calicut, tandis que notre auteur paraît y avoir cru fermement ; 3° en raison de certains services du bord, tels que sondages, auxquels il nous apprend qu'il fut employé (p. 24 de l'Ed. portug.), & qui convenaient mieux à un marin qu'à un homme de plume, bien que nous sachions par l'histoire que João de Sá fut aussi soldat & marin ; 4° enfin à cause du style & de la composition de l'ouvrage qui semblent dénoter clairement l'humble condition de notre auteur.

Il pourrait exister quelque doute entre les deux noms qui nous restent, si Castanheda ne nous venait en aide. De ces deux noms, savoir : Alvaro Velho & Gonçalo Pires, le dernier doit demeurer en dehors de toute conjecture quant à l'attribution du Journal, si l'on compare les passages correspondants de Castanheda & de notre auteur, où l'on voit le premier mettre en scène Gonçalo Pires, & le second distinguer celui-ci de sa propre personne.

---

(1) Nos premiers navigateurs eurent l'imagination remplie des récits exagérés qui couraient sur le caractère religieux du Prêtre Jean que l'on disait chrétien ; ayant rencontré quelques-uns des prétendus chrétiens de San-Thomé, & ne connaissant guère de religion qui ne fût pas la leur ou l'islamisme, ils crurent naturellement, à leur début, que les Hindous professaient le christianisme.

## CASTANHEDA

Liv. I, c. 21.

*Le gouverneur . . . . . conduisit Vasco da Gama le long de la plage, & comme il se méfiait de ces gens-là après ce qui lui était arrivé à Calicut, il donna ordre à Gonçalo Pires, le marinier, d'aller en avant aussi loin qu'il pourrait avec deux de nous autres, &, dans le cas où il rencontrerait Nicoláo Coelho avec les chaloupes, de lui dire de se cacher.....*

## L'ANONYME

Pag. 54.

*Pour lors ils nous menèrent le long de la plage.' Et le commandant soupçonnant quelque mauvais dessein, envoya trois hommes en avant; s'ils trouvaient les embarcations des navires & que son frère y fût, ils devaient lui dire de se cacher...*

*Les deux auteurs racontent ensuite comment ces trois hommes s'égarèrent en quittant la suite du commandant en chef, puis ils ajoutent :*

## CASTANHEDA

(Ibidem),

*Sur ces entrefaites, arriva Gonçalo Pires avec un message de Nicoláo Coelho qui l'attendait avec les embarcations...*

## L'ANONYME

Pag. 56.

*Et sur ces entrefaites, survint un des hommes qui s'étaient séparés de nous la veille au soir, & il dit au commandant que Nicoláo Coelho était là depuis la nuit précédente avec les embarcations...*

*Ainsi donc, il nous reste Alvaro Velho, que l'on peut fort bien soupçonner d'être l'auteur de la relation que nous publions. Il est évident, néanmoins, que ceci ne dépasse pas les bornes d'une simple conjecture fondée sur les prémisses que nous avons posées, c'est-à-dire sur la connaissance que Castanheda eut de notre auteur, & sur la véracité bien connue de l'infatigable historien de la découverte des Indes, qui ne s'en est point départi dans les passages que nous avons cités.*

Quant au parti que Castanheda a tiré de notre manuscrit, on en jugera par un seul fait, c'est que la majeure partie du premier livre de l'Histoire des Indes a été copiée presque littéralement sur le Roteiro, comme le lecteur peut aisément s'en convaincre en comparant les deux ouvrages. La concordance deviendra surtout manifeste si l'on consulte, dans cet examen, la première & très-rare édition du livre I, imprimée en 1551, où, sans parler de la presque identité qu'offre le texte dans son ensemble, on trouve, au chapitre XXVII<sup>e</sup>, le passage suivant qui paraît assez significatif : « Les pilotes dirent qu'on était sur les bas-fonds du Rio Grande ; quant aux autres particularités concernant la route que suivit le commandant en chef, depuis là jusqu'à l'île de Santiago, je n'ai jamais pu les connaître ; seulement, etc. » Dans l'édition suivante, de 1554, cette phrase a été retranchée, sans que la suppression soit justifiée par l'introduction de circonstances ou de faits nouveaux. Ce qui est bien certain, c'est que dans la première comme dans la seconde édition du livre de Castanheda, la narration circonstanciée du voyage ne dépasse pas le point où s'arrête l'itinéraire que nous publions, ce qui confirme pleinement l'opinion que cet écrit fut bien la source où puisa l'auteur de l'Histoire des Indes (11).

Lorsque ce manuscrit tomba pour la première fois entre nos mains, la circonstance qu'il provenait de Coimbre où Castanheda écrivit & publia son ouvrage, la certitude qu'il y avait puisé ses matériaux, comme on l'a vu, au moins en ce qui concerne le premier voyage aux Indes, enfin la ressemblance de l'écriture avec une signature que l'on peut attribuer avec quelque fondement à Fernão Lopes de Castanheda, & que l'on voit à la fin d'un exemplaire du premier livre de l'édition de 1554, appartenant à la bibliothèque de Porto ; tout, enfin, nous persuada que nous avions sous les yeux le propre manuscrit dont il se servit pour la composition de son histoire, & même une copie de sa main ; en effet, il nous apprend qu'il passa vingt ans de sa vie à rechercher & à transcrire les mémoires qui se rattachaient à son sujet, travail qu'il effectua au grand dommage de sa fortune & de sa santé. Mais

comme, en matière d'écriture, il est extrêmement difficile de résoudre la question d'identité par l'examen de simples signatures, nous songeâmes aussitôt à effectuer des recherches à l'université de Coimbre (où Castanheda fut bedeau <sup>(1)</sup> & conservateur des archives), afin de nous procurer des fac-simile de son écriture courante ainsi que de sa signature; malheureusement jusqu'à présent (par des raisons sur lesquelles il est inutile d'insister), nous avons été déçus dans nos espérances. En attendant, nous offrons à nos lecteurs un fac-simile de la signature dont il s'agit, non pas seulement à titre de curiosité, mais comme un fil qui servira peut être à guider les investigateurs futurs.

Nous terminerons cette longue série de doutes & de conjectures par une observation : c'est que probablement toute incertitude cesserait si l'on pouvait se procurer le catalogue des manuscrits de Sancta Cruz de Coimbre (& il nous paraîtrait incroyable que ce catalogue n'existât pas); en admettant qu'il ne nous fournit pas les moyens de soulever complètement le voile de notre anonyme, nous pourrions toujours en tirer des lumières qui nous aideraient, soit à repousser par des arguments sans réplique l'opinion qui attribue à Vasco da Gama une relation de son voyage, soit à fortifier nos conjectures sur l'auteur de celle que nous publions.

Quant au mérite du style & de l'expression, on ne trouvera rien, dans cette œuvre inédite, qui ait la moindre valeur; comment s'en étonner, puisqu'il s'agit d'un livre écrit par un soldat ou un matelot, à une époque où les érudits eux-mêmes ont failli bien souvent, dans

---

(1) C'est un officier subalterne de l'université qui marche devant le Doyen, portant une halberde. Il prend note des élèves qui assistent aux cours, fixe la place que chacun d'eux doit occuper dans les cérémonies publiques, proclame les licenciés & les docteurs, & remplit d'autres fonctions du même genre. Il y avait autrefois des bedeaux dans nos universités; ils ont été remplacés par de simples appariteurs. (Tr.)

leurs écrits, aux règles de la grammaire ? Au surplus, ce n'est ni dans l'expression, ni dans le style, que consiste le mérite d'une semblable composition ; son vrai mérite est d'avoir été écrite par un témoin oculaire du fait prodigieux de la découverte des Indes (1).

En traçant (aussi exactement qu'il est possible) sur la carte itinéraire du voyage de Vasco da Gama la route suivie par ce navigateur, nous avons voulu montrer combien sont mal fondées les assertions qui se sont produites à l'étranger, & même dans notre propre pays, sur l'ignorance de ceux qui découvrirent les Indes & le hasard qui les y conduisit. Nous citerons, notamment, le conseiller Antonio de Mariz Carneiro, cosmographe en chef du royaume, qui, dans son livre intitulé : *Regimento de Pilotos e Roteiro da Navegação da India* (Lisbonne, 1642), s'exprime ainsi :

« L'Inde fut découverte au temps du Roi Dom Manuel, en l'an 1497, par Dom Vasco da Gama, gentilhomme de sa maison ; en naviguant le long des côtes de Guinée & d'Angola, il arriva au cap de Bonne-Espérance, où les terres australes qu'il suivait depuis un si grand nombre de jours venant à lui manquer, guidé plutôt par Dieu Notre-Seigneur que par des renseignements ou des routiers capables d'indiquer en quelle partie du monde l'Inde se trouvait, il ne craignit pas, sans autre appui que sa ferme volonté & son invincible courage, de doubler le susdit cap, &c. »

Lorsque des écrivains nationaux défigurent ainsi les faits, il ne faut pas s'étonner de voir les peuples étrangers adopter des idées préjudiciables

(1) Nous supprimons ici un passage qui s'adresse exclusivement aux lecteurs portugais ; les éditeurs exposent les motifs qui les ont décidés à conserver l'ancienne orthographe & jusqu'aux solécismes du Roteiro ; ils ajoutent qu'ils se sont écartés, dans deux cas seulement, du rigoureux devoir de copistes : 1° en mettant des majuscules aux noms propres & en améliorant la ponctuation ; 2° en corrigeant un petit nombre de fautes qui sont évidemment des fautes de transcription. (Tr.)



à notre renommée, jusques dans l'expression, car elles doivent se traduire chez eux en termes moins mesurés. Déjà Pedro Nunes avait dit, dans sa *Defensão da Carta de Marear*, que « ces découvertes de côtes, d'îles, de continents, ne s'étaient point faites au hasard, mais que nos navigateurs s'embarquaient munis d'instruments & parfaitement instruits des règles de l'astrologie & de la géométrie. » Il suffit, en effet, de jeter un simple coup d'œil sur la généralité de nos historiens, pour y trouver la preuve que « notre navigation fut calculée sagement, d'après de profondes combinaisons & des conjectures d'un ordre supérieur; qu'elle eut pour guides les principes de la Cosmographie & de la Géographie, fondements de l'Art nautique; qu'elle fut tracée sur un plan lumineux, constant & régulier; enfin, conduite à l'aide d'instruments nouveaux, d'après les règles de l'Astronomie & de la Géométrie (1). »

Vasco da Gama partait muni de toutes les instructions & de tous les moyens d'assistance que pouvaient lui fournir l'observation, la politique & les sciences de l'époque; c'est ce dont nos historiens font foi. Sa destination lui fut marquée d'avance: c'était Calicut, & il portait au roi de cette contrée une lettre de D. Manuel. Ayant rallié sa flotte aux îles du Cap-Vert, il en partit pour s'enfoncer dans l'Océan Atlantique austral, par une route qui ne s'écartait pas beaucoup du Sud: ce fut alors qu'il se servit de la connaissance qu'il avait des vents généraux de la côte occidentale d'Afrique, qui lui étaient contraires, & de la direction que la côte orientale, déjà reconnue jusqu'à une certaine distance par Barthélemy Dias, suivait du Sud au Nord. Ayant atteint une latitude méridionale voisine de celle du cap de Bonne-Espérance, il se dirigea à l'Ouest, ce qui montre qu'il s'appuyait sur des principes scientifiques, sans diminuer en rien l'audace de l'entreprise. Que le choix de cette route ne fut point l'œuvre du hasard, c'est ce que prouvent les connais-

---

(1) Antonio Ribeiro dos Santos, *Mém. de Litt. Port. da Acad. R. das Sc. de Lisboa*, tome VIII, p. 169.

sances qu'il possédait déjà sur la matière, le présent Journal, tous les voyages enfin qui, depuis, s'effectuèrent aux Indes (1); & si Cabral, en 1500, découvrit le Brésil, c'est qu'il prit la direction du Sud, d'après l'exemple de Vasco da Gama, en s'écartant toutefois considérablement dans l'Ouest. Dans l'Océan indien, qui lui était inconnu, nous voyons l'amiral suivre la côte d'Afrique, du Sud au Nord, jusqu'à ce qu'il ait rencontré le pilote qui doit le conduire à sa destination; enfin, avec le même auxiliaire, il profite des moussons, tant pour se rendre à Calicut que pour en revenir, bien que la première traversée soit plus heureuse que la seconde. Dans celle-ci, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, on le voit s'abandonner au courant des vents généraux du Sud-Ouest de la côte occidentale d'Afrique, pour arriver aux îles du Cap-Vert.

Telles sont les particularités que nous avons voulu relater dans la carte réduite du voyage de Gama, construite d'après les routes suivies par ses navires; & bien que cet itinéraire ne doive être considéré que comme approximatif, nous le croyons plus près de la vérité que les routes arbitrairement tracées sur la majeure partie des cartes où cette navigation est figurée.

Le Journal que nous publions ne va pas, malheureusement, au delà du 25 avril 1499 (2), date un peu antérieure à la séparation de Nicolas Coelho & de Vasco da Gama. On se demande encore aujourd'hui si cette séparation fut un effet de la tempête, ou du dessein prémédité de Nicolas Coelho qui, connaissant sa caravelle pour meilleure voilière que le vaisseau du commandant en chef, en profita pour apporter le premier

(1) Voyez la collection des notices géographiques de l'Académie, aux voyages de Cabral, Thomé Lopes, João d'Empoli, &c.

(2) L'évêque Osorius commet une erreur manifeste en disant que la flotte, à son retour en Portugal, doubla le cap de Bonne-Espérance le 26 avril 1499. Nous avons vu que ce fut le 20 mars.

la nouvelle de la découverte des Indes. Sans avoir la prétention de trancher un débat dans lequel nous reconnaissons notre incompetence, nous ne pouvons nous empêcher de donner une interprétation fâcheuse à la brusque conclusion du Journal, circonstance qui semble ajouter encore au mystère de l'événement, en supposant que l'auteur, après l'incendie du navire le San Raphaël, ait passé sur le Berrio commandé par Nicolas Coelho. A la vérité, ceux de nos écrivains qui attribuent à ce navigateur des intentions coupables sont en minorité; le grand nombre, au contraire, explique par l'incident d'une tempête sa séparation d'avec le commandant en chef, & ajoute, qu'arrivant à la barre de Lisbonne & n'y trouvant pas de nouvelles de Vasco da Gama, il voulut retourner à sa recherche, ce dont il fut empêché par les ordres de D. Manuel. Mais voici ce qui fait naître un doute dans notre esprit : Si la séparation dont il s'agit s'effectua avant l'arrivée des deux bâtiments aux îles du Cap-Vert, comment Nicolas Coelho n'essaya-t-il pas d'y relâcher? puisqu'elles avaient été choisies, en allant, comme point de ralliement en pareille occurrence, elles devaient remplir le même objet au retour.

Quant à la suite du voyage, on sait que Nicolas Coelho atteignit la barre de Lisbonne le 10 juillet 1499, & que Vasco da Gama, étant arrivé à l'île Santiago, où son frère Paul da Gama se trouva sérieusement malade, remit le commandement du bâtiment au secrétaire João de Sá; qu'ensuite, ayant frété une caravelle d'une marche plus rapide pour abréger la traversée de Portugal, il relâcha à l'île Terceira & y laissa son frère qui avait succombé. Ce fut seulement dans les derniers jours d'août, ou dans les premiers de septembre 1499, qu'il fit son entrée à Lisbonne où il fut reçu en grande pompe par la Cour. Il y eut, pour célébrer son retour & ses découvertes, de magnifiques fêtes religieuses, & des réjouissances publiques qui se répétèrent dans tous les lieux notables du royaume par les ordres du roi D. Manuel.



JOURNAL DU VOYAGE

DE

VASCO DA GAMA





JOURNAL DU VOYAGE

DE

VASCO DA GAMA



U nom de Dieu, *Amen*. En l'an 1497, le roi Dom Manuel, premier du nom en Portugal, envoya quatre navires à la découverte (iii); ils allaient à la recherche des épices. De ces navires, Vasco da Gama était le commandant en chef; l'un était sous les ordres de Paul da Gama, son frère, & un autre sous ceux de Nicolas Coelho.

Nous sommes partis de Restello un samedi, huitième jour du mois de juillet de ladite année 1497, commençant notre route que Dieu notre Seigneur nous permettra d'achever pour son service, *Amen* (iv).

Premièrement, nous sommes arrivés le samedi suivant en

vue des Canaries, & cette nuit nous l'avons passée sous le vent de Lancerote ; la nuit d'après, à l'aube du jour, nous étions près de la Haute-Terre où nous nous mîmes à pêcher pendant environ deux heures, & le même soir, à la nuit tombante, par le travers du rio do Ouro. Or, le brouillard fut si épais pendant la nuit que Paul da Gama, d'un côté, & le commandant en chef, de l'autre, s'écartèrent du reste de la flotte. Lorsque le jour parut, ne l'apercevant plus, ni les autres navires, nous fîmes voile pour les îles du cap Vert, car nous avions reçu l'ordre, dans le cas où nous nous perdriions, de prendre cette direction. Le dimanche suivant, à l'aube du jour, nous eûmes en vue l'île du Sel, & à une heure de là, nous aperçûmes trois navires que nous allâmes reconnaître. Nous trouvâmes le bâtiment des approvisionnements, ainsi que Nicolas Coelho, & Barthélemy Dias qui nous accompagnait jusqu'à Mina ; ils avaient également perdu le commandant en chef. Après que nous les eûmes ralliés nous pourfuivîmes notre route, & le vent nous ayant manqué, nous fûmes pris par le calme jusqu'au mercredi matin. Et, sur les dix heures, nous eûmes connaissance du commandant en chef qui avait sur nous une avance d'environ cinq lieues, & sur le soir nous pûmes communiquer avec lui, ce qui nous remplit de joie, en sorte que nous tirâmes force bombardses & sonnâmes des trompettes en réjouissance de notre réunion. Et le jour suivant, qui était un jeudi, nous arrivâmes à l'île de Santiago & mouillâmes devant la plage de Santa-Maria avec beaucoup de contentement & d'allégresse ; là, nous fîmes provision de viande, d'eau, de bois, & réparâmes les vergues des navires qui en avaient grandement besoin. Or, un jeudi, qui était le

troisième jour d'août, nous partîmes dans la direction de l'est, & un jour, par le vent du sud, la vergue du commandant en chef cassa ; ce fut le 18 août, à deux cents lieues environ de l'île de Santiago. Nous mîmes en panne avec la misaine & la voile de perroquet pendant deux jours & une nuit, & le 22 du même mois, ayant le cap au sud un quart sud-ouest, nous rencontrâmes nombre d'oiseaux semblables à des *garcôes* (v), & quand vint la nuit, ils volaient à tire d'aile contre le sud-ouest, comme des oiseaux gagnant la terre. Ce même jour, nous vîmes une baleine, & c'était bien à huit cents lieues en mer.

Le 27 du mois d'octobre, veille de Saint-Simon & Saint-Jude, qui se trouvait être un vendredi, nous rencontrâmes beaucoup de baleines, & notamment de celles que l'on nomme *quoquas*, ainsi que des loups marins.

Un mercredi, 1<sup>er</sup> novembre, jour de la Touffaint, nous remarquâmes de nombreux indices de la proximité de la terre, consistant en certaines espèces d'algues qui naissent le long des côtes (vi).

Le quatrième jour du même mois, un samedi, deux heures avant le jour, nous trouvâmes fond par cent dix brasses au plus, & à neuf heures nous eûmes en vue la terre ; alors nous nous réunîmes tous & saluâmes le commandant en chef, déployant banderolles & pavillons, & tirant force bombes ; tout le monde était en habits de gala. Ce même jour nous virâmes tout près de la côte & courûmes au large sans avoir reconnu la terre.

Le mardi, nous gouvernâmes dans la direction de la terre & découvrîmes une côte basse où s'ouvrait une baie spacieuse. Le commandant en chef envoya dans une embar-



cation Pedro d'Alemquer pour fonder & pour chercher un bon mouillage (vii) ; il trouva cette baie dans d'excellentes conditions, sans bas-fonds & à l'abri de tous les vents, hormis de ceux du nord-ouest, & s'étendant de l'est à l'ouest ; on lui donna le nom de Sainte-Hélène (viii).

Le mercredi, nous jetâmes l'ancre dans ladite baie où nous demeurâmes huit jours, occupés à nettoyer les navires, à raccommoder les voiles & à faire du bois.

A quatre lieues de ce mouillage, vers le sud-est, coule un fleuve qui vient de l'intérieur des terres ; sa largeur, à l'embouchure, est d'un jet de pierre, & sa profondeur, de deux à trois brasses, même à marée basse. On l'appelle le rio de Santiago (ix).

En ce pays, il y a des hommes basanés qui ne vivent que de loups marins, de baleines, de chair de gazelle & de racines de végétaux. Ils se vêtent de peaux & portent une manière de gaine à leurs parties naturelles (x). Leurs armes sont des bâtons d'olivier sauvage auxquels ils ajustent des cornes passées au feu ; ils ont beaucoup de chiens, comme ceux du Portugal, & qui aboient de la même façon.

Les oiseaux sont également pareils à ceux du Portugal ; il y a des corbeaux marins, des mouettes, des tourterelles, des alouettes & nombre d'autres espèces. Le pays est très sain, très tempéré, & produit de bons pâturages.

Le lendemain du jour où nous mouillâmes, c'est-à-dire le jeudi, nous descendîmes à terre avec le commandant en chef, & nous nous emparâmes d'un de ces hommes qui était de petite stature & ressemblait à Sancho Mixia. Il s'en allait recueillant du miel à travers les halliers, car les abeilles, en ce

pays, le déposent au pied des buissons. Nous l'emmenâmes sur la nef du commandant en chef qui le fit asseoir à sa table où il mangea des mêmes choses que nous (x1). Le jour suivant, le commandant le fit habiller à merveille & le renvoya à terre. Et le lendemain, quatorze à quinze de ces gens-là vinrent à l'endroit où étaient mouillés les navires: alors le commandant en chef s'en fut à terre & leur montra diverses marchandises pour savoir si le pays en produisait quelques unes de semblables; ces marchandises consistaient en cannelle, clous de girofle, semence de perles, or & encore autre chose; mais ils ne comprirent rien à ces objets de commerce, comme gens qui jamais n'avaient vu chose pareille; c'est pourquoi le commandant leur donna des grelots & des anneaux d'étain. Ceci se passait le vendredi. Il en fut de même le samedi suivant. Le dimanche, il en vint de quarante à cinquante environ, &, après dîner, étant descendus à terre, nous leur échangeâmes contre des *ceitils* (1) dont nous nous étions munis, certaines coquilles qu'ils portaient aux oreilles & qui paraissaient argentées, ainsi que des queues de renards fixées à un bâton dont ils se servaient pour s'éventer. J'achetai là, pour un *ceitil*, une de ces gaines que l'un d'eux portait à ses parties naturelles. Nous jugeâmes qu'ils estimaient le cuivre, car ils avaient de petites chaînes de ce métal aux oreilles.

Ce même jour, un certain Fernand Velloso, de l'équipage

---

(1) Le *ceitil* était une petite monnaie de cuivre, analogue à nos centimes & valant 1/6 de *real*. Il n'y a plus, en Portugal, de sous-multiple du *real* qui est l'unité monétaire du pays; la plus petite monnaie actuelle vaut cinq *reis*. (Trad.)

du commandant en chef, eut grand désir d'aller avec eux à leurs cases pour savoir comment ils vivaient, ce qu'ils mangeaient, & quelle était leur existence (xii). Il demanda donc comme une faveur au commandant de lui permettre de les accompagner à leur village, & celui-ci, voyant que cette importunité ne cesserait pas qu'il n'eût obtenu sa demande, le laissa partir avec eux. Quant à nous, nous retournâmes souper sur la nef du commandant tandis qu'ils en allaient en compagnie des susdits nègres. Aussitôt après nous avoir quittés, ils prirent un loup marin, & s'arrêtant au pied d'une montagne, dans un hallier, le firent rôtir & en donnèrent à Fernand Velloso qui les accompagnait, ainsi que des racines de plantes dont ils se nourrissent. Le repas terminé, ils lui dirent de s'en retourner aux navires, ne voulant pas qu'il poursuivît avec eux. Or, quand le susdit Fernand Velloso fut arrivé en face des navires, il se mit aussitôt à appeler; pour eux, ils étaient demeurés cachés dans le fourré, & nous, nous étions encore à souper. Dès que l'on eut entendu sa voix, les capitaines ainsi que nous autres cessant à l'instant de manger, nous nous jetâmes dans une barque à voiles; mais les nègres se mirent à courir le long de la plage & arrivèrent sur Fernand Velloso aussi prestement que nous. Comme nous cherchions à le recueillir, ils commencèrent à nous attaquer avec les zagaies dont ils étaient armés, si bien que le commandant en chef & trois ou quatre des nôtres furent blessés (xiii). Ceci nous arriva pour nous être fiés à eux, les jugeant hommes de peu de courage, incapables d'oser ce qu'ils venaient d'entreprendre contre nous, tellement que nous étions allés sans armes. En attendant nous ralliâmes les navires.

Lorsque nos bâtiments furent réparés & nettoyés, & que nous eûmes fait du bois, nous quittâmes cette côte, un jeudi matin, 16 novembre, ignorant à quelle distance nous nous trouvions du cap de Bonne-Espérance, si ce n'est que Pedro d'Alemquer disait que nous pouvions être, au plus, à une trentaine de lieues en arrière du Cap ; & s'il ne l'affirmait pas, c'est qu'étant parti du Cap un matin, il avait passé par ici durant la nuit avec vent en poupe, & qu'en allant, il avait navigué au large, de sorte qu'il ne connaissait pas le parage où nous nous trouvions. Par ce motif nous gagnâmes la pleine mer avec des vents du sud sud-ouest, & le samedi soir, nous eûmes en vue le cap de Bonne-Espérance. Le même jour, nous virâmes pour prendre la bordée du large & pendant la nuit, nous virâmes encore & courûmes à terre. Le dimanche matin, qui était le 19 du mois de novembre, nous portâmes de nouveau sur le Cap, mais sans pouvoir le doubler parce que les vents étaient sud sud-ouest & que ledit Cap nous restait au nord-est & sud-ouest. Le même jour nous fîmes un bord au large & dans la nuit du lundi, un nouveau bord à terre. Enfin, le mercredi, nous doublâmes ledit Cap en prolongeant la côte avec les vents en poupe (xiv). Or, près de ce cap de Bonne-Espérance, s'étend, dans le sud, une baie très vaste qui pénètre bien à six lieues dans les terres & dont l'entrée peut avoir la même largeur (xv).

Le 25 dudit mois de novembre, un samedi soir, jour de Sainte-Catherine, nous entrâmes dans la baie de San-Bras (xvi) où nous demeurâmes treize jours, occupés à démolir le bâtiment qui transportait les approvisionnements que nous chargeâmes sur les autres navires.

Le vendredi suivant, comme nous étions encore dans la-dite baie de San-Bras, il y vint environ quatre-vingt-dix hommes bafanés, semblables à ceux de la baie de Sainte-Hélène, & les uns allaient le long de la plage tandis que les autres demeuraient sur les hauteurs. Pour nous, en ce moment, nous étions tous, ou du moins la plupart d'entre nous étaient sur la nef du commandant en chef. Donc, les ayant aperçus, nous nous rendîmes à terre sur les embarcations que l'on avait très bien armées, & quand nous fûmes près du rivage, le commandant leur jeta sur la plage des grelots qu'ils ramassèrent; & non seulement ils ramassèrent ceux qu'on leur jeta, mais ils venaient les prendre dans la main du commandant, ce dont nous demeurâmes grandement émerveillés, car, à l'époque où Barthélemy Dias vint ici, ils s'enfuyaient & ne voulaient rien prendre de ce qu'il leur offrait. Bien plus, un jour où il faisait aiguade à une source qui est située près de la mer & dont l'eau est excellente, ils la défendirent à coups de pierre du haut d'une colline qui la domine, en sorte que Barthélemy Dias leur lâcha un coup d'arbalète & en tua un. D'après ce que nous supposâmes, s'ils ne s'enfuirent pas, ce fut, selon toute apparence, parce qu'ils avaient ouï dire à ceux de la baie de Sainte-Hélène, où nous avions été premièrement, & qui n'est éloignée de celle-ci que de soixante lieues par mer, que nous étions gens ne faisant aucun mal &, bien au contraire, donnant du nôtre. Le commandant en chef ne voulut pas descendre là, parce que dans l'endroit où se tenaient les nègres il y avait un grand bois; il changea donc de place & nous allâmes mouiller ailleurs sur un point découvert où il descendit, tout en faisant signe aux nègres

de se rendre où nous allions , ce qu'ils firent. Alors le commandant en chef prit terre avec les autres capitaines accompagnés de gens armés dont quelques - uns portaient des arbalètes; puis il leur ordonna de se séparer & d'approcher , au nombre d'un ou deux seulement , & cela par signes. A ceux qui approchèrent le commandant fit présent de grelots & de bonnets écarlates, & , à leur tour, ils nous donnèrent des bracelets d'ivoire qu'ils portaient aux bras, car, en cette contrée, d'après ce qu'il nous parut, il y a quantité d'éléphants; nous trouvions de leur fiente tout contre l'aiguade où ils venaient se défalérer.

Le samedi, arrivèrent environ deux cents nègres, grands & petits, amenant douze bêtes à cornes, tant bœufs que vaches, ainsi que quatre à cinq moutons. Et ils se mirent à jouer de quatre ou cinq flûtes, les uns haut, les autres bas, si bien qu'ils concertaient à merveille pour des nègres dont on n'attend guère de musique, & ils dansaient à la manière des nègres. Pour lors le commandant en chef fit sonner des trompettes, & nous, de danser sur les embarcations, & le commandant lui-même, qui était de retour, de danser avec nous. La fête terminée, nous débarquâmes au même endroit qu'auparavant & achetâmes, pour trois bracelets, un bœuf noir que nous mangeâmes le dimanche à dîner; il était fort gras, & sa chair aussi savoureuse que celle des bœufs de Portugal.

Le dimanche, il en vint tout autant accompagnés de femmes & de petits garçons, & les femmes se tinrent sur le sommet d'une hauteur près de la mer; ils conduisaient quantité de bœufs & de vaches, & , s'étant arrêtés sur

deux points, le long du rivage, ils se mirent à jouer des instruments & à danser comme le samedi. Or, il est d'usage parmi ces nègres que les jeunes gens demeurent dans le bois avec les armes ; mais les hommes faits vinrent converser avec nous, & ils tenaient à la main des bâtons courts & des queues de renards ajustées à un manche de bois dont ils se servent pour s'éventer le visage. Et tandis que nous étions occupés de la sorte à converser par signes, nous vîmes les jeunes garçons se glisser furtivement à travers le fourré, portant les armes avec eux. Et le commandant en chef envoya en avant un homme nommé Martin Affonso, qui était allé déjà au Manycongo, avec des bracelets de métal pour les troquer contre un bœuf. Et quand les nègres eurent les bracelets, ils le prirent par la main & le menèrent à l'aiguade en lui demandant pourquoi nous leur avions pris de leur eau. Puis ils se mirent à chasser leurs bœufs par le bois, & le commandant, voyant cela, nous ordonna, à nous autres, de nous rassembler, & audit Martin Affonso de se sauver, parce qu'il jugea qu'il se tramait quelque trahison. Nous allâmes donc, après nous être ralliés, où nous étions en premier lieu, & les nègres nous y suivirent. Et le commandant nous fit descendre à terre avec nos lances, nos javelines, nos arbalètes bandées, revêtus de nos cuirasses, dans le dessein surtout de leur montrer que nous étions en état de leur nuire, mais que nous ne le voulions pas. A cette vue, ils commencèrent à se ramasser & à courir les uns aux autres, & le commandant, pour éviter que l'on n'en tuât quelques-uns, fit rassembler les embarcations, puis, lorsque nous fûmes tous dedans, voulant leur faire comprendre que nous pouvions leur nuire & ne le voulions pas, il fit décharger

deux bombardes placées à l'arrière de la barque. Or, les nègres étaient tous assis sur la plage, contre le bois; quand ils entendirent la détonation des bombardes, ils se mirent à fuir avec tant de précipitation à travers la forêt qu'ils perdirent les peaux dont ils étaient vêtus & en même temps leurs armes; toutefois, lorsqu'ils furent dans le bois, il en revint deux pour les chercher, puis ils ne tardèrent pas à se rassembler & à fuir vers le sommet d'une montagne en chassant devant eux leur bétail.

Les bœufs de cette contrée sont de grande taille, comme ceux de l'Alemtéjo, merveilleusement gras & très doux; ils sont hongrés & quelques-uns n'ont pas de cornes. Les nègres mettent aux plus gras un bât confectionné en paille (1), à la façon de ceux de Castille, & sur le bât, une manière d'appui fait avec des bâtons, & c'est ainsi qu'ils les montent; quant à ceux qu'ils veulent vendre, ils leur passent une branche de ciste (2) à travers les naseaux & c'est par là qu'ils les dirigent.

Dans cette baie, il y a un îlot situé à trois portées d'arbaleète en mer, & dans cet îlot, force loups marins, quelques-uns aussi grands que d'énormes ours; ils sont très redoutables, armés de très grandes dents, & ils attaquent l'homme; & il n'y a pas de lance, tant forte qu'elle soit, capable de les blesser; il s'en trouve de plus petits & d'autres tout-à-fait petits; les grands poussent des rugissements comme des

(1) *Tabua*, c'est une espèce de *typha* qui sert, en Portugal, à couvrir les chaumières. (*Trad.*)

(2) *Esteva*, nom vulgaire du *cistus ladaniferus* en Portugal. (*Tr.*)



lions & les petits crient comme des chevreaux. Nous allâmes là, un jour, nous divertir, &, tant grands que petits, nous en vîmes bien trois mille & tirâmes sur eux, depuis la mer, à coups de bombarde. Dans cet îlot, il y a des oiseaux de la taille d'un canard qui ne volent point parce qu'ils manquent de plumes aux ailes & que l'on nomme pingouins (XVII); nous en tuâmes autant que nous voulûmes; ces oiseaux braient comme des ânes.

Etant à faire de l'eau dans cette baie de San-Bras, un mercredi, nous y élevâmes une colonne (1) avec une croix faite d'un mât de misaine & qui était très haute. Et le jeudi suivant, comme nous nous apprêtions à quitter ladite baie, nous vîmes dix à douze nègres qui renversèrent, avant que nous fussions partis, la croix ainsi que la colonne.

Après nous être munis de tout ce qui nous était nécessaire, nous quittâmes ce parage &, le même jour, nous mouillâmes de nouveau à deux lieues du point d'où nous étions partis, car le vent nous manqua. Le vendredi, jour de Notre-Dame de la Conception, nous remîmes à la voile dans la matinée & poursuivîmes notre chemin. Et le mardi suivant, veille de Sainte-Luce, nous eûmes une forte tempête & courûmes vent en poupe, la misaine très basse; & dans cette course nous perdîmes Nicolas Coelho qui nous

---

(1) *Padram, padráo*; c'était une colonne de marbre aux armes du Portugal, surmontée d'une croix de fer, que les navigateurs érigeaient sur les points les plus saillants de la côte au fur & à mesure de leurs découvertes; ces colonnes, embarquées à Lisbonne & transportées sur place, constataient la prise de possession du lieu, comme si le drapeau national y eût été planté. (*Trad.*)

est revenu dans la matinée de ce jour. Nous l'avions aperçu, au coucher du soleil, du haut de la hune, à quatre ou cinq lieues en arrière, & pensions qu'il nous avait vus; nous avions allumé des feux & nous tenions en panne; au moment où le premier quart finissait, il vint se rallier à nous, non pas qu'il nous eût vu durant le jour, mais parce que le vent étant du plus près, il ne pouvait faire autrement que de tomber dans nos eaux.

Le vendredi, dans la matinée, nous découvrîmes une terre correspondant aux îlots que l'on appelle *Chãos* (xviii) qui gisent à cinq lieues plus loin que l'îlot *da Cruz*. De la baie de San-Bras audit îlot da Cruz, il y a soixante lieues, & tout autant du cap de Bonne-Espérance à la baie de San-Bras. Des îlots Chãos à la dernière colonne posée par Barthélemy Dias, il y a cinq autres lieues, & de la colonne au *rio do Infante*, quinze lieues.

Le samedi qui suivit, nous passâmes en vue de la dernière colonne, & comme nous naviguions en rangeant la côte, deux hommes se mirent à courir le long de la plage en sens inverse de la direction que nous suivions. Le pays est fort plaisant & bien assis; nous y vîmes force bétail vaguant par la campagne, & plus nous avancions, plus le terrain s'améliorait & se couvrait d'arbres élevés.

La nuit d'après, nous demeurâmes en panne, car déjà nous avions atteint la hauteur du *rio do Infante*, dernière terre découverte par Barthélemy Dias, & le lendemain, avec le vent en poupe, nous longeâmes la côte jusqu'à l'heure de vêpres où il faut à l'est; nous virâmes alors, mettant le cap au large, & louvoyâmes en courant des bordées, tantôt au large, tantôt du côté de la terre, jusqu'au

mardi où le vent tourna à l'ouest vers le coucher du soleil : c'est pourquoi nous demeurâmes en panne cette nuit - là afin d'aller reconnaître, le jour suivant, la terre & le parage où nous nous trouvions. Quand vint le matin, nous portâmes droit à terre &, à dix heures, reconnûmes l'îlot da Cruz, à soixante lieues en arrière de notre estime. Cela vint des courants qui sont ici très forts. Ce même jour, nous reprîmes la route que nous avions déjà suivie, avec un bon vent de poupe qui nous dura trois jours, en sorte que nous franchîmes les courants qui nous faisaient grandement appréhender de ne pouvoir atteindre l'objet de nos désirs. A partir de ce jour, Dieu permit, dans sa miséricorde, que nous allâssions en avant sans plus rétrograder ; puisse-t-il vouloir qu'il en soit toujours ainsi !

Le jour de Noël, 25 du mois de décembre, nous avions découvert soixante-dix lieues de côtes. Ce même jour, après dîner, en établissant une bonnette, nous trouvâmes le grand mât fendu à une brasse au-dessous de la hune, & la fente s'ouvrait & se fermait alternativement. Nous le raccommodâmes au moyen de galhaubans, en attendant que nous pussions gagner un abri sûr pour procéder à une réparation. Et le jeudi, nous mouillâmes le long de la côte & prîmes là quantité de poissons ; puis, quand vint le coucher du soleil, nous remîmes à la voile & poursuivîmes notre voyage. En cet endroit, nous perdîmes une de nos ancrs par la rupture d'un petit câble qui nous retenait au mouillage. A partir de là, nous navigâmes durant un si long temps sans prendre terre, que nous n'avions plus d'eau pour boire & que nous nous servions uniquement d'eau salée pour préparer nos aliments ; notre ration journalière était réduite à un

*quartilho* (1), en sorte qu'il devint nécessaire d'aborder quelque part. Or, un jeudi, le 10 du mois de janvier (xix), nous découvrîmes un petit fleuve & mouillâmes en ce parage, le long de la côte. Et le lendemain, étant allés à terre dans les embarcations, nous y trouvâmes nombre de nègres, hommes & femmes, d'une haute stature, & ayant un seigneur parmi eux. Et le commandant en chef fit débarquer un certain Martin Affonso qui avait été longtemps au Manycongo, accompagné d'un autre individu, & les nègres leur firent bon accueil. C'est pourquoi le commandant envoya à leur seigneur une jaquette & des chausses rouges, avec un bonnet mauresque & un bracelet. Et il dit que tout ce qu'il y avait en son pays dont nous aurions besoin, il nous le donnerait de grand cœur ; ce fut ainsi que le comprit ledit Martin Affonso. Cette nuit, lui & son compagnon s'en furent avec ce seigneur coucher en son logis, & nous, nous regagnâmes nos navires. Et pendant le trajet, il revêtit l'habillement dont on lui avait fait présent, & il disait avec grand contentement à ceux qui venaient le recevoir : « Voyez-vous ce qu'ils m'ont donné ! » & ceux-ci battaient des mains par politesse, ce qu'ils répétèrent trois ou quatre fois jusqu'à son arrivée au village ; là, il courut tout le pays dans le costume où il était, & finalement, étant entré chez lui, il envoya loger les deux hommes qui l'avaient accompagné en un enclos où il leur fit porter de la bouillie faite avec du millet, très abondant en cette contrée, & une poule comme celles de Portugal. Et durant toute cette nuit, nombre d'hommes & de femmes vinrent pour les voir. Le lende-

---

(1) Le *quartilho* équivaut à peu près à un tiers de litre. (*Trad.*)

main matin , le seigneur les fut visiter & leur dit de s'en retourner ; puis il fit partir deux autres hommes avec eux, & leur donna des poules pour le commandant en chef, en leur disant qu'il s'en allait montrer ce dont on l'avait gratifié à un grand seigneur qu'ils ont pour chef ; or, d'après ce que nous conjecturâmes, ce devait être le roi du pays. Et lorsqu'ils arrivèrent au port où étaient les embarcations, il y avait bien deux cents personnes qui les accompagnaient pour les voir.

Autant que nous pûmes en juger, ce pays est fort peuplé, & il s'y trouve nombre de seigneurs. Il nous sembla que les femmes étaient en plus grand nombre que les hommes, car, là où venaient vingt hommes, arrivaient quarante femmes. Les maisons sont en paille, & les armes des habitants consistent en très grands arcs, ainsi que flèches & zagaies en fer. La contrée, à ce qu'il nous parut, fournit beaucoup de cuivre ; ils en ornent leurs jambes, leurs bras & les tresses de leurs cheveux ; il y a aussi de l'étain qu'ils portent en garniture à leurs poignards dont les gâines sont d'ivoire. Les gens de ce pays sont grande estime de la toile de lin, car ils nous offraient quantité de ce cuivre pour des chemises, en cas que nous eussions voulu leur en vendre. Ils ont de grandes calebasses dont ils se servent pour puiser de l'eau de mer qu'ils portent à l'intérieur & versent en des puits creusés dans le sol afin d'en fabriquer du sel. Nous demeurâmes là cinq jours, occupés à faire notre provision d'eau qui était transportée sur les embarcations par ceux dont nous recevions la visite. Nous n'en primes pas autant que nous l'aurions voulu parce que le vent favorisait notre voyage ; puis, nous étions à l'ancre le

long de la côte, exposés à la houle du large. Nous donnâmes à cette contrée le nom de *terra da Boa Gente*, &, au fleuve, celui de *rio do Cobre*.

Un lundi, étant en mer, nous découvrîmes une terre fort basse, plantée d'arbres très hauts & très ferrés, &, tout en poursuivant dans la même direction, nous vîmes un fleuve à large embouchure; or, comme il était nécessaire de bien savoir où nous étions, nous laissâmes tomber l'ancre &, un jeudi, pendant la nuit, nous entrâmes. Le navire *Berio* se trouvait déjà là depuis la veille, étant arrivé huit jours avant la fin de janvier. Cette terre est fort basse, marécageuse, plantée de grands vergers qui donnent des fruits en abondance & de beaucoup d'espèces, & les habitants s'en nourrissent.

Ce peuple est noir & de bonne prestance; il va nu, hormis une petite pièce de coton dont il se couvre les parties naturelles; les seigneurs portent ces pagnes plus grandes. Les jeunes femmes, qui ont bon air en ce pays, se percent les lèvres en trois endroits & y introduisent des morceaux d'étain tordus. Ces gens-là se plaisaient infiniment avec nous; ils apportaient à notre bord ce qu'ils avaient, dans des *almadies* (1) à leur usage, & nous allions également chercher de l'eau à leur village.

Il y avait deux ou trois jours que nous étions en cet endroit, quand nous reçûmes la visite de deux seigneurs du pays; ils étaient si orgueilleux qu'ils ne firent aucun cas de ce

---

(1) « *Almadie* est une barque subtile qui n'appréhende pas tant les corsaires à cause de sa vitesse. » *Voy. de Pietro della Valle*, t. IV, p. 109. (Trad.)

qu'on leur offrit ; l'un d'eux était coiffé d'un turban, avec des liserés bordés en soie ; l'autre portait une sorte de bonnet de satin vert. En compagnie de ce dernier vint un jeune homme natif d'un autre pays éloigné, comme ils nous l'apprirent par signes, & il disait qu'il avait déjà vu des navires aussi grands que ceux que nous avions amenés. De tels indices nous réjouirent fort parce qu'il nous sembla que nous ne tarderions pas à arriver au but de nos désirs. Ces gentils-hommes firent élever à terre, au bord du fleuve & non loin des navires, des cabanes où ils demeurèrent environ une semaine ; de là, ils envoyaient vendre à bord, chaque jour, des pièces de coton qui portaient des marques faites à l'encre rouge. Et lorsqu'ils eurent assez de ce séjour, ils s'en furent sur des almadies en remontant le cours du fleuve. Pour nous, nous restâmes là trente-deux jours, occupés à renouveler notre provision d'eau, à nettoyer les navires & à réparer le mât du *Raphaël*. Plusieurs des nôtres y tombèrent malades ; leurs pieds enflaient ainsi que leurs mains, & leurs gencives avaient crû tellement par-dessus les dents qu'ils étaient incapables de manger (xx). Nous élevâmes en ce lieu une colonne que nous appelâmes la colonne de San-Raphaël, à cause du bâtiment qui portait ce nom ; le fleuve reçut celui de *rio dos Bons Signaes* (xxi).

Nous partîmes de là un samedi, 24 février, & durant cette journée nous courûmes au large ; puis, la nuit qui suivit, à l'est, pour nous éloigner de la côte qui était d'un fort plaisant aspect. Et le dimanche, nous fîmes route au nord-est, &, à l'heure de vêpres, nous découvrîmes trois petites îles au large ; il y en avait deux couvertes de grands bois ; la troisième était dénudée & moindre que les

autres, & de l'une à l'autre il pouvait y avoir quatre lieues. Comme il faisait nuit, nous portâmes au large & passâmes à travers durant l'obscurité. Le lendemain, nous continuâmes notre route & naviguâmes pendant six jours, nous arrêtant pendant la nuit. Or, un jeudi, premier jour de mars, sur le soir, nous eûmes connaissance des îles & de la terre dont il sera question plus loin ; mais, à cause de l'heure avancée, nous reprîmes le large & mîmes en panne jusqu'au matin, & alors nous arrivâmes au pays dont on va parler.

Le vendredi, dans la matinée, Nicolas Coelho voulant pénétrer dans cette baie manqua le chenal & toucha ; &, en virant de bord pour rallier les autres navires qui venaient par derrière, il vit des barques à voile sortir du village de cette île, ce dont il informa le commandant en chef & son frère avec de vives démonstrations de joie. Nous continuâmes donc à courir ce même bord au large afin de pouvoir arriver au mouillage, &, plus nous avançons, plus ils nous suivaient en nous invitant par signes à les attendre. Or, comme nous jetions l'ancre dans la rade de cette même île d'où s'était détachée la barque, vinrent à nous sept ou huit de ces barques & almadies, & ceux qui les montaient s'avançaient au son des *anafils* (1) dont ils étaient munis, & ils nous engageaient à pénétrer dans l'intérieur, offrant de nous conduire au port si nous le désirions ; puis ils montèrent à bord des navires, mangèrent & burent de ce que nous mangions & buvions, & s'en allèrent lorsqu'ils en eurent assez. Les capitaines furent d'avis d'entrer dans cette baie pour

---

(1) Sorte de clairon. (*Trad.*)



savoir quelle sorte de gens étaient ceux-ci : Nicolas Coelho dut aller en avant avec son navire pour sonder la barre, & si l'entrée était praticable, on décida que nous entrerions. Or, Nicolas Coelho s'appêtant à entrer vint à donner contre la pointe de l'île & brisa son gouvernail ; mais, aussitôt qu'il eut touché il gagna le large, & j'étais là moi-même avec lui. Dès que nous fûmes en pleine mer, nous amenâmes nos voiles & laissâmes tomber l'ancre à deux portées d'arbalète du village.

Les habitants de ce pays sont cuivrés (xxii), bien bâtis, & de la secte de Mahomet : ils parlent le langage des Maures & s'habillent d'étoffes de lin & de coton très fines, rayées de diverses couleurs, riches & bien ouvragées. Tous portent des turbans avec des liserés de soie brodés de fil d'or ; ils sont marchands, & trafiquent avec les Maures blancs qui avaient justement, en ce même parage, quatre navires chargés d'or, d'argent, de clous de girofle, de poivre, d'anneaux d'argent & de quantité de perles, de semence de perles & de rubis, toutes choses que portent sur eux les gens de ce pays. Nous crûmes comprendre, d'après ce qu'ils nous dirent, que la totalité de ces marchandises était importée, & que c'étaient les Maures qui les apportaient, hormis l'or ; que plus avant, là où nous allions, il y en avait à foison ; & qu'enfin les pierres fines, la semence de perles & les épices s'y trouvaient en telle abondance qu'on n'avait nul besoin de les acheter, mais qu'on les ramassait à pleins paniers. Le tout était ainsi compris par un matelot que le commandant en chef avait amené avec lui, & qui, ayant été jadis captif des Maures, entendait ceux que nous avions rencontrés ici. De plus, ces mêmes Maures nous apprirent que sur la route

qui nous restait à faire nous trouverions nombre de bas-fonds ; que nous verrions aussi nombre de villes le long de la côte, & que nous rencontrerions une île où la moitié des habitants étaient des Maures & l'autre moitié des chrétiens (xxiii) ; que les chrétiens étaient en guerre avec les Maures, & que l'île renfermait de grandes richesses.

Ils nous dirent encore que le prêtre Jean ne demeurait pas loin d'ici ; qu'il possédait maintes villes sur la côte, & que les habitants de ces villes étaient de puissants marchands qui équipaient de grands navires ; mais que la résidence dudit prêtre Jean se trouvait fort avant dans l'intérieur, & que nous ne pourrions nous y rendre qu'à dos de chameau. Les susdits Maures avaient amené ici deux chrétiens de l'Inde captifs ; ces récits qu'ils faisaient, ainsi que beaucoup d'autres, nous rendaient si joyeux que nous en pleurions d'aise & demandions à Dieu de vouloir bien nous accorder la santé pour voir ce que nous désirions tant contempler.

En ce parage & cette île qu'on nomme Mozambique, il y avait un seigneur, pareil à un vice-roi, qu'ils appelaient Sultan, & qui venait souvent à notre bord en compagnie des siens. Le commandant le régalaient très bien ; & il lui fit un présent qui consistait en chapeaux, capes, filières de corail & nombre d'autres choses ; & il était si orgueilleux qu'il dédaignait tout ce qu'on lui offrait & demandait de l'écarlate dont nous n'avions point apporté ; mais nous lui donnions de ce que nous avions avec nous.

Un jour, le commandant en chef lui fit servir une collation abondante de figues & de confitures, & le pria de lui donner deux pilotes pour nous accompagner ; il y consentit, pourvu qu'ils fussent contents de nous ; & le commandant leur

octroya à chacun trente mitkals d'or (xxiv) & deux capes ; ce fut à condition, qu'à partir du jour où ils auraient reçu ce paiement, l'un d'eux demeurerait toujours à bord, en cas qu'ils voulussent s'absenter, ce dont ils furent très satisfaits. Et un samedi, 10 du mois de mars, nous partîmes & fûmes mouiller à une lieue au large, près d'une île, afin que le dimanche on pût célébrer la messe, & que ceux qui le voulaient se confessassent & communiaissent.

Un de ces pilotes demeurait dans l'île, en sorte qu'après avoir mouillé, on arma deux embarcations pour aller à la recherche ; l'une portait le commandant en chef, l'autre Nicolas Coelho. Or, pendant qu'ils allaient ainsi, vinrent à leur rencontre cinq à six barques avec nombre de gens armés d'arcs, de flèches très longues & de rondaches (xxv), & ils faisaient signe aux nôtres de retourner en ville. Quand le commandant vit cela, il s'assura du pilote qu'il menait avec lui, & ordonna de tirer à coups de bombarde sur ceux qui s'avançaient dans les barques. Alors, Paul da Gama, qui était resté sur les vaisseaux pour porter secours depuis là en cas d'événement, ayant ouï le bruit de l'artillerie, mit à la voile avec le *Berio* ; & quand les Maures, qui déjà s'étaient débandés, s'aperçurent que le navire était en marche, ils se prirent à détalier de plus belle & gagnèrent la terre avant que le *Berio* pût les joindre, en sorte que nous retournâmes au mouillage. Le dimanche, nous entendîmes la messe dans l'île, sous un bocage fort élevé, & la messe dite, nous retournâmes à bord, mîmes incontinent à la voile & commençâmes à faire route, munis de bon nombre de poules, de chèvres & de pigeons que nous avions troqués en cet endroit contre des raffades de verre jaune.

Les navires de ce pays sont grands & non pontés ; ils ne sont pas cloués, mais cousus avec des cordelettes de sparterie, & il en est de même des embarcations ; leurs voiles sont des nattes de palmier, & les marins qui les dirigent ont des aiguilles génoises, ainsi que des quarts de cercle & des cartes marines (xxvi).

Les palmiers de la contrée donnent un fruit aussi gros qu'un melon, & c'est l'amande intérieure que l'on mange ; elle a le goût du *junça* lorsqu'il est sec (1). Il y a aussi force concombres & melons dont on nous apportait comme objets d'échange.

Le jour où Nicolas Coelho entra, le seigneur du lieu vint à bord avec une suite nombreuse & reçut de lui très bon accueil ; il lui donna une capuche rouge, & le seigneur lui fit présent à son tour d'un chapelet noir dont il se servait pour ses oraisons, comme gage de sécurité ; puis il lui demanda l'embarcation pour s'en retourner & on la lui donna. Et lorsqu'il fut à terre, il emmena en son logis ceux qui l'avaient accompagné, & leur fit donner à manger, après quoi il les congédia en les chargeant, pour Nicolas Coelho, d'un pot de dattes écrasées, mêlées à une conserve de clous de girofle & de cumin. Il envoya également plus tard différentes choses au commandant en chef. Ceci advint au temps où il nous prenait pour des Turcs ou des Maures de quelque autre lieu ; &, en effet, ils nous demandaient si nous ve-

---

(1) *Junça* est le nom vulgaire du *cyperus esculentus* L. qui croît abondamment en Portugal & aux Açores. Les enfants sont friands des petits tubercules de cette plante que l'on fait sécher à l'ombre, dans un lieu bien aéré, & qui deviennent alors très sucrés. (*Trad.*)

nions de Turquie, & nous priaient de leur montrer les arcs de notre pays & les livres de notre loi. Et quand ils furent que nous étions chrétiens, ils se concertèrent pour nous surprendre & pour nous tuer par trahison ; mais leur pilote, que nous emmenions, nous découvrit tout le mal qu'ils se proposaient de nous faire si leur complot réussissait.

Le mardi, nous vîmes une terre accidentée par de hautes montagnes qui s'élevaient au-delà d'une pointe, & cette pointe était plantée, le long de la côte, de grands arbres ressemblant à des ormes & clair-semés. Ladite terre pouvait être à une vingtaine de lieues, au plus, du point d'où nous étions partis ; & nous eûmes là des calmes le mardi & le mercredi. La nuit suivante, nous portâmes au large, avec une faible brise de l'est, &, sur le matin, nous nous trouvions à quatre lieues en arrière de Mozambique. Ce même jour, continuant à naviguer jusqu'au soir, nous vîmes mouiller contre l'île où nous avions entendu la messe le dimanche précédent, & y demeurâmes huit jours à attendre un temps favorable. Dans l'intervalle, le roi de Mozambique nous fit dire qu'il souhaitait faire la paix avec nous & devenir notre ami ; & l'ambassadeur chargé de ce message fut un Maure blanc qui était schérif, ce qui veut dire prêtre (xxvii), d'ailleurs un grand ivrogne. Comme nous étions en ce parage, vint un Maure avec un petit garçon qui était son fils ; il s'établit sur un de nos vaisseaux, disant qu'il voulait s'en aller avec nous parce qu'il était des environs de la Mecque & qu'il avait fait le voyage de Mozambique, en qualité de pilote, sur un navire de ce pays. Or, comme le temps ne nous favorisait pas, il devint nécessaire d'entrer dans le port de Mozambique pour prendre l'eau dont nous

avions besoin ; l'aiguade se trouvait de l'autre côté , sur la terre ferme ; c'est la même eau que boivent les habitants de l'île , car ils n'en ont pas d'autre , chez eux , que de l'eau salée.

Un jeudi , nous entrâmes dans le susdit port & , quand la nuit fut tombée , nous mîmes les embarcations à la mer ; & sur la minuit , le commandant en chef , Nicolas Coelho , ainsi que plusieurs de nous autres , fûmes reconnaître où était l'eau , en compagnie du pilote maure plus disposé à s'échapper , s'il le pouvait , qu'à nous montrer l'aiguade . Or , il s'embrouilla si bien qu'il ne put jamais nous enseigner où elle était , ou ne le voulut pas , de sorte que nous demeurâmes en quête jusqu'au matin . Nous retournâmes donc sur les navires & , le soir , revînmes encore une fois à terre , accompagnés du même pilote . Et comme nous étions déjà près de l'aiguade , nous vîmes une vingtaine de ces gens-là qui s'en allaient escarmouchant le long de la plage , leurs zagaies à la main , & faisant mine d'en défendre l'approche ; c'est pourquoi le commandant en chef leur fit tirer trois volées de bombardes afin de les obliger à nous laisser débarquer . Et comme nous touchions terre ils se cachèrent dans l'épaisseur du bois , en sorte que nous prîmes autant d'eau que nous en voulûmes . Quand nous nous retirâmes le soleil allait se coucher , & nous nous aperçûmes qu'un nègre du pilote Jean de Coimbre s'était enfui .

Le samedi , 24 du mois de mars , vigile de Notre-Dame , dans la matinée , vint un Maure en face des navires , & il dit que si nous voulions de l'eau nous n'avions qu'à en aller chercher , donnant à entendre que nous trouverions là à qui parler . Voyant cela , le commandant en chef résolut d'y aller pour leur montrer qu'il ne tenait qu'à nous de leur faire

du mal si nous en avions la volonté ; nous primes donc sur-le-champ la direction du village avec les embarcations armées & l'artillerie en poupe. Or, les Maures avaient construit de fortes palissades & lié ensemble quantité de planches épaisses, en sorte que ceux qui étaient derrière se dérobaient à notre vue ; & ils allaient le long de la plage , armés de rondaches, de zagaies, de coutelas, d'arcs, & de frondes avec lesquelles ils nous lançaient des pierres. Pour nous, avec notre artillerie, nous répondîmes si bien à leurs avances qu'ils jugèrent à propos de vider la plage , & de se réfugier derrière la palissade qu'ils avaient élevée & dont ils recueillirent plus de mal que de profit. Nous passâmes environ trois heures occupés de la sorte & vîmes là deux hommes morts, un que nous avions tué sur la plage, l'autre en dedans de l'estacade. Quand nous fûmes las de cette besogne nous retournâmes dîner à bord, & à l'instant ils se mirent à fuir & à charger leur bagage sur des almadies pour gagner un village situé de l'autre côté. Pour nous, après dîner, nous allâmes voir, sur les embarcations, si nous ne pourrions pas en prendre quelques-uns, afin de les échanger contre les deux Indiens chrétiens qu'ils retenaient captifs & le nègre qui s'était enfui. En conséquence, nous nous mîmes à la poursuite d'une almadie du schérif qui était chargée de bagage, & d'une autre montée par quatre nègres dont s'empara Paul da Gama ; quant à celle qui portait le bagage, les gens qui s'y trouvaient prirent la fuite en touchant terre & l'abandonnèrent à la côte. Avec celle-ci, nous en rencontrâmes encore une autre le long de la mer ; & les nègres que nous primes là furent emmenés à bord des navires. On trouva dans les almadies quantité de toile

fine de coton, des paniers en feuilles de palmier, une jarre vernissée pleine de beurre, des fioles de verre avec des eaux de senteur, des livres de leur loi, un coffre qui renfermait maints écheveaux de coton, un hamac en filet également de coton, enfin plusieurs cabas remplis de mil. Tout ce que l'on prit en cette circonstance fut abandonné par le commandant en chef aux marins qui se trouvèrent là avec lui ou avec les autres capitaines, hormis les livres qu'il garda pour les montrer au Roi. Le dimanche suivant, nous allâmes faire de l'eau &, le lundi, nous nous présentâmes sur les embarcations armées devant la bourgade ; & les Maures nous parlaient à l'abri de leurs maisons, n'osant plus s'aventurer sur la plage. Après leur avoir lâché quelques volées de bombardes, nous ralliâmes les navires &, le mardi, nous nous retirâmes & fûmes mouiller près des îlots de Saint-Georges où nous demeurâmes encore durant trois jours, dans l'espoir que Dieu nous accorderait un temps favorable. Enfin, le jeudi 29 du mois de mars, nous quittâmes lesdits îlots, &, comme il y avait peu de vent, quand vint le samedi matin trentième jour du même mois, nous n'en étions qu'à vingt-huit lieues.

Le même jour, dans la matinée, nous avançâmes jusqu'au pays des Maures d'où nous avons été ramenés par la force des courants.

Le dimanche, premier jour d'avril, nous atteignîmes certaines îles très rapprochées de la terre, & la première reçut le nom d'*ilha do Açourado* (xxviii) parce que, dans la soirée du samedi, le pilote maure que nous emmenions avec nous ayant menti au commandant en disant que ces îles étaient la terre ferme, avait été fustigé par son ordre pour ce



menfonge. Les bâtimens du pays naviguent par quatre brasses entre la côte & les îles ; mais nous, nous passâmes au large. Ces îles sont nombreuses & tellement rapprochées que nous ne pouvions les distinguer les unes des autres & elles sont habitées. Le lundi, nous eûmes en vue d'autres îles situées à cinq lieues au large (xxix).

Le mercredi, quatrième jour d'avril, nous fîmes voile, le cap au nord-ouest &, avant midi, nous eûmes connaissance d'une grande terre & de deux îles sises dans le voisinage ; cette terre est environnée de quantité de bas-fonds. Lorsque nous en fûmes assez près pour que les pilotes la pussent reconnaître, ils dirent que l'île des chrétiens gisait à trois lieues en arrière ; en conséquence, nous manœuvrâmes durant toute la journée pour tâcher de l'atteindre, mais sans y parvenir, le vent du ponent étant trop élevé. Alors les capitaines furent d'avis de laisser arriver pour gagner une cité dont nous étions à quatre journées & que l'on appelle Mombaza.

Cette île, que nos pilotes disaient habitée par des chrétiens, était une de celles que nous étions venus chercher (xxx). Nous laissâmes donc arriver, qu'il était déjà tard, le vent étant très frais, &, à la nuit tombante, nous aperçûmes une île considérable qui nous restait au nord (xxxi). D'après le récit des pilotes maures que nous emmenions, il y avait en cette île une ville de chrétiens & une autre de Maures ; & quand vint la nuit, nous ne vîmes plus la terre ; toutefois, ayant fait route au nord-ouest, nous la retrouvâmes sur le soir.

Dans la nuit qui suivit nous fîmes route au nord quart nord-ouest &, à l'aube, nous gouvernâmes au nord-nord-

ouest. Pendant que nous marchions ainsi avec un vent propice, il arriva , deux heures avant le jour, que le navire *San-Raphaël* donna sur des bas-fonds qui gisent à deux lieues de la terre ferme. Comme il toucha, on le cria aux autres qui venaient à la suite, & les cris ayant été entendus, ils mouillèrent incontinent à la distance d'une portée de bombe & mirent leurs embarcations dehors. A marée basse le navire demeura totalement à sec ; alors, avec les embarcations, on élogea plusieurs ancres au large, & , quand vint la marée du jour qui fut une haute marée, le bâtiment se remit à flot ce dont nous nous réjouîmes tous grandement.

Sur la terre ferme, vis-à-vis de ces bas-fonds, il y a une chaîne de montagnes fort élevées & d'un agréable aspect à laquelle nous donnâmes le nom de San-Raphaël de même qu'aux écueils (xxxii).

Tandis que le navire était échoué, deux almadies s'en approchèrent & vinrent aussi vers nous ; elles apportaient quantité d'oranges de fort bonne qualité, meilleures que celles de Portugal. Deux Maures demeurèrent à bord & nous accompagnèrent le jour suivant à une cité du nom de Mombaza.

Le samedi matin , septième jour du même mois & veille des Rameaux, nous vîmes, en prolongeant la côte, des îles gisant à quinze lieues de la terre ferme & qui pouvaient avoir six lieues d'étendue (xxxiii) ; ces îles fournissent nombre de mâts qui servent à mâter les navires du pays, & toutes sont habitées par des Maures. Au coucher du soleil, nous allâmes jeter l'ancre en face de ladite cité de Mombaza, mais nous n'entrâmes pas dans le port ; et à notre arrivée

vint à nous une *zavra* (1) chargée de Maures, &, devant la ville, on voyait force navires, tous pavoisés de leurs pavillons. Et nous, pour leur faire compagnie, nous en fîmes tout autant sur nos vaisseaux & même davantage, car rien ne nous manquait hormis les hommes que nous n'avions pas; encore le peu qui nous restait était-il gravement malade. Ce fut avec une vive satisfaction que nous mouillâmes là, persuadés que le jour suivant nous irions à terre entendre la messe avec les chrétiens que l'on nous avait dit s'y trouver, y vivant séparés des Maures & ayant leur alcade.

Les pilotes que nous avions emmenés racontaient que cette île de Mombaza était occupée & habitée par des Maures & des chrétiens qui vivaient séparément les uns des autres & avaient chacun leur seigneur, &, qu'à notre arrivée, ils nous feraient grand accueil & nous mèneraient en leurs maisons. Or, ils disaient cela pour en arriver à leurs fins & nullement parce que c'était la vérité.

La nuit suivante, à minuit, vinrent environ cent hommes sur une *zavra*, tous avec des coutelas & des rondaches; lorsqu'ils furent arrivés où se trouvait le commandant en chef, ils voulurent entrer avec leurs armes; mais il ne le permit pas, & il n'en entra que quatre ou cinq des plus qualifiés qui demeurèrent avec nous environ deux heures puis après s'en allèrent; notre opinion sur cette visite fut qu'ils étaient venus pour s'assurer s'il n'y aurait pas moyen de s'emparer de quelqu'un des navires.

---

(1) Sorte de brigantin. (*Trad.*)

Le dimanche des Rameaux, le roi de Mombaza envoya au commandant en chef un mouton avec quantité d'oranges, de cédrats & de cannes à sucre ; il lui fit remettre aussi un anneau, comme gage de sécurité, lui mandant que s'il voulait entrer, il lui fournirait tout ce dont il aurait besoin ; or, ce présent fut apporté par deux hommes très blancs qui se disaient chrétiens, & il nous parut qu'ils l'étaient en effet. A son tour, le commandant fit présent au roi d'une filière de corail, en lui mandant qu'il entrerait dans le port le lendemain ; & le même jour, quatre Maures des plus qualifiés demeurèrent à bord de son navire. Or, le commandant envoya deux hommes au roi de cette ville pour mieux confirmer ces assurances de paix ; & lorsqu'ils eurent débarqué, une foule considérable les accompagna jusqu'à la porte du palais. Avant d'arriver en présence du roi, ils passèrent par quatre portes où se tenaient quatre gardiens, chacun d'eux à une porte, le sabre nu à la main ; & quand ils furent devant le roi, il les reçut très gracieusement & leur fit montrer toute la ville. Ils s'arrêtèrent en la demeure de deux marchands chrétiens qui leur firent voir, à tous deux, un papier qu'ils adoraient & sur lequel était représenté un Saint-Esprit. Enfin, lorsqu'ils eurent tout examiné, le roi envoya des échantillons de clous de girofle, de poivre, de gingembre & de blé trémois au commandant, toutes choses dont il nous permettait de faire un chargement.

Le mardi, en levant les ancres pour entrer, la nef du commandant en chef ne voulut point abattre & elle allait donner, en culant, sur le navire qui se trouvait en poupe. Nous laissâmes donc tomber l'ancre de nouveau ; alors les Maures que nous avions à bord voyant que nous n'entrions

pas se rassemblèrent sur une zavra, &, au moment où elle passait en poupe, les pilotes qui étaient venus de Mozambique avec nous se jetèrent à la mer & ceux de la zavra les recueillirent. La nuit venue, le commandant fit subir la question de l'huile bouillante (1) à deux Maures que nous avions à bord pour leur faire confesser s'ils avaient ourdi quelque trahison; & ils avouèrent qu'on avait concerté de s'emparer de nous, après notre entrée dans le port, & de tirer vengeance de notre conduite à Mozambique. Et comme on apprêtait le supplice du second, il s'élança dans la mer, les mains liées, & l'autre s'y jeta au quart du matin.

Vers le milieu de cette même nuit, deux almadies s'approchèrent de nous; elles portaient un grand nombre d'hommes qui se mirent à la nage tandis que les embarcations demeuraient au large; les uns se dirigèrent vers le navire *Berio*, les autres vers le *Raphaël*. Ceux qui furent au *Berio* commencèrent à couper l'amarre, & les hommes de veille se figurèrent que c'étaient des marfouins; mais ayant reconnu la vérité, ils avertirent par leurs cris le reste de la flotte. Déjà les autres s'étaient accrochés aux chaînes des haubans de la misaine du *Raphaël*; se voyant découverts, ils se turent, descendirent & prirent la fuite. Telles furent les méchancetés, sans parler de bien d'autres, que ces chiens ourdissaient contre nous; mais Notre-Seigneur ne leur permit pas de réussir parce qu'ils ne croyaient point en lui.

---

(1) *Pingar*, supplice qui consistait à verser des gouttes d'huile ou de résine bouillante, & même de métal fondu sur la peau, pour obtenir du patient un aveu.

Cette cité est vaste & elle est assise sur une hauteur battue par la mer ; c'est un port où entrent chaque jour bon nombre de navires ; on voit à l'entrée une colonne & , contre la mer, une forteresse basse (xxxiv). Ceux qui allèrent à terre nous rapportèrent qu'ils avaient rencontré par la ville quantité d'hommes chargés de fers, & nous jugeâmes que ce devaient être des chrétiens, car les chrétiens, en ce pays, sont en guerre avec les Maures.

Les chrétiens établis en cette cité sont des marchands qui y résident passagèrement ; ils y sont très assujettis, ne faisant rien que ce que le roi maure leur commande.

Dieu permit, dans sa miséricorde, qu'aussitôt que nous eûmes atteint cette ville, tous les malades que nous avions recouvraient la santé ; l'air, en effet, est très salubre en ce parage.

Nous demeurâmes encore là le mercredi & le jeudi, après avoir reconnu la malice de ces chiens & la trahison qu'ils avaient ourdie contre nous ; nous en partîmes dans la matinée, avec peu de vent, & vîmes mouiller près de terre, à huit lieues environ de Mombaza. A l'aube du jour, nous vîmes deux barques sous le vent des navires, à trois lieues environ au large, & aussitôt nous nous dirigeâmes sur elles pour tâcher de nous en emparer, car nous désirions nous procurer des pilotes qui fussent en état de nous conduire où nous voulions aller. Et, à l'heure de vêpres, nous joignîmes l'une des susdites barques que nous capturâmes ; l'autre nous échappa en gagnant la terre. Or, dans celle que nous prîmes, nous trouvâmes dix-sept hommes, de l'or, de l'argent, beaucoup de mil & de provisions, enfin une jeune femme, épouse d'un vieux Maure, homme considéra-

ble & qui se trouvait là. Au moment où nous les abordâmes ils se jetèrent tous à la mer, & nous nous mîmes à les recueillir dans les embarcations.

Le même jour, au coucher du soleil, nous jetâmes l'ancre en face d'un lieu qui s'appelle Mélinde & qui gît à trente lieues de Mombaza. De Mombaza à ce bourg de Mélinde on rencontre, dans l'ordre suivant, d'abord *Benapa*, puis *Toça* & *Nuguo-Quioniete*.

Le jour de Pâques, les Maures que nous avions capturés nous dirent qu'il y avait, dans ladite bourgade de Mélinde, quatre navires appartenant à des chrétiens qui étaient indiens; que si nous voulions les y conduire, ils nous donneraient en leur place des pilotes chrétiens & tout ce dont nous aurions besoin, comme de la viande, de l'eau, du bois & encore d'autres choses. Or, le commandant en chef qui désirait vivement obtenir des pilotes de l'endroit ayant traité cette affaire avec les Maures, nous allâmes mouiller près du bourg à une demi-lieue de terre; mais les habitants n'osèrent point venir à bord parce qu'ils étaient déjà prévenus, & qu'ils n'ignoraient pas que nous avions capturé une barque avec les Maures qui la montaient.

Le lundi, dans la matinée, le commandant en chef fit déposer le vieux Maure sur un récif, en face de la ville, & il vint là une almadie pour le chercher. Ce Maure s'en alla communiquer au roi les désirs du commandant, & lui dit combien il serait satisfait de faire la paix avec lui. Or, après déjeuner, le Maure revint sur une zavra que le roi de cette bourgade expédiait avec un de ses cavaliers & un shérif; il envoyait trois moutons, & faisait dire au commandant qu'il se réjouirait d'être en paix & d'entretenir de bons rapports avec

lui ; que s'il souhaitait quelque chose de son pays, il le lui donnerait très volontiers, comme des pilotes ou toute autre chose. Et le commandant en chef lui fit réponse qu'il entrerait le lendemain dans le port ; en même temps il lui envoya par les porteurs du message un balandran, deux filières de corail, trois bassins d'airain, un chapeau, des grelots & deux pièces de drap rayé (1).

Or donc, le mardi, nous nous approchâmes encore plus près de la ville, & le roi envoya au commandant six moutons, avec une bonne quantité de clous de girofle, cumin, gingembre, noix muscades & poivre, lui faisant dire que le mercredi, s'il lui plaisait qu'ils se rencontrassent en mer, il irait sur sa zavra, & qu'il vînt, lui, dans son embarcation.

Le mercredi, après dîner, le roi vint sur une zavra & s'approcha des navires ; pour lors, le commandant s'embarqua dans son canot qui était parfaitement équipé, &, quand il eut rejoint le roi, à l'instant celui-ci se mit près de lui. Là s'échangèrent nombre de propos, entre autres les suivants : le roi ayant dit au commandant qu'il le priait de venir avec lui se délasser en son palais, & qu'il se rendrait à son tour à bord de ses navires, le commandant lui répondit qu'il n'avait pas congé de son seigneur pour descendre à terre, & qu'en y descendant il donnerait mauvaise opinion de lui à qui l'avait envoyé. Et le roi demanda quelle opinion de sa personne il donnerait lui-même à son peuple, & ce que l'on dirait, s'il se rendait sur ses vaisseaux ? Il s'informa ensuite du

---

(1) *Lambel*, étoffe de coton rayée dont l'exportation fut considérable à la naissance des relations commerciales avec l'Afrique.



nom que portait notre roi & se le fit écrire, ajoutant que si nous repassions par ici, il enverrait un ambassadeur ou écrirait. Après avoir ainsi causé l'un & l'autre de ce qu'ils voulurent, le commandant fit amener tous les prisonniers maures que nous avions & les lui donna, ce dont il se montra très satisfait, disant que ceci lui était plus agréable que si on lui eût fait présent d'une ville. Et le roi, pour se divertir, s'en alla faire le tour des navires qui déchargèrent force bombardes en son honneur, & il s'amusa fort à voir tirer. Trois heures environ se passèrent de la sorte, &, quand il partit, il laissa sur le vaisseau un de ses fils & un de ses shérifs pendant que deux des nôtres l'accompagnaient à son logis ; ce fut lui-même qui les demanda, voulant qu'ils vinssent voir son palais. Il dit encore au commandant que puisqu'il ne se souciait pas de descendre à terre, il allât le lendemain se promener le long du rivage, & qu'il y enverrait chevaucher ses cavaliers.

Voici quel était l'équipage du roi : premièrement, une robe de damas doublée de satin vert, &, sur la tête, un turban très riche ; puis, deux sièges de bronze avec leurs coussins & un dais de satin cramoisi, de forme ronde, fixé à un bâton. Son page était un homme âgé qui portait un coutelas dont la gaine était d'argent : ajoutez plusieurs anafils & deux trompettes d'ivoire, de la hauteur d'un homme, parfaitement ouvragées, dont on jouait par un trou percé en leur milieu ; le son de ces trompettes s'accorde avec celui des anafils.

Le jeudi, le commandant en chef & Nicolas Coelho montèrent sur les embarcations avec bombardes en poupe & s'en furent le long de la bourgade. On voyait à terre

beaucoup de monde &, dans la foule, deux hommes à cheval joutant & se divertissant infiniment, à en juger du moins par leurs démonstrations. Et là, ils prirent le roi sur les degrés de pierre de son palais & le portèrent en palanquin jusqu'à l'embarcation où se tenait le commandant. Alors, le roi le pria de rechef de descendre à terre, disant que son père qui était perclus serait joyeux de le voir, & que lui & ses fils iraient demeurer sur ses vaisseaux, ce dont le commandant s'excusa.

Nous trouvâmes ici quatre navires de chrétiens de l'Inde (xxxv); & lorsque ces chrétiens vinrent pour la première fois sur la nef de Paul da Gama où se trouvait le commandant en chef, on leur fit voir un tableau représentant Notre-Dame avec Jésus-Christ dans les bras, au pied de la croix, & avec les apôtres. Et les Indiens à la vue de cette peinture se prosternèrent sur le sol, & durant tout notre séjour ils vinrent là faire leurs oraisons, apportant des clous de girofle, du poivre, ainsi que d'autres offrandes.

Ces Indiens sont des hommes bruns, légèrement vêtus; ils portent de grandes barbes & des cheveux très longs qui sont nattés; ils ne mangent point de chair de bœuf, d'après ce qu'ils nous dirent, & leur langage diffère beaucoup de celui des Maures; toutefois il y en a qui savent quelque peu d'arabe par suite des rapports continus qu'ils entretiennent avec les gens de cette nation.

Le jour où le commandant en chef fut se promener en bateau près de la ville, on déchargea force bombardes à bord des navires des Indiens chrétiens; &, le voyant passer, ils élevaient les mains, s'écriant tous avec une vive allégresse : *Christ! Christ!* En cette occurrence, ils demandèrent

l'agrément du roi pour nous fêter durant la nuit ; &, en effet, la nuit venue , ils firent grande réjouissance , tirant force artillerie, lançant des artifices & poussant de grands cris.

Bien plus, ces Indiens avertirent le commandant en chef de ne point aller à terre & de ne pas se fier aux caresses des Maures, parce qu'elles n'étaient guère l'expression de leurs sentiments ni de leur volonté.

Le dimanche qui suivit, vingt-deuxième jour du mois d'avril, la zavra du roi vint nous accoster, portant un de ses favoris ; & comme deux jours s'étaient écoulés déjà sans que personne vînt aux navires, le commandant mit la main sur lui & fit demander au roi les pilotes qu'il lui avait promis. Dès qu'il eut reçu ce message, le roi lui envoya un pilote chrétien, & le commandant relâcha incontinent le gentilhomme qu'il retenait à bord. Et nous nous réjouîmes fort d'avoir le pilote chrétien que le roi nous avait donné (xxxvi).

Nous apprîmes ici que cette île qu'on nous représentait à Mozambique comme peuplée de chrétiens, est une île où réside le roi même de Mozambique, & dont la moitié appartient aux Maures & l'autre moitié aux chrétiens. Elle produit abondamment la semence de perles, & son nom est Quiloa ; les pilotes maures avaient voulu nous y conduire, & nous avions eu nous-mêmes le désir d'y aller, car nous les avions crus sur parole.

Le bourg de Mélinde est assis au fond d'une baie & bâti le long de la plage ; il ressemble à Alcouchete ; les maisons sont élevées, parfaitement blanchies à la chaux & percées de nombreuses fenêtres. Du côté de la campagne, elles sont bordées d'un bois de palmiers très hauts qui touche

aux habitations. Tout le pays aux alentours est cultivé en mil & autres légumes.

Nous demeurâmes neuf jours devant cette bourgade, &, durant ces neuf jours, il y eut constamment à terre des réjouissances & des joutes à pied, le tout avec force musique.

Le mardi, 24 dudit mois, nous partîmes de là, avec le pilote que le roi nous avait donné, pour gagner une cité du nom de Calicut dont ledit roi avait connaissance, & nous fûmes la chercher dans l'est. Ici la côte court du nord au sud, la terre formant un vaste golfe & un détroit; & au bord de ce golfe, d'après les renseignements dont nous étions munis, se trouvent plusieurs villes de chrétiens & de Maures, une entre autres du nom de Cambaye, & six cents îles connues. C'est là qu'est la mer Rouge & le temple de la Mecque. Le dimanche suivant, nous vîmes l'étoile du nord que nous avions cessé d'apercevoir depuis longtemps, & un vendredi, dix-septième jour du même mois, nous découvrîmes une haute terre. Il y avait vingt-trois jours que nous n'avions aperçu la terre, ayant toujours marché, durant cet intervalle, avec le vent en poupe; en sorte que pendant cette traversée nous avons dû faire pour le moins six cents lieues. La terre, quand nous la découvrîmes, était à huit lieues environ de distance; on fonda & on trouva quarante-cinq brasses. Durant la nuit, nous fîmes route au sud-est pour nous écarter de la côte &, le jour d'après, nous allâmes la chercher, mais sans pouvoir en approcher assez pour que le pilote en eût parfaite connaissance; ceci venait des nombreuses averse & des orages qui régnèrent pendant cette traversée sur la terre & sur la côte que nous suivions. Le dimanche, nous étions tout près des montagnes qui do-

minent la cité de Calicut, & nous en approchâmes assez pour que notre pilote les reconnût & nous dît que cette contrée était bien celle où nous désirions arriver. Et le même jour, sur le soir, nous fûmes mouiller à deux lieues en dessous de Calicut, parce que le pilote prit pour cette ville une bourgade du nom de Capua qui existait en cet endroit; & plus bas que cette bourgade s'en trouve une autre appelée Pandarany. Nous jetâmes donc l'ancre le long de la côte, à une lieue & demie de terre environ. Et lorsque nous eûmes mouillé de la sorte, quatre barques se détachèrent du rivage & vinrent reconnaître qui nous étions; on nous apprit alors & on nous montra où était Calicut. Le jour suivant, les mêmes barques revinrent aux navires, & le commandant envoya un des déportés à Calicut. Ceux avec qui il y alla le menèrent chez deux Maures de Tunis qui savaient parler le castillan ainsi que le génois, & le premier salut qu'il en reçut fut le suivant : — Que le diable t'emporte ! qui t'a amené ici ? — Puis ils lui demandèrent ce que nous étions venus chercher si loin, & il leur répondit : — Nous venons chercher des chrétiens & des épices. — Pourquoi, lui dirent-ils, le roi de Castille, le roi de France & la seigneurie de Venise n'y envoient-ils pas aussi ? — Et il leur répondit que le roi de Portugal ne permettrait pas qu'ils y envoyassent; à quoi ils repartirent qu'il avait raison. Ensuite ils lui firent accueil & lui donnèrent à manger du pain de froment avec du miel; & lorsqu'il eut mangé, il revint aux navires. Et l'un de ces Maures l'ayant accompagné (xxxvii), se prit à dire dès qu'il fut à bord : — Bon succès, bon succès : force rubis, force émeraudes ; vous devez rendre de grandes actions de grâces à Dieu pour vous avoir conduit en un pays

où il y a tant de richesses. Nous fûmes si grandement ébahis que nous l'écoutions parler sans y croire, ne pouvant nous persuader qu'il y eût à pareille distance du Portugal quelqu'un qui entendît notre langue.

La cité de Calicut est habitée par des chrétiens qui sont gens basanés ; quelques-uns portent de grandes barbes & des cheveux longs ; d'autres ont la tête rasée ou tondue ; ils conservent au sommet une sorte de toupet pour indiquer qu'ils sont chrétiens. Ils portent aussi des mouftaches, se percent les oreilles & y mettent beaucoup d'or. Ils vont nus jusqu'à la ceinture & se couvrent le bas du corps de pagnes de coton très-fines ; ceux qui s'habillent ainsi sont les plus qualifiés ; les autres se vêtent comme ils peuvent. Les femmes du pays sont laides, en général, & de petite stature ; elles portent au cou maints bijoux d'or, aux bras quantité de bracelets, & aux doigts des pieds des anneaux enrichis de diamants. Toute cette population est d'un bon naturel et sensible, du moins elle le paraît ; ce sont des gens qui semblent ignorants, à première vue, d'ailleurs extrêmement avides.

Lorsque nous arrivâmes à cette cité de Calicut, le roi en était à quinze lieues ; le commandant en chef lui dépêcha deux hommes pour lui dire qu'un ambassadeur du roi de Portugal était arrivé, qu'il apportait des lettres de son souverain, & qu'il irait les lui remettre à sa résidence s'il le trouvait bon. Le roi ayant reçu ledit message du commandant fit présent aux deux hommes qui l'avaient apporté de fort belles étoffes ; puis il lui fit répondre qu'il était le bienvenu, & que lui-même allait se rendre incontinent à Calicut, comme en effet il partit sur-le-champ, accompagné d'une

fuite nombreuse. Par le retour de nos deux hommes, il nous envoya un pilote pour nous conduire en un parage nommé Pandarany, plus bas que notre premier mouillage, car nous étions pour le moment devant la cité de Calicut : nous y trouverions un bon port où nous devions nous amarrer, tandis que celui où nous étions ne valait rien & avait un fonds de rocher ; enfin c'était la coutume des bâtiments qui venaient en ce pays de mouiller là pour leur sécurité. Le commandant, voyant ce message du roi, & jugeant d'ailleurs que nous n'étions pas bien, donna ordre de larguer incontinent les voiles, & nous fûmes jeter l'ancre dans le port en question. Toutefois nous n'entrâmes pas aussi avant que le voulait le pilote que le roi nous avait donné. Et quand nous fûmes établis & amarrés dans ledit port, vint un message du roi annonçant au commandant en chef qu'il était déjà dans la ville ; il envoyait au bourg de Pandarany un personnage qu'on nomme le *baile* (1) (forte d'alcade qui marche toujours escorté de deux cents hommes armés d'épées & de targes), pour accompagner le commandant en chef à l'endroit où il se tenait avec d'autres personnes de distinction. Or, le jour où parvint ce message, il se faisait déjà tard & le commandant ne voulut pas y aller. Et le lendemain matin qui était un lundi, 28 du mois de mai, il s'en fut parler au roi & mena avec lui treize hommes de ses équipages parmi lesquels je me trouvais. Nous parûmes tous en habits de gala,

---

(1) Probablement de l'arabe *wali*, prince, gouverneur, chef militaire. Gaspar Corrêa (*Lenda*, I, c. 17) l'appelle *gozil*, par corruption du mot arabe *wazir*, ministre du roi. Les autres historiens le nomment *catual*.

avec de l'artillerie sur les embarcations, des trompettes & quantité de bannières. En abordant, le commandant trouva ce même alcade au milieu de beaucoup d'hommes armés et de quelques autres sans armes qui le reçurent avec force démonstrations de joie & d'amitié, comme gens enchantés de nous voir. Ces individus, à première vue, n'avaient pas une mine rassurante car ils tenaient leurs armes nues à la main. Là, on amena au commandant en chef une sorte de litière à dos d'hommes dont les personnes qualifiées ont coutume de se servir en ce pays, ainsi qu'un petit nombre de marchands qui, pour en user, paient au roi certaine redevance. Le commandant s'y installa, & six hommes le portèrent en se relayant; puis, avec tout ce monde à notre suite, nous prîmes la route de Calicut & allâmes à un autre bourg du nom de Capua. Là, ils déposèrent le commandant en chef dans la maison d'un notable du lieu, & firent préparer pour nous un repas consistant en riz, avec beaucoup de beurre, & en excellent poisson bouilli. Le commandant ne voulût pas manger en cet endroit, & quand nous eûmes achevé, il alla s'embarquer sur un fleuve qui est tout proche & qui coule le long de la côte, entre la mer & la terre ferme. Les barques sur lesquelles nous montâmes étaient au nombre de deux, liées ensemble, afin que nous pussions naviguer de conserve; il y avait en outre une grande quantité d'autres embarcations qui portaient encore beaucoup de monde; je ne dis rien de ceux qui suivaient par terre en nombre infini & qui, tous, étaient venus pour nous voir. Nous fîmes environ une lieue sur ce fleuve où nous remarquâmes maints gros & grands navires échoués sur la rive, par la raison qu'il n'y a pas de port en cet endroit. Et lorsque nous



eûmes débarqué, le commandant reprit sa litière, & nous poursuivîmes notre chemin au milieu d'une telle foule accourue pour nous voir qu'on n'aurait pu la dénombrer ; les femmes, elles-mêmes, sortaient de leurs maisons avec leurs enfants sur le bras, & s'en venaient à notre suite. Arrivés là, ils nous conduisirent à une grande église où l'on remarquait ce qui suit :

Premièrement, le corps de l'église est de la grandeur d'un monastère ; elle est entièrement construite en pierres de taille & recouverte en tuiles ; & , à la porte principale, il y a une colonne de bronze aussi haute qu'un mât & , au sommet de cette colonne, un oiseau qui semble être un coq ; puis une autre colonne de la hauteur d'un homme & fort grosse. Au milieu du vaisseau de l'église on voyait un dôme tout en pierres de taille ; & il y avait une porte pour laisser passer un homme, ainsi que des degrés en pierre pour monter à cette porte qui était de bronze ; dans l'intérieur se trouvait une petite image qu'ils disaient être de Notre-Dame, & devant la porte principale de l'église, le long du mur, étaient suspendues sept petites cloches. Là, le commandant en chef fit ses oraisons, ainsi que nous autres (XXXVIII) ; mais nous ne pénétrâmes point dans l'intérieur de cette chapelle parce que leur règle est qu'on n'y entre pas, hormis certains individus qui sont au service des églises & qu'ils nomment *quafees*. Ces *quafees* portent une manière de corde jetée sur l'épaule (c'est l'épaule gauche) & passant sous le bras droit, comme les diacres portent l'étole. Ceux-ci nous aspergèrent d'eau bénite & nous donnèrent une terre blanche que les chrétiens de ce pays ont accoutumé de porter à la tête, à la poitrine, derrière le cou & aux avant-

bras. Toutes ces cérémonies, ils les firent au commandant, & lui présentèrent de cette terre pour qu'il s'en servît ; & il la prit & la donna à garder, laissant entendre qu'il en ferait usage plus tard. Sur les murailles de l'église on voyait maintes autres peintures représentant des saints qui portaient des diadèmes, & ces images étaient de diverses façons, car quelques-unes avaient des dents si grandes qu'elles sortaient d'un pouce de la bouche ; & chaque saint avait quatre ou cinq bras. Au bas de cette église était un grand bassin construit en pierres de taille, comme plusieurs autres que nous avons remarqués le long du chemin.

Nous quittâmes ce lieu, &, à l'entrée de la cité, on nous mena à une autre église où se voyaient les mêmes choses que celles qui ont été relatées plus haut. Ici, s'accrut tellement la foule accourue pour nous voir, que le chemin ne pouvait plus la contenir ; aussi, lorsque nous fûmes assez avant dans la rue, on déposa le commandant dans une maison & on nous y fit entrer avec lui, à cause de l'affluence qui était devenue considérable. Là, le roi envoya un frère du *baile*, qui était un seigneur du pays ; il venait pour accompagner le commandant & menait avec lui bon nombre de tambours, de clairons, d'anafils, ainsi qu'une espingole que l'on déchargeait devant nous. Ce fut ainsi qu'ils conduisirent le commandant, avec de grandes démonstrations de respect, c'est-à-dire autant & même plus qu'on n'en ferait en Espagne pour un roi. La foule était si grande qu'on n'aurait pu la dénombrer ; les toits & les maisons débordaient de curieux, outre ceux qui nous environnaient, parmi lesquels il y avait bien deux mille hommes armés. Et plus nous avançons vers le palais où était le roi, plus l'affluence croissait.

En approchant de la résidence royale, des personnages du plus haut parage & des grands seigneurs vinrent à la rencontre du commandant, sans compter bon nombre d'autres qui déjà cheminaient avec lui : il pouvait être une heure avant le coucher du soleil. Et lorsque nous fûmes arrivés, nous entrâmes par une porte dans une cour spacieuse &, avant de parvenir à celle du roi, nous en franchîmes quatre autres, nous faisant jour par force & distribuant force horions autour de nous. Parvenus à la dernière porte qui donnait chez le roi, nous en vîmes sortir un vieillard de petite taille qui est une espèce d'évêque, le roi se dirigeant d'après lui en ce qui concerne les choses de l'Eglise ; il embrassa le commandant sur le seuil de cette porte, &, en entrant, il y eut des gens blessés & nous n'y pénétrâmes qu'avec de vigoureux efforts.

Le roi était dans une petite cour, couché sur un lit de repos disposé de la sorte : en bas, un drap de velours vert ; par-dessus, un fort bon matelas &, sur le matelas, un linge de coton parfaitement blanc & plus fin qu'aucune toile de lin ; enfin le lit était garni d'oreillers du même genre. De la main gauche, il tenait une énorme coupe d'or, aussi haute qu'un pot d'une demi - almude (1), large de deux palmes à l'ouverture & fort épaisse en apparence ; il rejetait dans ce vase le marc de certaines herbes que les gens du pays mâchent à cause de la chaleur & qu'ils nomment *atambor* (xxxx); à droite, il y avait un bassin d'or qu'un homme

(1) L'almude est une mesure de capacité qui correspond à seize litres & demi environ. (*Trad.*)

eût à peine mesuré de ses deux bras & qui contenait ces herbes, puis plusieurs aiguières d'argent ; enfin, le ciel du lit était tout doré. Or, quand le commandant entra, il fit la révérence selon la coutume du pays qui consiste à joindre les mains & à les élever vers le ciel, comme les chrétiens le font ordinairement en s'adressant à Dieu ; puis, après les avoir élevées, ils les ouvrent & les ferment vivement. Alors le roi, de la main droite, fit signe au commandant de venir au bas de l'estrade qu'il occupait ; mais le commandant n'approchait point parce que l'usage du pays ne permet à personne d'approcher du roi, hormis un de ses favoris qui lui présentait ces herbes ; & si quelqu'un lui parle, c'est en mettant la main devant la bouche & en se tenant à distance. Tout en faisant signe au commandant, il jeta les yeux sur nous, & ordonna que l'on nous fît asseoir sur un banc, près de lui, en un endroit où il pouvait nous voir, & qu'on nous donnât de l'eau pour les mains ; puis il fit apporter une sorte de fruit qui est fait comme un melon, sauf qu'à l'extérieur il est rugueux, mais à l'intérieur il est doux ; il en fit apporter aussi un autre semblable à la figue & d'un goût excellent. Nous avions là des hommes occupés à nous les préparer, tandis que le roi observait comment nous mangions, nous fourrait, & causait avec son favori qui se tenait à son côté pour lui donner à mâcher les herbes dont on a parlé. Après cela, jetant les yeux sur le commandant assis en face de lui, il lui dit de s'adresser aux personnes qui se trouvaient là, qu'elles étaient de haute condition, & qu'il pouvait leur dire ce qu'il souhaitait ; qu'ensuite elles le lui transmettraient. Le commandant en chef répondit qu'il était ambassadeur du roi de Portugal & porteur d'un message qu'il ne devait

remettre qu'à lui-même. Le roi dit que c'était fort bien, puis le fit mener à l'instant en une chambre, &, lorsqu'il y fut, se leva de sa place & alla le trouver. Pour nous, nous demeurâmes au même endroit; ceci se passait vers le coucher du soleil. Et quand le roi se leva, un vieillard qui était dans la cour vint aussitôt enlever le lit, mais la vaisselle resta. Le roi étant allé où se trouvait le commandant se jeta sur un autre lit de repos garni d'étoffes brodées d'or, puis il lui demanda ce qu'il voulait. Le commandant répondit qu'il était ambassadeur d'un roi de Portugal, seigneur d'un grand royaume, riche en toute espèce de choses, bien plus qu'aucun monarque de ces contrées; que depuis soixante ans les rois ses prédécesseurs avaient envoyé chaque année des navires à la découverte en ces quartiers, sachant qu'il s'y trouvait des rois chrétiens comme eux; que cette raison les avait engagés à faire rechercher ce pays, & nullement le besoin d'or ou d'argent, car ils en possédaient en si grande quantité qu'ils n'avaient que faire d'en tirer de cette contrée; que les capitaines desdits navires naviguaient l'espace d'un an ou deux, jusqu'à ce que les vivres leur manquaient, & que, sans rien avoir trouvé, ils étaient revenus en Portugal. Qu'actuellement, un roi du nom de Dom Manuel lui avait fait construire ces trois navires dont il lui avait donné le commandement en chef, & lui avait enjoint de ne point revenir en Portugal qu'il n'eût trouvé ce roi des chrétiens, sinon qu'il lui ferait couper la tête; que dans le cas où il le découvrirait il lui remit deux lettres, dont il ferait remise le lendemain; qu'enfin il lui mandait par sa bouche qu'il était son frère & son ami. Le roi, répondant à ce discours, dit au commandant qu'il était

le bienvenu ; qu'à son tour il tenait le roi de Portugal pour son frère & ami, & qu'il lui enverrait des ambassadeurs par son entremise, ce que le commandant lui demanda comme une faveur, attendu qu'il n'oserait paraître devant le roi son maître sans ramener quelques-uns de ses sujets. Ces propos & bien d'autres s'échangèrent entre tous deux dans la susdite chambre, & la nuit s'avancant, le roi s'informa du commandant s'il souhaitait loger chez des chrétiens ou chez des Maures ; & le commandant repartit qu'il ne voulait loger ni chez des chrétiens, ni chez des Maures ; mais qu'il lui fit la grâce de lui donner un logement à part où il n'y eût personne. Le roi dit qu'il en ordonnerait ainsi ; sur quoi le commandant prit congé, & vint nous retrouver dans l'endroit où l'on nous avait mis, sous une véranda qui était éclairée par un grand chandelier de bronze ; il pouvait être déjà quatre heures de nuit. Pour lors, nous primes tous avec le commandant le chemin de notre logis, escortés par une foule innombrable ; la pluie tombait si fort que l'eau ruisselait dans les rues, & le commandant était porté par six hommes. Nous cheminâmes par la cité durant si longtemps qu'il s'enuya d'aller ainsi & se plaignit à un Maure de qualité, facteur du roi, qui l'accompagnait pour le mener à son logis. Et le Maure le conduisit à sa maison & le fit entrer dans une cour intérieure où s'élevait un pavillon couvert en briques ; il y avait là quantité de tapis étendus & deux énormes chandeliers, semblables à ceux du roi, portant en haut de grandes lampes de fer allumées, remplies d'huile ou de graisse ; & chaque lampe était munie de quatre mèches qui répandaient une grande lumière. Ce sont ces lampes qu'ils ont coutume de porter en guise de torche. Or, ledit Maure

fit amener là un cheval afin que le commandant pût gagner son logis ; mais comme on l'amena sans selle, il refusa de le monter : nous reprîmes donc le chemin de notre gîte où, quand nous arrivâmes, se trouvaient déjà certains des nôtres, avec le lit du commandant & maints autres objets qu'il avait apportés dans le dessein de les offrir au roi. Le mardi donc, le commandant tint prêtes les choses suivantes pour les envoyer au roi, savoir : douze pièces de drap rayé, quatre capuces écarlates, six chapeaux, quatre filières de corail, un service de bassins composé de six pièces, une caisse de sucre, enfin quatre barils pleins, deux d'huile & deux de miel. Et, comme il est d'usage ici de ne rien envoyer au roi sans en avoir avisé en premier lieu le Maure qui est son facteur &, après lui, le baile, le commandant les fit prévenir. Ils vinrent donc & se prirent à rire d'un semblable présent, disant que ce n'était point chose à offrir au roi, que le plus pauvre marchand arrivant de la Mecque ou des Indes en donnait davantage, & qu'enfin, s'il voulait faire un présent, il envoyât de l'or, le roi n'ayant que faire de tout cela. Le commandant fut contristé de ces propos : il dit qu'il n'apportait point d'or, que d'ailleurs il n'était pas marchand, mais ambassadeur ; qu'il donnait de ce qu'il avait & que c'était de son bien, non de celui du roi. Que quand le roi de Portugal l'enverrait de rechef, il le chargerait alors de bien d'autres présents infiniment plus riches ; que si le roi Camolim (1) refusait celui-ci, il le renverrait aux navires ; à quoi

---

(1) *Zamorin*, dénomination des rois de Calicut, bien connue dans l'histoire des Indes.

ils répondirent qu'ils ne se souciaient pas de le remettre au roi, ni ne souffriraient qu'on le lui présentât. Et lorsqu'ils furent partis, vinrent des Maures, de ces trafiquants, qui tous affectèrent du dédain pour le présent que le commandant destinait au roi.

Voyant, d'après leur détermination, qu'il ne fallait plus songer à cet envoi, le commandant déclara que puisqu'on l'empêchait de faire remettre son présent au roi, il irait lui parler, mais qu'il voulait d'abord retourner sur ses navires; ils répondirent que c'était bien, qu'il attendît un peu, qu'ils ne tarderaient pas à le rejoindre & qu'alors ils iraient ensemble au palais. Et le commandant attendit leur retour durant toute la journée, mais on ne les revit plus. Dans son irritation de se voir entouré d'hommes aussi flegmatiques & sur lesquels on pouvait faire si peu de fond, le commandant voulait se rendre sans eux au palais; toutefois il trouva mieux d'attendre au lendemain. Nous autres, après tout, ne laissions pas que de nous divertir, de chanter, de danser au son des trompettes & de nous donner du bon temps. Quand arriva le mercredi, les Maures vinrent dans la matinée pour conduire le commandant au palais, & nous y allâmes avec lui. On y voyait circuler nombre de gens armés; & pendant quatre grandes heures, le commandant demeura avec ceux qui l'avaient amené devant une porte qu'on leur ouvrit seulement quand le roi eut fait dire qu'ils pouvaient entrer, que le commandant ne prit pas plus de deux hommes avec lui & choisît ceux dont il voulait être accompagné. Il dit alors qu'il désirait faire entrer avec lui Fern. Martin, celui qui connaissait la langue, & son secrétaire, jugeant, comme nous autres, que cette séparation ne faisait rien de bon. Et



lorsqu'il fut en présence du roi, celui-ci lui dit que le mardi il avait attendu sa visite ; & le commandant répondit qu'il avait été fatigué de la route & n'était pas venu pour cette raison. Le roi reprit & dit qu'il s'était annoncé comme venant d'un royaume très riche, & qu'il ne lui avait rien apporté ; qu'en outre il s'était dit chargé d'une lettre pour lui & qu'il ne la lui remettait pas. A cela, le commandant répliqua que s'il ne lui avait rien apporté, c'est que l'objet de son voyage était seulement d'observer & de découvrir ; que quand viendraient d'autres navires , il verrait ce qu'on lui apporterait ; qu'enfin, à l'égard de la lettre dont il s'était dit porteur, rien n'était plus vrai, & qu'il allait la remettre à l'instant.

Pour lors le roi lui demanda : Qu'était-ce donc qu'il était venu découvrir, des pierres ou des hommes ? S'il était venu pour des hommes, comme il le disait, que n'apportait-il quelque chose ? De plus, on lui avait assuré qu'il possédait une Sainte-Marie en or. Le commandant répondit que la Sainte-Marie qu'il possédait n'était pas en or ; & que, fût-elle en or, il ne s'en dessaisirait pas, car elle l'avait guidé sur mer & le ramènerait en son pays. Le roi lui dit alors de lui remettre la lettre dont il était porteur. Et le commandant répondit que comme les Maures lui étaient hostiles & la travestiraient, il demandait en grâce qu'on fît appeler un chrétien sachant parler arabe. Le roi dit que c'était fort bien, puis envoya quérir incontinent un jeune homme de petite taille qui avait nom Quaram. Alors le commandant annonça qu'il était porteur de deux lettres ; l'une écrite en sa propre langue, l'autre en mauresque ; qu'il entendait fort bien celle qui était écrite en sa langue & savait qu'elle ne

laissait rien à désirer ; mais que pour l'autre, il ne l'entendait pas ; qu'elle pouvait être bien, comme elle pouvait renfermer quelques erreurs. Or, comme le chrétien ne savait pas lire le mauresque, quatre Maures prirent la lettre, la lurent entre eux, & vinrent ensuite en faire lecture au roi qui en demeura satisfait. Il demanda ensuite au commandant quelles sortes de marchandises se rencontraient en son pays. Le commandant répondit qu'il y avait abondance de blé, d'étoffes, de fer, de cuivre, & il en nomma encore plusieurs autres. Le roi s'informa s'il avait avec lui quelques marchandises ; il repartit qu'il avait apporté un peu de tout, pour la montre ; qu'il demandait la liberté de retourner à bord de ses navires pour faire débarquer ces objets, & que quatre ou cinq de ses hommes demeureraient à l'endroit où ils étaient logés. Le roi répondit que non, qu'il pouvait s'en retourner, qu'il emmenât tout son monde avec lui & fît bien amarrer ses vaisseaux, qu'il mît sa marchandise à terre & la vendît du mieux qu'il le pourrait. Après avoir pris congé du roi, le commandant s'en revint au logis avec nous autres, &, comme il était déjà tard, il ne se mit point en peine de partir. Or, le jeudi matin, on lui amena un cheval non sellé, mais il ne voulut point le monter & demanda un cheval du pays, c'est-à-dire une litière, parce qu'il ne lui convenait pas de chevaucher à poil. Pour lors, on le conduisit en la demeure d'un très riche marchand, du nom de Guzerate, qui fit préparer une de ses litières, & dès qu'elle fut prête, le commandant y monta & prit, accompagné d'une foule nombreuse, le chemin de Pandarany où étaient les navires ; nous autres, ne pouvant suivre son allure, nous demeurâmes fort en arrière. Et, comme nous cheminions

ainsi, survint le baile qui nous dépassa & rejoignit le commandant. Pour nous, nous nous trompâmes de route & allâmes bien avant dans l'intérieur ; mais ledit baile nous dépêcha un homme qui nous remit dans notre direction. En arrivant à Pandarany, nous trouvâmes le commandant dans une de ces hôtelleries comme il y en a plusieurs sur ces routes pour abriter contre la pluie les passants & les voyageurs ; avec lui étaient le baile & bon nombre d'autres personnes. Quand nous fûmes là, le commandant demanda au baile de lui faire donner une almadie afin que nous nous rendissions tous à bord ; mais il répondit, de concert avec les autres, qu'il était déjà tard (& en effet le soleil se couchait), & que nous partirions le jour suivant. Le commandant repartit que s'ils ne la lui donnaient pas, il retournerait vers le roi, car il l'avait renvoyé sur ses navires ; qu'eux, cependant, le voulaient retenir, ce qui était très-mal agir puisqu'il était chrétien comme eux. Quand ils virent le mécontentement du commandant, ils lui dirent qu'il pouvait partir, & qu'ils lui fourniraient trente almadies s'il en avait besoin d'autant. Pour lors, ils nous menèrent le long de la plage, & le commandant, soupçonnant quelque mauvais dessein, envoya trois hommes en avant : s'ils trouvaient les embarcations des navires & que son frère y fût, ils devaient lui dire de se cacher. Ils allèrent, ne trouvèrent rien & s'en revinrent ; & comme on nous fit prendre une autre direction, nous ne pûmes pas nous rencontrer. Lors, ils nous conduisirent en la maison d'un Maure, car il était déjà nuit close, & dirent, en y arrivant, qu'ils s'allaient mettre en quête des trois hommes qui ne nous avaient pas rejoints. Après leur départ, le

commandant fit acheter force poules avec force riz, & nous soupâmes, bien que très-fatigués d'avoir marché pendant toute la durée du jour. Quant à eux, du moment où ils se furent éloignés, ils ne revinrent plus qu'au matin. Et le commandant disait que ces gens-là lui paraissaient honnêtes, car s'ils avaient mis obstacle à notre départ la nuit d'avant, ils l'avaient fait dans de bonnes intentions ; cependant, d'autre part, nous les tenions tous en suspicion & les jugions mal disposés, en raison de ce qui nous était advenu les jours précédents à Calicut. Et quand le lendemain ils revinrent, le commandant leur ayant demandé des embarcations pour regagner son bord, ils se mirent tous à chuchoter entre eux, puis lui dirent de faire avancer ses navires plus près de terre & qu'il pourrait alors y retourner. Le commandant répondit que s'il donnait l'ordre aux navires d'approcher, son frère penserait qu'on le retenait captif & qu'il céderait à la violence ; qu'alors il mettrait à la voile & s'en irait en Portugal. Ils répliquèrent que s'il refusait de faire avancer ses vaisseaux, il n'y retournerait d'aucune autre façon. Le commandant repartit que le roi Camolim l'ayant renvoyé sur ses navires, s'ils ne lui permettaient pas de s'y rendre, comme l'avait ordonné le roi, c'est à lui-même qu'il s'adresserait ; qu'il était chrétien comme lui ; que s'il s'opposait à son départ & voulait le retenir en ses Etats, il s'en réjouirait infiniment. Ils répondirent que oui, qu'il y allât. Toutefois, ils n'y prêtaient guère la main, car les portes du lieu où nous étions furent toutes fermées incontinent, & la maison remplie de gens armés qui nous gardaient de si près qu'aucun des nôtres ne pouvait sortir sans être bien accompagné. Ensuite ils en vinrent à nous demander de

leur donner les voiles & les gouvernails ; mais le commandant déclara qu'il n'avait rien de tout cela à leur donner puisque le roi Camolim l'avait renvoyé sans condition à son bord ; qu'ils fissent ce qu'ils voudraient de sa personne, mais qu'ils n'obtiendraient rien de lui.

Ayant tous l'âme fort attristée, bien qu'au dehors nous montraissions peu de souci de leurs procédés, le commandant dit que puisqu'on refusait de le laisser retourner aux navires, on permît au moins à ses gens d'y aller, car ils mouraient de faim en cet endroit. La réponse fut qu'ils devaient rester ; que s'ils mouraient de faim ils prissent patience, que pour eux ils n'en croyaient rien. Sur ces entrefaites, survint un des hommes qui nous avaient perdus la veille au soir, & il prévint le commandant que Nicolas Coelho l'attendait sur la côte depuis la nuit précédente avec les embarcations. Aussitôt que le commandant eut reçu cet avis, il dépêcha un messager à Nicolas Coelho, le plus secrètement qu'il put & en usant de beaucoup d'adresse, car nous avions une garde nombreuse autour de nous ; il lui mandait de quitter ces lieux au plus vite, de se retirer sur les vaisseaux & de les mettre en sûreté ; ce message parvint à Nicolas Coelho qui s'éloigna précipitamment. Or, ceux qui nous gardaient ayant été avisés de son départ, armèrent en toute hâte plusieurs almadies & le poursuivirent jusqu'à une certaine distance ; mais voyant qu'ils ne pouvaient l'atteindre, ils revinrent trouver le commandant, & lui dirent d'écrire à son frère qu'il rapprochât de terre ses navires et entrât plus avant dans le port. Le commandant répondit qu'il ne demandait pas mieux, mais que son frère ne le ferait pas ; & que, quand même il y consentirait, ses

compagnons s'y oppoferaient & ne voudraient pas courir a leur perte ; à quoi ils répartirent qu'il la leur donnait belle, qu'ils savaient bien que s'il ordonnait, il serait obéi.

Le commandant ne voulait pas faire entrer les navires plus avant dans le port parce qu'il pensait, & c'était aussi notre sentiment, qu'une fois dans l'intérieur, ils pourraient bien s'en emparer & nous égorger, en commençant par lui & par nous autres qui déjà nous trouvions en leur pouvoir.

Toute cette journée, nous la passâmes dans l'anxiété comme on l'a vu ; quand vint la nuit, il y eut bien plus de monde encore autour de nous ; on ne nous permit plus de circuler dans l'espèce d'enclos où nous étions placés, mais on nous mit dans une petite cour pavée en briques, & on nous entourra d'une quantité de gens infinie. Nous trouvant ainsi au milieu d'eux, nous nous attendions, le lendemain, à être séparés les uns des autres, ou à subir quelque autre traitement funeste, tant ils nous paraissaient animés contre nous. Ce nonobstant, nous ne laissâmes pas que de fort bien souper de ce que l'on trouva dans la bourgade. Pendant la nuit, nous fûmes gardés par plus d'une centaine d'individus armés d'épées, de haches, de rondaches, d'arcs & de flèches ; & ils s'arrangeaient de telle façon, que les uns dormaient, quand les autres veillaient, alternant ainsi toute la nuit.

Le lendemain, qui se trouvait un samedi, deuxième jour du mois de juin, les seigneurs vinrent dans la matinée &, cette fois, avec meilleur visage. Ils dirent au commandant que puisqu'il avait manifesté au roi l'intention de mettre à terre sa marchandise, il la fit débarquer ; car, d'après la coutume du pays, les navires qui y abordent quels qu'ils

foient, doivent mettre incontinent leur cargaison à terre ainfi que tout leur équipage, &, jufqu'à la vente complète de la marchandife, le vendeur ne retourne pas à bord. Le commandant répondit qu'il y consentait & qu'il écrirait à fon frère de l'expédier ; ils dirent que c'était bien &, qu'auffitôt après le débarquement des marchandifes, on le laisserait regagner fes navires. Le commandant écrivit donc à fon frère de lui envoyer certaines chofes que celui-ci expédia fur-le-champ ; & dès qu'ils les eurent vues, ils lui permirent de retourner à bord, & deux hommes demeurèrent à terre avec les marchandifes. Nous nous réjouîmes tous infiniment de ce réfultat, & rendîmes de grandes actions de grâces à Notre-Seigneur pour nous avoir tirés des mains de pareils hommes, auffi incapables d'entendre la raifon que des brutes ; nous favions bien, en effet, qu'une fois le commandant fur fes vaiffeaux, d'autres pouvaient refter à terre fans qu'il leur fût fait aucun mal. Quant à lui, de retour à bord, il ne voulut pas envoyer pour le moment une plus grande quantité de marchandifes. A cinq jours de là, le commandant fit favoir au roi comment, après avoir été renvoyé par lui fur fes navires, certains des fiens l'avaient empêché d'y retourner en le retenant fur la route durant un jour & une nuit ; il ajoutait qu'il avait fait mettre à terre fa cargaison, comme il le lui avait commandé, mais que les Maures ne venaient là que pour la déprécier ; qu'il vît donc ce qu'il lui plairait d'ordonner parce qu'il n'attachait aucune importance à ces marchandifes ; qu'il demeurait d'ailleurs à fon fervice, lui & fes navires. Le roi fit auffitôt répondre que ceux qui s'étaient comportés de la forte étaient de mauvais chrétiens & qu'il les châtierait ; puis il

envoya sept ou huit marchands examiner la marchandise afin qu'ils l'achetassent si elle était à leur gré ; en outre, il envoya sur place un homme qualifié, pour y demeurer avec le facteur, & ils avaient ordre de tuer tout Maure qui approcherait, sans être aucunement recherchés pour ce fait.

Les marchands envoyés par le roi demeurèrent là une huitaine de jours ; mais loin d'acheter, ils dépréciaient la marchandise. Quant aux Maures, ils ne vinrent point du tout au magasin où elle était déposée, & leur inimitié s'en accrût à tel point que, si quelqu'un de nous allait à terre, ils crachaient sur le sol, dans l'intention de nous mortifier, en disant : « Portugal, Portugal » ; d'ailleurs, dès le principe, ils avaient cherché les moyens de se saisir de nous & de nous mettre tous à mort. Or, quand le commandant vit que la marchandise n'était pas en un lieu favorable à la vente, il le manda incontinent au roi, témoignant le désir de l'expédier à Calicut & demandant son agrément. A cette requête du commandant, le roi s'empressa d'ordonner au baile de prendre autant de monde qu'il en faudrait pour charger à dos la totalité des marchandises & pour la transporter immédiatement en ville, ajoutant que les frais seraient à sa charge, & que rien de ce qui appartenait au roi de Portugal ne devait payer en ses Etats. Mais tout cela cachait le dessein de nous faire un mauvais parti, à cause de la méchante opinion qu'on lui avait fait concevoir de nous en nous représentant comme des larrons qui cherchions l'occasion de voler ; toutefois il fit, comme on l'a vu, tout ce qui vient d'être rapporté.

Un dimanche, jour de saint Jean-Baptiste & vingt-quatrième du mois de juin, la marchandise partit pour Calicut, &, une fois là, le commandant voulut que tout le monde



allât en ville de cette façon : chaque navire enverrait un homme qui, au retour, serait remplacé par un autre ; en sorte que tous pourraient voir la cité, & chacun faire emplette de ce qui lui plairait. Ceux qui faisaient ainsi la route recevaient beaucoup d'honnêtetés de la part des chrétiens ; ils étaient tous pleins de joie lorsque quelqu'un des nôtres allait manger ou coucher en leur logis, & ils leur donnaient de bon cœur de tout ce qu'ils possédaient. De même, nombre d'individus venaient à bord échanger du poisson pour du pain & y recevaient très-bon accueil ; beaucoup d'autres amenaient avec eux leurs fils & leurs petits garçons, & le commandant leur faisait donner à manger. Nous agissions ainsi dans le but de nouer avec eux des liens de paix & d'amitié, & pour les engager à dire de nous du bien & non du mal. Et ils venaient en si grand nombre que nous en étions importunés & que, maintes fois, il était nuit close, que nous ne pouvions pas les faire sortir des navires, ce qui s'explique par la grande population de ce pays & la rareté des subsistances. S'il arrivait, parfois, que quelques-uns de nos hommes allassent raccommoder une voile & emportassent du biscuit pour leur repas, ils étaient affaillis par une troupe si nombreuse de petits garçons & d'hommes faits, que le morceau leur était arraché des mains & que, finalement, ils n'en mangeaient pas une bouchée. Nous allâmes donc à Calicut, tous tant que nous étions sur les navires, comme je vous l'ai dit, deux à deux & trois à trois, portant à vendre de ce que nous avions, comme bracelets, hardes, étain, chemises, chacun enfin suivant ses facultés ; & l'on vendait, bien que nous n'obtinssions pas de ces objets le prix que nous avions eu l'espoir d'en tirer à notre arrivée de

Mozambique ; car une chemise très-fine, valant trois cents *reis* en Portugal, se donnait pour deux *fanós*, qui représentent ici trente *reis* ; il est vrai qu'une valeur de trente *reis* n'est pas peu de chose en ce pays. Faisant ainsi bon marché des chemises, on en faisait autant du reste, afin de rapporter quelques échantillons des produits de la contrée ; on achetait donc de ce qui se vendait par la ville, des clous de girofle & de la cannelle, ainsi que des pierres fines ; & chacun, après avoir fait emplette de ce qui lui plaisait, s'en retournait à bord sans que personne lui dît un mot. Le commandant, voyant l'excellent naturel de cette population, résolut de laisser sur place un facteur & un clerc, avec la marchandise, & quelques autres individus. Or, l'époque de notre départ approchant, il envoya au roi un présent d'ambre, de corail & de maints autres objets ; il lui faisait savoir qu'il se disposait à retourner dans sa patrie, & demandait s'il voulait envoyer quelques personnes au roi de Portugal, ajoutant qu'il laisserait ici un facteur & un clerc, ainsi que plusieurs autres individus, avec la marchandise ; qu'il lui offrait ce présent, & le priait de faire expédier au roi, son maître, un *bahar* de cannelle, un autre de girofle, ainsi que de toute autre sorte d'épicerie à son gré ; que le facteur opérerait des rentrées & s'acquitterait envers lui s'il l'exigeait. Quatre jours s'écoulèrent sans qu'il fût possible de parler au roi, à partir du moment où ce message du commandant parvint à sa résidence ; & quand celui qui en était porteur fut introduit en sa présence, le roi lui fit mauvais visage & lui demanda ce qu'il voulait. L'envoyé lui transmit le message du commandant, tel qu'il a été rapporté plus haut, & ajouta qu'il lui envoyait le susdit présent. Le

roi lui dit de remettre au facteur ce qu'il lui apportait & ne le voulut point voir ; puis, il le chargea de dire au commandant que puisqu'il voulait partir, il lui payât six cents *xérafims* (1) & s'en allât en paix ; que telle était la coutume du pays & de ceux qui y venaient. Diégo Dias, qui était chargé du message, dit alors qu'il allait rapporter cette réponse au commandant. Et lorsqu'il s'en fut, certains individus partirent avec lui, & étant arrivés au magasin où se trouvait la marchandise, à Calicut, ils y mirent du monde afin d'empêcher ceux qui la gardaient de sortir ; en même temps ils firent publier par la cité défense à toute embarcation de communiquer avec les navires. Or, quand les nôtres se virent ainsi prisonniers, ils chargèrent un jeune nègre qui était avec eux d'aller voir le long de la côte s'il trouverait moyen de se faire mener à bord des navires pour dire comment ils avaient été arrêtés par les ordres du roi. Il s'en fut donc au bout de la ville, où demeuraient certains pêcheurs, & l'un d'eux le conduisit pour trois *fanós* ; & s'il le fit, c'est que la nuit commençait à s'épaissir & qu'on ne pouvait les apercevoir de la cité ; aussi, dès qu'il l'eut mis à bord, s'éloigna-t-il sans tarder davantage : ceci se passait un lundi, treizième jour du mois d'août 1498.

Cette nouvelle nous affligea tous, non-seulement parce que nous voyions plusieurs des nôtres entre les mains de leurs ennemis, mais à cause du grand empêchement qui en résultait pour notre départ. Nous ne fûmes pas moins

---

(1) Le *xéraphim* est une unité monétaire usitée encore aujourd'hui à Goa ainsi que dans les autres possessions portugaises de l'Inde, & valant trois cents *reis*, ou environ 1 fr. 50 c. (*Tr.*)

fâchés qu'un roi chrétien nous jouât un aussi méchant tour, quand on faisait acte de libéralité envers lui ; d'autre part, cependant, nous ne trouvions pas la faute aussi grave qu'elle le paraissait, sachant à n'en point douter que les Maures de l'endroit, qui étaient des marchands de la Mecque & de bien d'autres lieux, & qui nous connaissaient, supportaient impatiemment notre présence. Ils disaient au roi que nous étions des larrons, & que si nous nous mettions à naviguer en ces parages, aucun bâtiment de la Mecque, de Cambaye ou des *Imgros*, ni même d'autres contrées, ne viendrait plus en ses Etats ; qu'il n'en retirerait d'ailleurs nul profit, car nous n'avions rien à lui donner, mais bien au contraire à lui prendre, & que ceci pouvait amener la ruine de son pays. Non contents de ces propos, ils s'efforçaient de le gagner par des présents pour qu'il nous fit arrêter & mettre à mort, afin que nous ne retournassions pas en Portugal. Les capitaines en furent avisés par un Maure du pays qui leur dévoila ce qui se tramait & les prévint de ne point quitter leurs navires pour se rendre à terre, principalement le commandant en chef. Outre l'avis de ce Maure, on fut par deux chrétiens que si les capitaines débarquaient, on leur couperait la tête, le roi en usant de la sorte à l'égard de ceux qui venaient en ses Etats & ne lui donnaient point d'or.

Telle était notre situation ; le lendemain se passa sans que nulle barque accostât les navires ; mais le jour d'après, vint une almadie avec quatre jeunes gens qui apportaient des pierres fines à vendre. Nous jugeâmes qu'ils venaient plutôt comme mandataires des Maures, que dans le but de vendre des pierreries, & que l'on voulait voir si nous leur

ferions quelque chose ; mais le commandant les reçut à merveille &, par leur entremise, écrivit une lettre à nos compagnons qui étaient à terre. Quand on vit que nous ne leur avions rien fait, quantité de marchands arrivèrent journellement à bord, ainsi que d'autres individus qui, n'étant pas marchands, y venaient par curiosité ; tous recevaient un bon accueil & nous leur donnions à manger. Or, le dimanche suivant, il nous arriva environ vingt-cinq hommes dont six étaient des personnes qualifiées ; pour lors, le commandant, jugeant qu'en échange de ceux-ci on lui rendrait nos gens arrêtés & emprisonnés à terre, mit la main sur eux & en fit saisir encore douze de moindre condition, ce qui fit, en totalité, dix-neuf qu'il garda prisonniers. Quant aux autres, il les fit conduire à terre dans une de ses embarcations avec une lettre pour le Maure, facteur du roi, par laquelle il lui mandait de lui renvoyer les hommes qu'il retenait, qu'à son tour il rendrait ceux dont il s'était saisi. Et quand on vit que nous avions fait des prisonniers, quantité de personnes se transportèrent à leur sujet au comptoir des marchandises, & amenèrent les nôtres au logis du facteur, mais sans leur faire aucun mal.

Le mercredi, vingt-troisième jour dudit mois, nous mîmes à la voile, annonçant que nous allions retourner en Portugal & que nous pensions revenir sous peu ; qu'on verrait bien alors si nous étions des larrons. Et nous allâmes mouiller sous le vent de Calicut, à quatre lieues environ, à cause du vent qui était de l'avant ; & le jour qui suivit, nous courûmes un bord à terre, mais nous ne pûmes doubler certains bas-fonds qui se trouvent devant Calicut, en sorte que nous virâmes & jetâmes l'ancre en vue de la cité. Le

samedi, nous reprîmes la bordée du large, & mouillâmes si avant en mer qu'à peine distinguait-on la terre. Or, le dimanche, comme nous étions à l'ancre en attendant la brise, vint du large une barque qui était à notre recherche pour nous dire que Diégo Dias se trouvait au palais du roi, & qu'on promettait, à son retour, de ramener nos compagnons à bord. Mais le commandant persuadé qu'on les avait fait mourir & qu'ils disaient cela pour nous retenir jusqu'à ce qu'on eût armé contre nous, ou qu'il survînt des navires de la Mecque pour nous capturer, leur enjoignit de se retirer & de ne plus se présenter à bord sans ses hommes ou sans lettre d'eux ; qu'autrement, il les recevrait à coups de bombardes ; qu'enfin, s'ils ne revenaient au plus tôt avec un message, il comptait bien faire couper la tête à ses prisonniers. Après cet incident, la brise se leva, & nous filâmes en prolongeant la côte ; puis, au coucher du soleil, nous jetâmes l'ancre de rechef.

*Comment le roi fit appeler Diégo Dias & lui dit ce qui suit :*

Quand la nouvelle de notre départ pour le Portugal parvint au roi, comme il n'y avait plus moyen de poursuivre l'objet qu'il avait en vue, il songea à raccommorder ce qu'il avait gâté précédemment. Il manda donc Diégo Dias, & lorsque celui-ci parut en sa présence, il lui fit grand accueil, ce qui n'avait pas eu lieu précédemment quand il avait apporté le présent ; puis, il lui demanda pourquoi le commandant s'était saisi des hommes dont on a parlé ? Diégo Dias répondit que c'était parce que lui-même mettait obstacle

au retour de ses compagnons à bord & les retenait en ville prisonniers ; à quoi le roi repartit qu'il avait bien fait. Puis il reprit & demanda si le facteur avait montré quelque exigence, voulant donner à entendre qu'il ne savait mot de ce que cet homme avait fait, & que sa conduite avait eu pour objet de leur extorquer quelque chose. « Ignore-t-il donc, dit-il, en s'animant contre lui, qu'il y a peu de temps j'ai fait mourir un autre facteur pour avoir commis une exaction sur des marchands venus en ce pays ? Pour toi, ajouta le roi, retourne aux navires avec ceux de tes compagnons qui sont ici, et dis au commandant de me renvoyer les hommes qu'il retient captifs ; quant à la colonne qu'il m'a témoigné le désir d'élever à terre, ceux qui te conduiront la rapporteront & la mettront en place ; dis-lui de plus que tu demeureras ici avec la marchandise. » En même temps il envoya une lettre au commandant pour la remettre au roi de Portugal, & elle était écrite de la main de Diégo Dias sur une feuille de palmier, car on emploie ces feuilles pour tout ce qui s'écrit en ce pays ; quant à la plume dont on se sert, elle est de fer. Or, la teneur de cette lettre était comme il suit :

« Vasco da Gama, gentilhomme de votre maison, est venu en mon royaume, ce qui m'a été agréable. En mon royaume il y a force cannelle, force girofle, gingembre, poivre, & pierres précieuses en quantité ; ce que je désire du tien, c'est de l'or, de l'argent, du corail & de l'écarlate. »

Le lundi, 27 dudit mois, dans la matinée, comme nous étions en panne, nous vîmes venir sept barques montées par un grand nombre de gens qui nous amenaient Diégo Dias ainsi qu'un autre dont il était accompagné ; & n'osant pas

les mettre à bord, ils les déposèrent dans l'embarcation du commandant qui se trouvait encore en poupe ; quant à la marchandise, ils ne l'avaient pas apportée, pensant que le susdit Diégo Dias reviendrait à terre. Mais, quand le commandant les vit sur le vaisseau, il ne voulut pas permettre qu'ils y retournassent & donna la colonne aux gens de la barque pour la mettre en place, comme le roi l'avait commandé ; puis, en échange des nôtres, il rendit six prisonniers, les plus qualifiés qu'il avait, & en garda autant, disant que le lendemain on apportât la marchandise, & qu'alors il donnerait ceux qui étaient restés.

Le mercredi matin, comme nous étions en panne, un Maure de Tunis qui entendait notre langue vint se réfugier à bord parmi nous ; il disait qu'on l'avait dépouillé de tout ce qu'il possédait, & qu'il craignait qu'on ne lui fît pis encore ; que telle était son appréhension ; que les gens du pays l'accusaient d'être chrétien & d'être venu à Calicut comme mandataire du roi de Portugal, en sorte qu'il aimait mieux s'en aller avec nous que demeurer en un pays où, chaque jour, il s'attendait à être mis à mort. Sur les dix heures du matin, nous vîmes venir sept barques chargées de monde ; trois d'entre elles portaient, sur les bancs des rameurs, les pièces de drap rayé que nous avions laissées à terre, pour nous donner à entendre que toute la marchandise arrivait. Ces trois barques approchèrent des navires, tandis que les quatre autres demeuraient au large ; cependant, tout en approchant, elles se tinrent à bonne distance ; ceux qui les montaient nous dirent de faire descendre les prisonniers dans notre barque, qu'ils y transborderaient la marchandise & prendraient leurs hommes. Et le com-



mandant en chef s'étant avisé de leur tromperie, leur enjoignit de s'éloigner, en leur disant qu'il n'avait point souci de la marchandise, mais seulement d'emmener les prisonniers en Portugal; qu'ils fissent bien attention qu'incessamment il comptait revenir à Calicut, & qu'ils sauraient alors si nous étions des larrons, comme les Maures le leur avaient dit.

Un mercredi, vingt-neuvième jour du mois d'août, considérant, qu'en somme, nous avions découvert ce que nous étions venus chercher, que nous avions trouvé des épices & des pierres précieuses, & qu'il fallait renoncer à quitter le pays en bonne intelligence avec les habitants, le commandant en chef, d'accord avec les capitaines, résolut de partir & d'emmener les prisonniers, attendu qu'à leur retour à Calicut ces hommes nous aideraient à former des relations d'amitié; nous mîmes donc incontinent à la voile & prîmes la route de Portugal, tous extrêmement joyeux d'avoir eu la fortune d'effectuer une aussi grande découverte que celle que nous avions faite. Le jeudi, à l'heure de midi, nous trouvant en calme, à peu près à une lieue au-dessous de Calicut, nous vîmes venir à nous environ soixante-dix barques chargées d'une multitude de gens infinie. Ces gens portaient, sur la poitrine, une armure défensive faite d'un gros drap rouge, comme un très-fort plastron; ce sont leurs armes pour le corps, les mains & la tête... (1). Lorsqu'ils

---

(1) *L'auteur de ce livre a oublié de nous apprendre comment ces armes sont faites.* Note intercalée dans le manuscrit & de la même écriture.

louage, à raison de quatre cruzades par tête, &, en dix jours, les conduisent au Caire où ils ont à payer encore un droit. Il leur arrive maintes fois, sur cette route du Caire, d'être détrouffés par les voleurs que l'on rencontre en ce pays, tels que les *Alarves* (Arabes) & d'autres encore. Là, ils recommencent à embarquer leur marchandise sur un fleuve appelé le Nil qui vient des Etats du Prêtre Jean, dans les Indes inférieures; ils naviguent sur ce fleuve durant deux jours, jusqu'à ce qu'ils atteignent un endroit appelé Rosette, où ils paient un autre droit. Enfin, on charge encore une fois la cargaison sur des chameaux qui la portent, en un jour, à une cité du nom d'Alexandrie, laquelle est port de mer. C'est en cette cité d'Alexandrie que les galères de Venise & de Gênes viennent chercher les épices dont il se trouve que le grand Soudan tire six cent mille cruzades de droits; il en donne annuellement cent mille à un roi nommé Ciudadym pour faire la guerre au Prêtre Jean; quant à ce titre de grand Soudan, il s'achète à prix d'argent & ne se transmet pas de père en fils.

*Je reviens à parler de notre retour.*

Naviguant ainsi le long de la côte, à cause de la faiblesse du vent, avec des brises de terre qui alternaient avec des brises de mer, nous jetions l'ancre durant le jour par le calme. Or, un lundi, dix du mois de septembre, comme nous longions ainsi la côte, le commandant en chef envoya au roi Camolim, par un des hommes que nous avions emmené & qui était privé d'un œil, des lettres écrites en

mauresque & de la main d'un Maure qui s'en venait avec nous. Le pays où nous débarquâmes le porteur de ces lettres se nomme Compia, & le roi Biaquolle; il est en guerre avec celui de Calicut. Et le jour suivant, comme nous étions en calme, vinrent à nous des barques qui nous apportaient du poisson, & les bateliers montèrent sans aucune appréhension sur nos vaisseaux. Le samedi d'après, quinzième jour dudit mois, nous nous trouvâmes près de certains îlots situés à deux lieues de terre environ; ayant mis là une embarcation à la mer, nous élevâmes sur ledit îlot une colonne que nous appelâmes du nom de Santa-Maria (xli); & ceci, parce que le roi avait dit au commandant d'élever trois colonnes & de donner, à l'une, le nom de San-Raphaël; à l'autre, celui de San-Gabriel, & à la troisième, celui de Santa-Maria. Avec celle-ci nous achevâmes de les mettre en place toutes les trois, savoir: la première ou de San-Raphaël, au rio dos Bons Signaes; la seconde ou de San-Gabriel, à Calicut; & enfin cette dernière qui était celle de Santa-Maria. Ici nous vinrent encore nombre de barques apportant à bord du poisson; & le commandant fit donner des chemises aux gens qui les montaient, les accueillit très-bien, & leur demanda s'ils seraient satisfaits de lui voir élever une colonne sur cet îlot. Ils répondirent qu'ils s'en réjouiraient fort, & que si nous le faisions, on pourrait dire alors que nous étions chrétiens comme eux; en sorte que cette colonne y fut placée du meilleur accord.

La nuit suivante, nous fîmes voile avec la brise de terre & poursuivîmes notre navigation. Or, le jeudi d'après, dix-neuvième jour dudit mois, nous nous trouvâmes près d'une haute terre, fort plaisante & salubre, à laquelle se ratta-

chaient six petites îles ; là, nous mouillâmes tout près de la côte & mîmes une embarcation dehors, afin de nous approvisionner d'eau & de bois en quantité suffisante pour la traversée que nous espérions effectuer, si les vents secondaient nos desirs. Et quand nous fûmes à terre, nous rencontrâmes un jeune homme qui nous vint montrer, au bord d'une rivière, une source d'excellente eau naissant entre deux rochers. Le commandant en chef fit présent d'un bonnet à ce garçon & s'enquit de lui s'il était Maure ou chrétien ; il dit qu'il était chrétien, & lorsque nous lui apprîmes que nous l'étions nous-mêmes, il témoigna beaucoup de joie. Le lendemain, dans la matinée, vinrent à nous quatre hommes dans une almadie, & ils apportaient quantité de citrouilles & de concombres. Le commandant s'étant informé d'eux si le pays produisait de la cannelle, ou du gingembre, ou quelque autre sorte d'épices, ils dirent que pour de la cannelle il n'en manquait pas, mais qu'il n'y avait aucune autre sorte d'épice. Pour lors, le commandant envoya deux hommes à terre avec eux afin qu'ils lui en rapportassent de la montre. On les conduisit dans un bois où se trouvaient une infinité d'arbres de cette espèce, & ils en coupèrent deux grosses branches chargées de leurs feuilles ; & quand nous allâmes dans les embarcations faire de l'eau, nous rencontrâmes ces deux hommes avec les branches de cannellier qu'ils rapportaient, & ils avaient déjà une vingtaine d'individus à leur suite. Ceux-ci étaient munis de force poules, lait de vache, citrouilles pour le commandant ; & ils lui dirent de renvoyer ces deux hommes avec eux parce qu'ils avaient, à quelque distance de là, quantité de cannelle sèche qu'ils iraient voir & dont ils rapporteraient de la montre. Quand

nous eûmes fait notre provision d'eau, nous regagnâmes les navires ; pour eux, ils promirent de revenir à bord le jour suivant & d'apporter un présent de vaches, de porcs & de poules au commandant. Le lendemain, à la pointe du jour, nous vîmes, près de la côte, deux grandes barques qui pouvaient être à deux lieues de nous environ & dont nous ne tinmes aucun compte. Nous allâmes faire du bois à terre, en attendant que la marée nous vînt & nous permît d'entrer dans le fleuve pour prendre de l'eau. Et comme nous étions occupés à couper du bois, il sembla au commandant que ces barques étaient plus grandes qu'il ne l'avait d'abord jugé ; à l'instant même il ordonna que tout le monde se rembarquât & s'en fût prendre des aliments, puis, qu'aussitôt après avoir mangé, on allât sur les embarcations s'assurer si ces gens étaient maures ou chrétiens. Et quand ledit commandant en chef fut sur sa nef, il fit monter un matelot dans la hune pour voir si l'on apercevait quelques navires. Celui-ci découvrit, à six lieues environ au large, huit bâtiments qui étaient en calme, ce qui fit que le commandant ordonna sur-le-champ de virer à pic. Or, ces navires ayant senti la brise, ferrèrent le vent d'aussi près qu'ils le purent ; & lorsqu'ils furent à notre hauteur, & que nous jugeâmes qu'ils pouvaient nous apercevoir, quoique nous en fussions bien éloignés de deux lieues, nous tirâmes droit à eux. Dès qu'ils virent que nous leur courions sus, ils laissèrent arriver vent arrière du côté de la terre, & l'un d'eux ayant brisé son gouvernail avant d'avoir atteint la côte, ceux qui étaient dedans se jetèrent dans l'embarcation qu'ils avaient en poupe & gagnèrent le rivage. Pour nous qui ferrions de plus près ce bâtiment, nous l'abordâmes incontinent ; mais

nous n'y trouvâmes que des provisions de bouche & des armes ; les vivres consistaient en cocos & en quatre jarres de sucre de palmier ; tout le reste n'était que sable servant de lest. Les sept autres navires furent s'échouer, & nous allâmes les bombarder sur les embarcations.

Le lendemain matin, étant à l'ancre, vinrent à nous sept hommes sur une barque ; ils nous apprirent que lesdits navires venaient de Calicut, & qu'ils étaient en quête de nous pour nous tuer tous s'ils nous prenaient. Le jour suivant, après avoir quitté ce parage, nous fûmes mouiller à deux portées de bombarde du lieu où nous étions d'abord, près d'une île que l'on nous avait dit pourvue d'eau (XLI). Le commandant en chef envoya donc Nicolas Coelho sur une embarcation armée reconnaître l'aiguade, & celui-ci trouva, dans ladite île, les ruines d'une église bâtie en pierres de taille de grande dimension, mais détruite par les Maures, d'après le dire des gens du pays, hormis la chapelle qui était couverte en paille ; & ils faisaient leurs oraisons devant trois pierres noires placées au centre de cette chapelle. Nous trouvâmes, en outre, au-delà de cette église, un bassin en pierres de taille & de même travail où nous prîmes autant d'eau que nous voulûmes ; & tout au haut de l'île, il y avait un vaste réservoir de quatre brasses de profondeur. Enfin, vis-à-vis l'église, nous rencontrâmes une plage où nous calfatâmes le *Berio* & la nef du commandant en chef ; quant au *Raphaël*, il ne fut pas halé à terre par suite des contrariétés relatées ci-dessous.

Un jour où nous nous trouvions sur le *Berio* qui était échoué, nous vîmes venir à nous deux grandes barques en manière de fustes, portant une multitude de gens innom-

brable ; elles marchaient à la rame, au son des tambours & des trompettes , avec des étendards au haut des mâts, tandis que cinq autres stationnaient le long de la côte pour les protéger. Avant qu'elles eussent atteint les navires, nous demandâmes à ceux que nous emmenions quels étaient ces gens & à quelle nation ils appartenaient. Ils nous dirent de ne point les laisser monter à bord, que c'étaient larrons venus pour nous surprendre s'il y avait moyen ; que les hommes de ce pays, qui vont armés, s'introduisaient avec les apparences de l'amitié sur les navires &, une fois dedans, s'en emparaient s'ils se trouvaient en force. C'est pourquoi, lorsqu'ils furent à portée de bombe, le *Raphaël* tira sur eux, ainsi que la nef du commandant en chef. Pour lors ils se mirent à crier « *Tambaram* », en disant qu'ils étaient chrétiens, car les chrétiens de ce pays des Indes appellent Dieu *Tambaram* ; mais quand ils virent qu'on ne se payait pas de cette raison, ils commencèrent à fuir du côté de la terre. Nicolas Coelho les poursuivit sur une embarcation durant quelque temps, jusqu'à ce que le navire du commandant en chef lui eût fait le signal de rallier.

Le jour suivant, comme les capitaines étaient à terre avec beaucoup de monde, occupés à approprier ledit navire *Berio*, vinrent deux petites barques, montées par une douzaine d'hommes proprement vêtus, qui apportaient en présent au commandant en chef une brassée de cannes à sucre. Et lorsqu'ils furent à terre, ils lui demandèrent la licence d'aller visiter les navires ; mais, jugeant qu'ils venaient en espions, le commandant se mit à s'emporter contre eux. Sur ces entrefaites, arrivèrent deux autres barques avec autant de monde. Or, les premiers venus, voyant que le

commandant ne leur faisait pas bon accueil, dirent aux survenants de ne point prendre terre & de s'en retourner. Eux-mêmes se rembarquèrent incontinent & s'en furent à leur suite.

Pendant que l'on appropriait la nef du commandant en chef, survint un homme d'une quarantaine d'années qui parlait le vénitien à merveille (XLIII); il était entièrement vêtu de toile de lin, & coiffé d'un fort beau turban, avec un coutelas à la ceinture. Aussitôt qu'il eut débarqué, il vint embrasser le commandant en chef ainsi que les capitaines, & se mit à raconter comment il était chrétien, originaire des contrées du levant & venu tout petit en ce pays; comment il demeurait avec un seigneur qui commandait à quarante mille cavaliers & qui était un maure; comment il était maure lui-même, mais tout-à-fait chrétien au fond du cœur; que se trouvant au logis de ce seigneur, on était venu lui apprendre qu'il y avait à Calicut des gens que personne n'entendait & qui allaient entièrement vêtus; qu'ayant ouï ce récit, il s'était dit que de tels gens ne pouvaient être que des Francs, car c'est ainsi qu'on nous appelle en ces contrées; qu'alors, il avait demandé la permission de venir nous trouver, en disant qu'un refus le ferait mourir de chagrin; que pour lors son seigneur & maître lui avait dit d'aller, & de nous faire savoir que s'il y avait en ses domaines quelque chose à notre convenance, il nous en faisait don, & nous offrait des navires & des vivres; que de plus, si nous voulions demeurer sur ses terres, il en aurait grande satisfaction. Le commandant l'ayant beaucoup remercié de tout cela, car il paraissait de bonne foi, il ajouta qu'il demandait comme une faveur qu'on lui fît don d'un fromage



pour l'envoyer à un sien compagnon demeuré dans le pays, à qui il avait promis, si tout allait à souhait, de faire tenir un gage pour le tranquilliser. Pour lors le commandant lui fit donner un fromage avec deux pains mollets, & il resta à terre, parlant tellement & de tant de choses que par moment il s'embrouillait. Cependant Paul da Gama s'en fut trouver les chrétiens du pays qui l'avaient amené, & leur demanda quel était cet homme ; ils dirent que c'était l'armateur venu pour nous attaquer, & qu'il tenait ses navires à la côte avec beaucoup de monde. Ceci connu, avec ce que l'on put comprendre encore, on le faisa, on l'emmena sur le bâtiment échoué, & on se mit à le fustiger pour lui faire confesser s'il était réellement l'armateur qui nous avait suivis, & à quelle intention. Il nous avoua qu'il savait bien que tout le pays nous était hostile, & que nous étions environnés d'un grand nombre d'hommes armés, embusqués dans les anes voisines ; mais qu'ils n'osaient venir nous attaquer, attendant quarante voiles que l'on était en train d'armer pour nous donner la chasse ; qu'il ignorait, néanmoins, quand elles se mettraient en mouvement. Sur lui-même, il n'ajouta rien de plus que ce qu'il avait dit en premier lieu. Il fut interrogé encore à trois ou quatre reprises ; bien qu'il ne s'exprimât pas très clairement, il se faisait entendre par gestes, confessant qu'il était venu visiter les navires pour s'assurer de nos forces & savoir comment nous étions armés.

Nous demeurâmes douze jours en cette île où nous mangeâmes force poissons que les gens du pays nous venaient vendre, avec force citrouilles & concombres ; ils amenaient aussi des barques chargées de bois vert de cannellier dont

les branches portaient encore leurs feuilles. Et quand les navires furent nettoyés, que nous eûmes pris l'eau nécessaire & démoli le bâtiment que nous avions capturé, nous partîmes, un vendredi, cinquième jour du mois d'octobre.

Avant que le bâtiment ne fût démoli, on en offrit au commandant mille *fanones* (1) ; mais il dit qu'il ne le vendrait point, parce qu'il venait de ses ennemis, & se contenterait de le brûler.

Nous nous trouvions à deux cents lieues au large, environ, du point d'où nous étions partis, quand le Maure dont on s'était saisi dit que le temps lui paraissait venu de ne plus rien dissimuler : qu'il était vrai que se trouvant chez son seigneur, on était venu l'avertir que nous étions égarés le long de la côte, sans pouvoir retrouver la route de notre pays, & que, par fuite, nombre de flottilles croisaient pour tâcher de nous capturer ; que son seigneur lui avait dit alors de s'assurer de la façon dont nous nous gouvernions, & d'aller voir s'il pourrait nous attirer sur ses terres, car on disait que si nous étions pris par l'armateur, il n'en re-

(1) On verra plus loin (p. 107 de l'éd. portug.) que cinquante *fanones* faisaient trois cruzades ou mille deux cents réis ; ainsi, les mille *fanones* offerts pour le navire équivalaient à vingt-quatre mille réis ou mille trois cent cinquante-huit francs de notre monnaie. Cette somme paraîtrait bien peu considérable, si l'on ne tenait compte de la dépréciation que le numéraire a subie depuis le temps de Gama ; on peut s'en former une idée en comparant le prix du blé qui, en 1513, peu d'années après l'expédition des Indes, valait six cents réis à Lisbonne, tandis que la même mesure se paie quarante-deux mille réis, c'est-à-dire soixante-dix fois plus, aujourd'hui. (Tr.)

cevrait aucune part, tandis que, une fois débarqués, il s'emparerait de nous, & qu'étant de vaillants hommes, il nous emploierait à guerroyer contre les autres rois du voisinage : il avait compté sans son hôte.

Cette traversée dura si longtemps que nous y consumâmes trois mois moins trois jours à cause des calmes fréquents & des vents contraires que nous rencontrâmes. Il en résulta que tous les équipages souffrirent des gencives ; elles croissaient par dessus les dents, au point qu'il n'était plus possible de manger ; les jambes enflaient aussi, & d'autres enflures considérables se manifestaient sur le corps où elles se développaient tellement que le patient succombait sans être atteint d'aucun autre mal. Trente personnes en moururent dans cet espace de temps, sans compter un nombre égal que nous avions déjà perdu. Ceux qui travaillaient à la manœuvre étaient réduits à sept ou huit individus sur chaque vaisseau, encore n'étaient-ils pas tous valides comme ils auraient pu l'être ; aussi, je vous affirme que si cette situation se fût prolongée au delà de quinze jours, nous demeurions à la merci des flots, n'ayant plus personne à bord pour gouverner. Nous en étions arrivés au point que tout était déjà désordonné ; &, dans notre affliction, nous faisons maintes promesses aux saints & maintes quêtes sur les navires. Déjà les capitaines avaient pris la résolution de regagner la terre de l'Inde, d'où nous étions partis, si nous étions favorisés par un vent qui nous y poussât. Mais, Dieu daigna, dans sa miséricorde, nous accorder une brise tellement propice que, dans l'espace de six jours, elle nous conduisit en vue de terre, ce dont nous nous réjouîmes autant que si cette terre eût été le

Portugal. Nous avions, en effet, l'espoir d'y trouver notre guérison, avec l'assistance divine, comme nous l'avions déjà trouvée une fois ; & ce fut un mercredi, deuxième jour de février de l'an 1499. Comme nous étions près de la côte & qu'il faisait nuit, nous virâmes de bord & mîmes en panne ; &, quand vint le matin, nous allâmes reconnaître la terre, afin de savoir en quel lieu le Seigneur nous avait conduits , car il n'y avait plus à bord ni pilote, ni personne qui fût en état de juger sur une carte le parage où nous nous trouvions. Quelques-uns affuraient, il est vrai, que nous ne pouvions être ailleurs qu'entre certaines îles situées par le travers de Mozambique, à trois cents lieues de terre environ ; & ceci , parce qu'un Maure que nous avions pris à Mozambique disait que ces îles étaient très-infalubres , & que les habitants y souffraient eux-mêmes du mal dont nous étions atteints. Or, nous nous trouvâmes en face d'une grande cité dont les maisons avaient plusieurs étages ; le centre était occupé par de vastes palais, & il y avait quatre tours à la circonférence ; cette ville, bâtie tout contre la mer, appartient aux Maures & se nomme Mogadoxo. Nous étant avancés suffisamment pour en être tout proches, nous lâchâmes force coups de bombe & poursuivîmes notre route en rangeant la côte, avec bon vent en poupe, marchant de jour & nous arrêtant de nuit, car nous ne savions pas à quelle distance nous pouvions être de Mélinde où nous nous proposions d'aller. Et le samedi, cinquième jour dudit mois, comme nous étions en calme, survint inopinément un grain qui rompit les itagues du *Raphaël*. Pendant que nous étions occupés à réparer ledit navire, un armateur sortit d'un bourg nommé

Pate & vint sur nous avec huit barques chargées de monde ; mais étant arrivées à portée de notre artillerie, nous tirâmes, & elles s'enfuirent incontinent vers la terre : on ne les poursuivit pas attendu que le vent manquait.

Le lundi, neuvième jour dudit mois, nous fûmes mouiller devant Mélinde, & le roi nous dépêcha sur-le-champ une longue embarcation qui portait beaucoup de monde ; il envoyait des moutons & mandait au commandant qu'il était le bienvenu, qu'il l'attendait depuis quelque temps déjà, ajoutant maintes autres paroles de paix & d'amitié. Le commandant expédia un homme à terre, en compagnie des envoyés, pour en rapporter le lendemain des oranges que nos malades désiraient ardemment, comme de fait il en rapporta avec bon nombre d'autres fruits ; mais les malades n'en profitèrent guère, car la terre les éprouva de telle façon que plusieurs trouvèrent ici leur fin. Nombre de Maures venaient aussi à bord, par ordre du roi, & apportaient à vendre des poules & des œufs en quantité. Le commandant voyant tous les égards que ce prince nous témoignait dans un moment où nous en avions si grand besoin, lui envoya un présent, & le fit prier par un des nôtres (celui qui savait parler arabe) de lui donner une trompe d'ivoire pour l'offrir au roi son maître, et de faire élever à terre une colonne qui y demeurerait en témoignage d'amitié. Le roi répondit qu'il ferait de grand cœur tout ce qu'il demandait, par amour pour le roi de Portugal dont il voulait être & demeurerait toujours le serviteur ; &, en effet, il envoya sur l'heure la trompe au commandant & fit mettre en place la colonne. Il nous donna aussi, pour partir avec nous, un jeune Maure qui avait le désir de visiter le

Portugal ; le roi le fit recommander particulièrement au commandant, en lui mandant qu'il lui envoyait ce jeune homme pour que le roi de Portugal fût combien il désirait son amitié.

Nous passâmes là cinq jours à nous divertir & à nous reposer des fatigues endurées pendant une traversée où nous avions tous vu la mort de près. Et un vendredi, dans la matinée, nous partîmes, & le samedi, douzième jour dudit mois, nous passâmes près de Mombaza. Le dimanche, nous fûmes mouiller sur les bas-fonds de San-Raphaël où nous mîmes le feu au navire de ce nom, car la manœuvre de trois vaisseaux devenait impossible avec le peu de monde que nous étions. Là, nous transbordâmes tout ce que renfermait le bâtiment sur les deux autres qui nous restaient. Nous demeurâmes cinq jours en cet endroit où l'on nous apportait, d'une bourgade sise en face de nous et nommée Tamugata, force poules à vendre ou à échanger contre des chemises & des bracelets. Or, un dimanche, vingt-septième jour dudit mois, nous quittâmes ce parage avec un très bon vent de poupe, &, dans la nuit qui suivit, nous mîmes en panne. Au matin, nous étions près d'une île fort étendue, appelée *Jamjiber* (Zanzibar) ; elle est peuplée d'un grand nombre de Maures & peut bien être à dix lieues de la terre ferme. Et le soir du premier février, nous jetâmes l'ancre devant les îles de Saint-Georges en Mozambique ; &, dans la matinée du jour suivant, nous allâmes dresser une colonne sur l'île où nous avions ouï la messe à notre premier passage. La pluie tombait si fort que nous ne pûmes parvenir à allumer du feu pour faire fondre le plomb nécessaire au scellement de la Croix, en sorte que

le monument en demeura privé. Nous retournâmes ensuite aux navires & partîmes incontinent.

Le troisième jour du mois de mars, nous atteignîmes la baie de San-Bras où nous prîmes quantité d'*achoa* (1), ainsi que des loups marins & des pingouins dont nous fîmes des salaisons pour la traversée, & le douze dudit mois, nous mîmes à la voile. Comme nous étions à dix ou douze lieues de l'aiguade, il venta si fort du ponent que nous fûmes contraints de retourner au mouillage dans la susdite baie ; le calme rétabli, nous sortîmes de rechef, & Notre-Seigneur nous accorda un vent si favorable que, le vingtième jour dudit mois, nous doublâmes le cap de Bonne-Espérance. Ceux d'entre nous qui étaient parvenus jusque-là se trouvaient sains et dispos, bien que parfois à demi morts de froid, à cause des fortes brises qui nous accueillirent en ce parage, ce que nous attribuâmes moins à l'intensité du froid qu'à notre arrivée d'un pays chaud. Nous poursuivîmes notre route avec un grand désir d'en voir la fin, & navigâmes avec un vent de poupe qui nous dura bien vingt-sept jours & qui nous conduisit tout près de l'île de Santiago ; le plus loin que nous pouvions en être, d'après les cartes marines, devait être cent lieues, & quelques-uns faisaient déjà leur compte d'y arriver ; mais ici le vent tomba, & le peu qui soufflait n'était qu'une fraîcheur de l'avant. Or, sachant où nous étions, grâce à quelques orages qui nous venaient de terre, nous ferrions le vent autant qu'il nous était possible, & un jeudi, vingt-cinquième jour du

(1) Peut-être *enxova* (anchois).

mois d'avril, nous trouvâmes fond par trente-cinq brasses, &, tout le jour, nous suivîmes cette route ; le moindre fond était de vingt brasses, sans que nous eussions connaissance de la terre, & les pilotes disaient que nous étions sur les bas fonds du Rio Grande.

*Les noms inscrits ci-dessous sont ceux de certains royaumes situés sur la côte sud de Calicut, ainsi que les productions de chacun d'eux & leur valeur : toutes choses que j'ai apprises de la manière la plus certaine d'une personne sachant notre langue, qui était venue, trente ans auparavant, d'Alexandrie en ces quartiers.*

Premièrement, *Calicut* où nous sommes allés : là se rendent toutes les marchandises énumérées ci-dessous ; c'est aussi dans cette cité que les vaisseaux de la Mecque prennent leur chargement. Le roi, que l'on nomme *Camolim*, peut rassembler cent mille hommes de guerre, avec les contingents qu'il reçoit, sa propre juridiction s'étendant sur un très-petit nombre.

Voici les marchandises qu'apportent les navires de la Mecque, & leur valeur dans toute cette partie de l'Inde.

Du cuivre ; la *frazala*, qui fait presque trente livres, vaut cinquante *fanones* ou trois cruzades (1).

(1) Cette indication nous donne la valeur des mille *fanones* dont il est question à la page 78. (Tr.)



De la pierre de Baqua, qui vaut son pefant d'argent.  
 Des couteaux, à un fanon la pièce.  
 De l'eau de rofe, valant cinquante fanones la frazala.  
 De l'alun, à cinquante fanones la frazala.  
 Du camelot, valant fept cruzades la pièce.  
 Du drap écarlate ; le *pequy*, correspondant à trois palmes, vaut deux cruzades.  
 Du vif argent, valant dix cruzades la frazala.

*Autre Royaume.*

*Quorongoliç* (XLIV) eft pays chrétien & le roi eft chrétien ; la diftance, depuis Calicut, eft de trois jours de mer par un bon vent. Le roi peut réunir quarante mille combattants. Le pays produit force poivre, valant neuf fanones la frazala : à Calicut, il en vaut quatorze.

*Autre Royaume.*

*Coleu* (XLV), pays chrétien, eft à dix jours de mer de Calicut par un bon vent. Le roi peut raffembler dix mille hommes ; cette contrée fournit beaucoup de toile de coton, mais peu de poivre.

*Autre Royaume.*

*Caell* (XLVI), dont le roi eft maure & la population chrétienne, eft à dix jours de mer de Calicut. Le roi peut réunir quarante mille hommes de guerre & cent éléphants de combat ; il y a ici force perles.

*Autre Royaume.*

*Chomandarla* (XLVII) est pays chrétien avec un roi chrétien ; celui-ci peut réunir cent mille hommes. Il y a ici force gomme laque, à une cruzade les deux frazalas ; on y fabrique aussi force toile de coton.

*Autre Royaume.*

*Ceylan*, qui est une fort grande île, est pays chrétien & le roi est chrétien ; on compte huit jours de mer depuis Calicut par un bon vent. Le roi peut réunir quatre mille hommes ; il possède en outre nombre d'éléphants pour la guerre ainsi que pour la vente. C'est ici que se trouve toute la cannelle fine de l'Inde ; il y a aussi quantité de saphirs supérieurs à ceux des autres pays, & des rubis en petite quantité, mais ils ont du prix.

*Camatarra* (XLVIII) est chrétien, à trente journées de Calicut par un bon vent. Le roi peut réunir quatre mille hommes de guerre et mille cavaliers, ainsi que trois cents éléphants de combat. La contrée produit beaucoup de soie écrue, valant huit cruzades la frazala ; elle fournit aussi force gomme laque, au prix de dix cruzades le bachar, qui correspond à vingt frazalas.

*Xarnauz* (XLIX) est chrétien & le roi de même ; la distance de Calicut est de cinquante journées par un bon vent. Le roi peut réunir vingt mille hommes de guerre & quatre mille cavaliers ; il possède aussi quatre cents éléphants de combat. Ce pays produit force benjoin, à trois cruzades la

frazala ; on y récolte quantité d'aloës, valant vingt-cinq cruzades la frazala.

*Tenacar* (1) est chrétien avec un roi chrétien ; on compte, de Calicut, quarante jours de mer par un bon vent. Le roi peut réunir dix mille hommes de guerre & il possède cinq cents éléphants de combat. En ce pays, il y a beaucoup de *brazyll* qui donne une aussi belle teinture rouge que le kermès ; il vaut ici trois cruzades le bachar, &, au Caire, il en vaut soixante. Il y a aussi de l'aloës, mais peu.

*Bengala* ; en ce royaume il y a quantité de Maures & peu de chrétiens ; le roi est Maure ; il peut réunir vingt mille hommes de guerre & dix mille cavaliers. Le pays fournit maintes étoffes de coton & de soie, ainsi que beaucoup d'argent ; de Calicut, on compte quarante jours de navigation par un bon vent.

#### *Autre Royaume.*

*Melequa* est chrétien & le roi est chrétien ; la distance, depuis Calicut, est de quarante journées par un bon vent. Le roi peut réunir dix mille hommes de guerre, savoir : deux cents cavaliers & le reste fantassins. D'ici provient exclusivement le clou de girofle ; il vaut, sur place, neuf cruzades le bachar. Il y a beaucoup de porcelaine, beaucoup de soie, beaucoup d'étain dont on fabrique une monnaie ; mais cette monnaie est grosse, & de si mince valeur, que trois frazalas ne valent pas plus d'une cruzade. On voit, en ce pays, quantité de gros perroquets dont le plumage est rouge comme du feu.

*Peguo* est chrétien & le roi est chrétien ; les habitants

font tous blancs comme nous autres. Le roi peut réunir vingt mille hommes de guerre , favoir : dix mille cavaliers & le reste fantassins, ainsi que quatre cents éléphants de combat. Ce pays produit tout le musc du monde. Le roi possède une île distante de la terre ferme d'environ quatre jours de navigation par un bon vent, & cette île est peuplée de certains animaux, semblables à des biches, qui portent au nombril une manière de poche où ce musc est renfermé. Or, à certaines époques de l'année, ils se frottent contre les arbres, & perdent leurs poches que les gens du pays viennent alors ramasser : leur abondance est telle que, pour une cruzade, on vous donne quatre de ces grandes poches, ou dix à douze petites, capables de remplir un grand coffre. Sur la terre ferme il y a quantité de rubis & quantité d'or, à tel point que, pour une cruzade, vous pouvez acheter autant d'or ici que l'on vous en donnerait pour vingt-cinq à Calicut. Il y a aussi force gomme laque, & du benjoin de deux espèces, du blanc & du noir ; le blanc vaut trois cruzades la frazala, & le noir une & demie ; & l'argent qu'on vous donne ici pour dix cruzades en vaudrait quinze à Calicut. Ce pays est à trente jours de Calicut par un bon vent.

*Bemguala* a un roi maure : la population est mêlée de Maures & de chrétiens, & la distance de Calicut est de trente-cinq jours par un bon vent. Il peut y avoir ici vingt-quatre mille hommes de guerre , favoir : dix mille cavaliers & le reste fantassins, outre quatre cents éléphants de combat. Les marchandises du pays consistent en force blé & quantité d'étoffes d'un grand prix ; en achetant ici pour dix cruzades de ces étoffes, on en trouvera quarante à Calicut ; il y a aussi beaucoup d'argent.

*Conimata* (LI) a un roi chrétien & la population est aussi chrétienne; la distance de Calicut est de cinquante journées par un bon vent. Le roi peut réunir cinq à six mille hommes de guerre, & il a mille éléphants de combat. Le pays produit force saphirs & force *brasyll*.

*Pater* est chrétien, avec un roi chrétien; en ce royaume il n'y a pas un Maure. Le roi peut réunir quatre mille hommes de guerre & il possède cent éléphants de combat. Le pays produit force rhubarbe, valant sur place neuf cruzades la *frazala*; il fournit aussi quantité de rubis balais & de laque, valant quatre cruzades le *bachar*; la distance de Calicut est de cinquante jours de navigation par un bon vent.

*De la manière dont combattent les éléphants en ce pays.*

On fait une maisonnette en bois, capable de contenir quatre hommes, & cette maisonnette s'adapte sur le dos de l'éléphant avec les susdits hommes dans l'intérieur; & l'animal porte cinq épées nues à chaque défense, en sorte que les deux défenses sont armées de dix épées; ils sont alors tellement redoutables que personne n'ose les affronter si la fuite est possible. Tout ce que commandent aux éléphants ceux qui vont sur leur dos est exécuté par eux aussi ponctuellement que par des créatures raisonnables; en sorte que s'ils leur disent: tue celui-ci, ou, fais ceci ou cela, ainsi font-ils.

*De la manière dont on prend les éléphants sauvages dans les bois.*

Quand on veut prendre un éléphant sauvage, on se sert

d'une femelle apprivoisée, & l'on creuse une très grande fosse dans les lieux fréquentés par l'éléphant ; & l'ouverture étant recouverte de bruyère, on dit à cette femelle : Va, & si tu trouves un éléphant, attire-le contre cette fosse de manière qu'il y tombe ; mais toi, n'aies garde d'y tomber. — Pour lors elle s'en va & fait comme on lui a commandé, c'est-à-dire que si elle en trouve un, elle le conduit de telle façon qu'il tombe nécessairement dedans : or la fosse est assez profonde pour qu'il lui soit impossible d'en fortir de lui-même.

*De la manière dont on s'y prend pour les tirer de la fosse  
& les apprivoiser.*

Une fois que l'éléphant est au fond de la fosse, il se passe d'abord cinq à six jours avant qu'on lui donne à manger. Ce temps écoulé, un homme lui apporte une très petite quantité de nourriture, & chaque jour il lui en donne davantage, jusqu'à ce qu'il vienne manger de lui-même. Ceci dure l'espace d'un mois pendant lequel ceux qui lui apportent des aliments l'apprivoisent peu à peu & finissent par descendre dans la fosse, ce qu'ils répètent durant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils puissent mettre la main sur ses défenses ; ensuite un homme descend au fond & lui entoure les pieds de grosses chaînes. En cet état ils l'élèvent si bien qu'il ne lui manque que la parole. On tient ces animaux dans des écuries, comme les chevaux ; un bon éléphant vaut deux mille cruzades.

*Ceci est le prix auquel se vendent les épiceries à Alexandrie.*

Premièrement, un quintal de cannelle vaut. . .	25 cruzades
Un quintal de clous de girofle . . . . .	20 »
Le quintal de poivre. . . . .	15 »
Le quintal de gingembre. . . . .	11 »
Et à Calicut, un bachar qui correspond à cinq quintaux vaut vingt cruzades.	
Le quintal de noix muscades vaut . . . . .	16 »
Le quintal de laque vaut . . . . .	25 »
Le quintal de brafil vaut . . . . .	10 »
La livre de rhubarbe vaut. . . . .	12 »
Le mitkal de musc vaut. . . . .	1 »
La livre de bois d'aloës vaut . . . . .	2 »
La livre de benjoin vaut . . . . .	1 »
Le quintal d'encens vaut. . . . .	2 »
& à la Mecque, d'où on le tire, il vaut deux cruzades le bachar.	

*Ceci est le langage de Calicut.*

Pour : regarde, <i>nocane</i> .	Tais-toi, <i>pote</i> .
Entends-tu, <i>que que ne</i> .	Lève-toi, <i>legany</i> .
Ote-lui, <i>criane</i> .	Jeter, <i>carecane</i> .
Tirer, <i>balichene</i> .	Parler, <i>para ne</i> .
Corde, <i>coraoo</i> .	Fou, <i>moto</i> .
Elargis, <i>lacany</i> .	Sage, <i>monday decany</i> .
Donne-moi, <i>cornda</i> .	Manchot, <i>mura call</i> .
Boire, <i>carichany</i> .	Tomber, <i>biamçe</i> .
Mange, <i>tinane</i> .	Beaucoup, <i>balidu</i> .
Prends, <i>y na</i> .	Main, <i>betall</i> .
Je ne veux, <i>totenda</i> .	Vent, <i>clarle</i> .
Marcher, <i>mareçane</i> .	Peu, <i>chiredu</i> .
Va-t'en, <i>poo</i> .	Donne-lui, <i>criane</i> .
Viens ici, <i>baa</i> .	Bâton, <i>mara</i> .

Pierre, <i>calou</i> .	Regarder, <i>noquany</i> .
Dents, <i>faley</i> .	Entendre, <i>çegade</i> .
Lèvres, <i>çire</i> .	Battre, <i>catane</i> .
Nez, <i>muco</i> .	Blessure, <i>morubo</i> .
Yeux, <i>cana</i> .	Epée, <i>batany</i> .
Front, <i>necheim</i> .	Targe, <i>cutany</i> .
Cheveux, <i>talany</i> .	Arc, <i>cayny</i> .
Tête, <i>tabu</i> .	Flèche, <i>ambum</i> .
Oreilles, <i>cadee</i> .	Lance, <i>concudoo</i> .
Langue, <i>naoo</i> .	Tirer de l'arc, <i>heany</i> .
Cou, <i>caestez</i> .	Soleil, <i>nerara</i> .
—, <i>mulay</i> .	Lune, <i>neelan</i> .
Mammelles, <i>nane</i> .	Ciel, <i>mana</i> .
Bras, <i>carit</i> .	Terre, <i>caraa</i> ,
Estomac, <i>barri</i> .	Mer, <i>caralu</i> .
Jambes, <i>cali</i> .	Vaiffeau, <i>capell</i> .
— <i>canay</i> .	Barque, <i>cambuco</i> .
— <i>seyrim</i> .	Nuit, <i>erabut</i> .
— <i>cudo</i> .	Jour, <i>pagalala</i> .
Mains, <i>lamguajem</i> .	Manger, <i>tinane</i> .
Doigts, <i>beda</i> .	— <i>matara</i> .
— <i>cula</i> .	S'affeoir, <i>arricany</i> .
Poisson, <i>miny</i> .	Se tenir debout, <i>anicany</i> .
Mât, <i>mana</i> .	Aller, <i>narecane</i> .
Feu, <i>tiir</i> .	Embrasser, <i>traigany</i> .
Dormir, <i>teraquy</i> .	Horions, <i>talancy</i> .
Homme, <i>amoo</i> .	Pleurer, <i>que ne</i> .
Femme, <i>pena</i> .	Lever, <i>alagany</i> .
Barbe, <i>tari</i> .	Danser, <i>canechane</i> .
Homard, <i>xame</i> .	Frapper à coups de pierre ou de
Perroquet, <i>tata</i> .	baton, <i>ouriany</i> .
Pigeons, <i>cayninaa</i> .	Chanter, <i>fareny</i> .
— <i>baly</i> .	Pluie, <i>ma jaa</i> .
Baïfer, <i>mucane</i> .	Eau, <i>tany</i> .
Mordre, <i>canchany</i> .	Aveugle, <i>curuge</i> .



Mutilé d'une main, <i>muraquay</i> .	Aiguille, <i>cu doo</i> .
— <i>panany</i> .	Vergue, <i>parima</i> .
Prends, <i>ennay</i> .	Rame, <i>tandii</i> .
Allons-nous-en, <i>pomga</i> .	Bombardes, <i>ve dii</i> .
L'est, <i>careçache</i> .	Hune, <i>talii</i> .
L'ouest, <i>mecache</i> .	Driffe, <i>anguaa</i> .
Le nord, <i>barcangache</i> .	Ancre, <i>napara</i> .
Le sud, <i>tycamgarche</i> .	Bannière et étendart, <i>çoti</i> .
Chien, <i>naa</i> .	Gouvernail, <i>xoca</i> .
Chienne, <i>pena</i> .	Pilote, <i>cu pajaoo</i> .
Garçon, <i>hum nee</i> .	Chauffes, <i>cacu paja</i> .
Enfant, <i>co poo</i> .	Bonnet, <i>tupy</i> .
Maïson, <i>pura</i> .	

*Voici quels sont leurs noms.*

Tenae. — Pumi. — Paramganda. — Uja pee. — Quilaba. —  
 Gouaa. — Aja paa. — A rreco. — A xirama. — Cuerapa. — Cu-  
 totopa. — Anapa. — Canapa. — Gande. — Rremaa. — Mamgala.







## NOTES

I.

**Q**UELQUES personnes ont attribué à Améric Vespuce la relation du voyage de Vasco da Gama insérée dans la *Collection de Ramusio* (t. 1, p. 137); nous citerons, entr'autres, Sebastião Francisco de Mendo Trigofo, dans l'Introduction aux deux cartes d'Améric Vespuce qui forme le n° 4 de la *Collection des Notices pour servir à l'Histoire des Nations d'Outre-mer*, publiée par l'Académie des Sciences de Lisbonne, & Antonio Ribeiro dos Santos, dans son Mémoire sur l'antériorité de la navigation portugaise au quinzième siècle (*Mém. de Littérature de l'Académie*, t. VIII, p. 348); nous présumons que cette opinion leur a été suggérée par Bandini, le premier qui ait attribué la relation dont il s'agit à la plume d'Améric Vespuce (*Vita e Lettere d'Americo Vespuccio*, 1745).

Il ne nous a pas été possible de consulter l'ouvrage de Bandini, qui nous est uniquement connu par les citations que lui ont empruntées d'autres écrivains, par exemple Tiraboschi, t. VI, part. I,



p. 253; il y aurait donc témérité de notre part à nous élever contre une assertion dont nous ne pouvons apprécier les fondements (1). Nous oserons cependant affirmer que, si la relation du voyage de Vasco da Gama, dont il est question, fut écrite, comme le déclare Ramusio en la donnant pour la première fois au public, par un gentilhomme florentin qui se trouvait à Lisbonne; d'après le même récit, quand Vasco da Gama revint de découvrir les Indes, ce gentilhomme ne pouvait être Améric Vespuce.

Vasco da Gama arriva à Lisbonne le 29 août 1499, selon Goes, ou dans les premiers jours de septembre, selon Castanheda; il avait été précédé, le 10 juillet, par Nicolas Coelho qui se sépara de lui, comme on le fait, le 25 avril, pendant la route du cap de Bonne-Espérance à l'île de Santiago du Cap-Vert. La relation, pour concorder avec ces dates, a donc dû être écrite dans les derniers six mois de 1499.

Nous n'entrerons pas dans la question (si l'on peut employer ce terme) qui s'est élevée sur la date des voyages d'Améric Vespuce. Nous doutons, en effet, qu'il y ait véritablement question sur un point où, en réduisant la controverse à sa juste valeur, les preuves demeurent si fortes d'un côté qu'il n'y a plus matière à débat. Mais, dans l'hypothèse des amis de Colomb comme dans celle des admirateurs de Vespuce, nous prouverons qu'il était impossible que ce dernier se trouvât à Lisbonne pendant le second semestre de l'année 1499.

Les écrivains espagnols, s'appuyant sur l'autorité d'Herrera (*Hist. general das Indias*), fixent au 20 mai 1499 le départ d'Améric Vespuce pour son premier voyage; d'après cette date, ce navigateur était certainement embarqué & bien loin de Lisbonne à l'époque dont il s'agit, comme nous allons le voir.

Les auteurs qui attribuent à Améric Vespuce, au préjudice de

---

(1) Cette assertion de Bandini a été réfutée victorieusement & pièces en mains par Canovai, dans la préface de son ouvrage sur Améric Vespuce. *Voy. Viaggi d'Amerigo Vespucci, &c.*, del padre S. Canovai, Firenze 1817, p. 13 & suiv. (Trad.)

Colomb, la gloire d'avoir découvert le Nouveau-Monde, font remonter son premier voyage à l'année 1497. Nous avons consulté, dans la bibliothèque de Porto, une copie très-ancienne des quatre lettres d'Améric Vespuce qui contiennent le récit de ses quatre voyages, dont deux furent entrepris pour le service du roi de Castille, & deux pour celui du roi D. Manuel de Portugal. Ces lettres se trouvent à la fin d'un petit traité par « Martinus Ilacominus », intitulé : *Cosmographia introductio*, &c., in-4°, en caractères gothiques, imprimé « apud Argentoratos (Strasbourg) par Joannes Gruniger, 1509 (1); » elles sont dédiées à René, roi de Sicile, duc de Lorraine. &c. Il paraît que ce fut l'édition dont se servit Simon Grynéus dans son « *Novus Orbis*, &c., » imprimé à Bâle, en 1537; car, dans la transcription des lettres dont il s'agit, il a reproduit les fautes typographiques qui s'y trouvent. La date des voyages de Vespuce est indiquée dans ce traité d'une manière passablement confuse; toutefois il ne sera pas difficile d'en dissiper l'obscurité.

Dans le premier voyage, le départ de Cadix est fixé au 20 mai 1497, & le retour au 15 octobre 1499; il y a évidemment une faute de typographie dans la date du retour, puisqu'il résulte de la teneur de cette première lettre que la navigation dura près de dix-huit mois; on doit donc lui substituer celle de 1498.

Le départ de Cadix, dans le second voyage, est placé au mois de mai 1489 (le jour précis, 11 du mois, nous est connu par l'édition des lettres de Grynéus); la date de l'année, évidemment erronée, doit être 1499; celle du retour est fixée au 8 septembre de l'année suivante, 1500.

Dans le troisième voyage, le départ de Lisbonne est à la date du 10 mai 1501 (le *Summario das Navegações de Vespuccio*, inséré dans les œuvres de Grynéus & de Ramusio, la porte au 13 du

---

(1) Le véritable nom de l'auteur qui, suivant la mode du temps, avait adopté un pseudonyme, était Waldseemüller. Il fit imprimer pour la première fois son livre en 1507, à Saint-Dié, sa ville natale, & le dédia à l'empereur Maximilien. (Tr.)

mois), & le retour est placé dans l'année 1502, après seize mois environ de navigation, bien que la version italienne de Ramusio donne à cet événement la date du 7 septembre 1502.

Le quatrième voyage commence, en partant de Lisbonne, le 10 mai 1503, & se termine le 28 juin 1504. Il y a une différence de dix jours entre cette date & la version de Ramusio qui fixe le retour au 18 du même mois.

Ainsi, en combinant les dates & les textes de l'édition de 1509, de celle de Grynœus de 1537 & de la version italienne de Ramusio, nous arrivons à assigner les dates suivantes aux quatre voyages d'Améric Vespucce :

1 <sup>er</sup> VOYAGE.	2 <sup>e</sup> VOYAGE.	3 <sup>e</sup> VOYAGE.	4 <sup>e</sup> VOYAGE.
<i>Départ:</i> 20 mai 1497.	11 mai 1499.	10 ou 13 mai 1501.	10 mai 1503.
<i>Retour:</i> 15 octobre 1498.			
	8 septembre 1500.	7 septembre 1502.	18 ou 28 juin 1504.

D'après ces dates, il est impossible qu'Améric Vespucce pût se trouver à Lisbonne dans le dernier semestre de l'année 1499.

Mais il y a mieux : nous acceptons pleinement l'invention des deux premiers voyages d'Améric Vespucce. Dans le récit du premier, qu'il entreprit pour le service du roi D. Manuel, il déclare expressément qu'il arriva à Lisbonne en 1501, quand la flotte sur laquelle il s'embarqua était déjà prête à mettre à la voile. Or, cette flotte leva l'ancre en mai, & l'on aura beau allonger l'intervalle qui s'écoula jusqu'au retour de Vespucce, jamais on ne pourra reculer cet événement jusqu'aux derniers mois de l'année 1499.

Ainsi donc, si nos prémisses sont vraies, quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur la réalité ou la non-réalité des voyages d'Améric Vespucce, il est impossible de soutenir avec quelque fondement qu'il soit l'auteur de la relation qu'on lui attribue.

Il nous semble que le même Antonio Ribeiro dos Santos se contredit dans ses assertions, quand on compare ce qu'il dit à ce

sujet avec ce qu'il a écrit dans le mémoire intitulé : *Da Antiguidade da Observação dos Astros*, inséré au tome v, part. 1, p. 77 des Mémoires de l'Académie. On y lit que le même gentilhomme florentin *aurait voyagé* avec Vasco da Gama, assertion non-seulement contradictoire, mais qui n'est pas soutenable en présence du texte de la relation dont il s'agit.

## 11.

Il existe, à la bibliothèque de Porto, un exemplaire de cette première édition du livre 1<sup>er</sup> de l'*Histoire des Indes* par Fernão Lopes de Castanheda. Barbosa Machado, dans la notice qu'il en donne, dit que « trois ans plus tard, ce livre fut réimprimé in-folio avec une autre dédicace adressée au même souverain (D. João III), & quelques variantes dans le nombre des chapitres & le commencement du premier; » mais, en comparant cette édition avec celle de 1554, on peut se convaincre que les changements & les corrections sont plus considérables qu'il ne les indique. Nous en avons mentionné plusieurs dans nos notes, & nous ajouterons ici que la différence entre le nombre des chapitres (l'édition de 1551 en compte quatre-vingt-quinze & celle de 1554 quatre-vingt-dix-sept) résulte d'un remaniement que fit l'auteur, pour discuter une inscription latine prophétisant la découverte de l'Inde, qui fut trouvée à Cintra, dit-on, au temps du roi D. Manuel; & aussi pour insérer dans son livre la lettre que le même souverain écrivit au zamorin de Calicut par Pedro Alvares Cabral, ainsi que la description des armoiries octroyées par le roi de Cochin à Duarte Pacheco. Au reste, comme plusieurs traductions de cette édition ont été faites en langues étrangères, notamment une en espagnol, imprimée à Anvers en 1554, (& que nous connaissons par un exemplaire appartenant à la bibliothèque de l'université de Coïmbre), les incorrections & les fautes qu'elle renferme se sont ainsi propagées, & on en retrouve la trace chez plusieurs écrivains tant anciens que modernes. Pour en citer un exemple, il était

dit, dans cette première édition, que Barthélemy Dias retourna de l'île de Santiago en Portugal, affirmation qui, bien que corrigée dans l'édition suivante par cette variante : *suivit la route de Mina*, n'en subsiste pas moins encore aujourd'hui dans la *Biographie universelle* ainsi que dans d'autres ouvrages.

L'auteur ou plutôt le rédacteur du *Summario da Bibliotheca Lusitana* est inexact & ne reproduit pas fidèlement Barbofa, quand il donne à entendre que toutes les œuvres de Castanheda, imprimées en 1551, furent corrigées & augmentées dans les différentes années qu'il indique ; il est certain que le premier livre était seul imprimé en 1551, & que ce fut seulement en 1554 qu'il fut réimprimé, quand le sixième & le septième parurent pour la première fois. Barbofa Machado pèche lui-même contre l'exactitude en disant que le premier livre fut publié avec celui d'Oforius : *De rebus Emmanuelis*, en 1581, à Paris, chez François Etienne, traduction de S. G. S. ; ce traducteur, en effet, profita des douze livres d'Oforius & ne recourut que postérieurement aux derniers de Castanheda, ainsi que nous l'avons vérifié.

### III.

Ces navires étaient : le *San-Gabriel*, de cent vingt tonneaux ; le *San-Raphaël*, de cent ; la caravelle *Berrio*, de cinquante ; enfin le bâtiment qui portait les approvisionnements, jaugeant deux cents tonneaux. Les deux premiers navires avaient été construits sous la direction de Barthélemy Dias (qui avait déjà l'expérience des mers australes), avec les bois que le roi Jean II, dans le but de poursuivre les découvertes, fit couper par João de Bragança, son garde des forêts (*moço do monte*), & transporter à la Casa da Mina en 1494 (1). L'agence de cette construction navale &

---

(1) On fait qu'en Portugal, le commerce de l'Afrique & des Indes fut exclusivement placé dans l'origine entre les mains de l'Etat, qui n'accorda qu'avec le temps, à un petit nombre de particuliers & à titre de récompense (par exemple à



l'expédition de la flotte avaient été confiées à Fernão Lourenço, trésorier de la même administration, un des seigneurs les plus magnifiques de son temps. La caravelle fut achetée par le roi D. Manuel à un pilote de la petite ville de Lagos, appelé Berrio, dont elle prit le nom, particularité que plusieurs ont ignorée (notamment Maffei, *Istorie dell'Indie Orientali*). Le roi D. Manuel fit également l'acquisition du bâtiment de deux cents tonneaux près d'un certain Ayres Correia ; il était réservé au transport des approvisionnements nécessaires à la durée d'un voyage aussi long que celui que l'on prévoyait, la capacité restreinte des navires ne laissant pas de place pour l'arrimage ; les instructions du commandant en chef portaient, d'ailleurs, que ce bâtiment serait désarmé & brûlé dans la baie de San-Bras. Enfin, Barthélemy Dias devait naviguer de conserve avec la flotte jusqu'à la hauteur de Mina sur une caravelle comme on les équipait d'ordinaire pour trafiquer en ces parages ; le commandement lui en avait été donné afin qu'il en tirât quelque profit, en considération des services qu'il avait rendus par ses précédentes découvertes, & pour le récompenser de la part qu'il avait prise aux préparatifs de l'expédition qu'il accompagnait.

Le principal navire, le *San-Gabriel*, portait le commandant en chef, Vasco da Gama ; il avait pour pilote Pero d'Alemquer qui était allé avec Barthélemy Dias jusqu'au *rio do Infante*, en l'année 1487 (Cafado Giraldes dit qu'ils doublèrent le Cap en 1493) ; & pour officier comptable, Diogo Dias, frère du fufdit Barthélemy.

Le capitaine du *San-Raphaël* était Paul da Gama, frère du com-

Vasco da Gama), le privilège de trafiquer en ces parages. L'administration de ce monopole s'appela d'abord *Casa da Mina*, alors que les découvertes ne s'étendaient pas encore bien loin sur la côte occidentale de l'Afrique, & que le centre des opérations était Saint-Georges de Mina. Plus tard, en se développant, elle prit le nom de *Casa da India*, *Mina e Ceuta*, avec les attributions d'un ministère de la marine & des colonies. (Tr.)

mandant en chef; le pilote, João de Coimbra, & le comptable, João de Sà.

Le capitaine du *Berio* était Nicolas Coelho; le pilote, Pero Escobar, & le comptable, Alvaro de Braga (1).

Le bâtiment qui transportait les approvisionnements était sous les ordres d'un certain Gonçalo Nunes, de la maison du commandant en chef; Castanheda, dans la première édition de son premier livre, l'appelle Gonçalo Gomes, méprise qu'il a corrigée dans la seconde en lui restituant le nom de Nunes.

Les interprètes de l'expédition étaient Fernão Martins (2) pour la langue arabe & pour celle des nègres, Martim Affonso qui avait séjourné longtemps au Manicongo.

L'histoire nous a conservé en outre les noms d'Alvaro Velho, Fernão Velloso (Castanheda & Barros), Gonçalo Pirez (Castanheda), Gonçalo Alvarez, maître d'équipage du navire *San-Gabriel* (Barros), Sancho Mexia (notre auteur), Pedro de Faria e Figueiredo & son frère Francisco qui moururent tous deux au cap Corrientes (Faria e Soufa), enfin Leonardo Ribeyro (Manuel Correia) (3).

(1) João Franco Barreto, dans son Index des noms propres, que l'on trouve annexé à plusieurs éditions des œuvres de Camoëns, dit, au mot Diogo, que João de Barros donne à Diogo Dias & à Alvaro de Braga les noms d'Alvaro Dias & de Diogo Correia. Ce n'est pas ce que nous voyons dans la première Décade, l. 4, c. 3 & 10 où on lit Diogo Dias & Alvaro de Braga.

(2) On lit encore dans l'Index de João Franco Barreto cité plus haut, au mot Fernão ou Fernando, que Goes donne à Martim Affonso le nom de Fernão Martins. Il y a ici une nouvelle erreur; Goes (C. de D. Manuel, P. 1, c. 36 & 39) ne confond pas ainsi sous un même nom deux individus différents.

(3) *Oeuvres du grand Camoëns, &c.*, avec les *Commentaires de Manuel Corrêa &c.*, Lisbonne, 1720, chez Joseph Lopes Ferreira. Dans une note sur la strophe quarantième du sixième chant, le commentateur affirme tenir de Camoëns que le véritable nom de Leonardo, mis en scène ici par le poète, était Leonardo Ribeyro. Il est à noter que Manuel de Faria e Soufa, dans son *Ásia Portuguesa*, dit que le Leonardo de la quatrième strophe du sixième chant des *Lusiades* était Francisco de Faria e Figueiredo; &, dans ses *Commentaires sur les Lusiades* (Madrid, João Sanchez, 1639), il s'exprime ainsi dans une note sur la même strophe :

Faria e Sousa cite encore, dans son *Asia*, comme chapelain de la flotte, *Pero de Cobillones*, religieux de l'ordre de la Trinité, en se fondant sur d'anciens titres tout-à-fait dignes de foi (dit-il), & sur le témoignage de frère Christoval Oforio, du même ordre, consigné dans des éloges que ce frère a composés.

On n'est pas d'accord sur le nombre de personnes qui s'embarquèrent pour ce voyage ; Castanheda (1), Oforius & Goes comptent cent quarante-huit individus ; Barros, Dec. I, l. 4, c. 11, porte ce chiffre à cent soixante-dix ; & dans le livre V, c. 1, de la même Décade, il parle de cent soixante environ ; Faria e Sousa s'arrête à cent soixante. Quant au nombre de ceux qui revinrent en Portugal, tous les auteurs qui ont précisé un chiffre s'accordent, à très-peu d'exceptions près, sur cent cinquante-cinq. San Roman (l. I, c. vii) dit que, tant marins que soldats, il y eut d'embarquées cent soixante personnes, dont quatre-vingt-treize moururent, y compris Paul da Gama, ce qui porte à soixante-sept le nombre des survivants.

Nous penchons pour le chiffre le plus élevé, & nous présumons que la différence entre les nombres cent quarante-huit & cent soixante provient de ce qu'il n'a pas été tenu compte, dans le nombre inférieur, des dix ou douze déportés que Vasco da Gama

---

« Il peut bien avoir été soldat (Leonardo) dans la compagnie ; mais le fait importe peu & n'était nullement nécessaire pour qu'il fût introduit sur la scène par le poète qui écrit un poème & nullement une histoire. »

(1) Dans la première édition du premier livre de Castanheda, p. 87, le chiffre cent quatre-vingts est en contradiction avec ce que dit l'auteur à la page 7 ; aussi a-t-il été remplacé par cent quarante-huit dans l'édition de 1554. Il est à noter que Ramusio, dans la relation de ce voyage insérée dans sa collection & que nous avons déjà citée, compte également, en tout, cent quatre-vingts personnes. Quelques-unes des éditions italiennes de Maffei portent soixante hommes, bien que les pertes de Gama soient évaluées, dans les mêmes éditions, à une centaine de personnes. Les éditions latines sont plus correctes, car elles donnent le chiffre de cent soixante.

Laftau & quel, ues autres comptent cent soixante-dix hommes. Dans *l'Histoire Générale des Voyages* on lit, p. 22, cent soixante &, p. 52, cent huit hommes, &c.

emmenait avec lui (Goes, *Chron. de D. Manuel*, p. 1, c. xxxvi), pour être débarqués sur les points où il jugerait utile de recueillir des renseignements, & repris par la flotte à son retour en Portugal. Les écrivains qui s'arrêtent au chiffre de cent quarante-huit hommes n'ont peut-être pas voulu mentionner cette circonstance, ou auront oublié de le faire, bornant leur calcul à deux classes, celle des marins & celle des hommes de guerre.

## IV.

On pourra concevoir quelque doute sur la date exacte du départ de Vasco da Gama, si l'on se borne, dans la vérification des faits qui se rattachent à l'histoire de nos découvertes, à puiser à des sources indirectes. Tel est le cas qui se présente ici. Ramusio, San Roman, Maffei & Laclade fixent au 9 juillet 1487 le départ de la flotte de Gama (1) : Antonio Galvão place l'événement au 20 (2); Barrow, au 3 (3); & pour nous borner à une dernière citation, le vicomte de Santarem vante l'exactitude d'un ancien manuscrit, conservé à la bibliothèque royale de Paris, qui donne la date du 2 juin 1497 (4).

(1) Ramusio, 1<sup>er</sup> volume & 2<sup>e</sup> édition *delle Navigazioni, etc.*; in *Veneria nella Stamperia de Giunti, l'anno 1554*, p. 130, dans le voyage de Vasco da Gama en 1497, écrit par un gentilhomme florentin qui se trouvait à Lisbonne au temps où la flotte revint de la découverte de l'Inde. San Roman, *Historia General de la India Oriental*, Valladolid, 1603, p. 40. Maffei, *Le Istorie dell'Indie Orientali*, Milano, 1806, t. I, p. 67. Laclade, *Histoire générale du Portugal*, Paris, 1735, t. 4, p. 99.

(2) Antonio Galvão, *Tratado dos descobrimentos antigos & modernos*. Lisboa, por Miguel Lopes Ferreira, 1731, à la page 34.

(3) Barrow, *Abrégé chronologique, etc.* (traduction des voyages de l'auteur de l'anglais en français par Targe), Paris, 1761.

(4) *Noticia dos Mss. na bibliotheca real de Paris pelo segundo visconde de Santarem*, Lisboa, 1827, p. 74.

Pour nous, la véritable date de cet événement est établie d'une manière irréfragable par l'autorité collective de ceux de nos écrivains qui ont traité des affaires de l'Inde & qui, les premiers dans l'ordre du temps, le font aussi dans notre estime. — Castanheda, Barros, Goes, Faria e Sousa (1) sont unanimes pour fixer le départ de l'expédition au samedi 8 juillet 1497, & leur témoignage est corroboré par l'autorité de notre anonyme qui suffirait, au besoin, pour décider la question, non seulement à cause du degré de confiance qu'il mérite, mais par suite de l'enchaînement de son récit, où l'on voit les dates subséquentes découler toutes de ce point de départ.

Il n'est donc pas possible, d'après les citations précédentes, d'assigner au départ de Vasco da Gama une autre date que celle du 8 juillet 1497. Maintenant il importe de rectifier une citation inexacte qui a été faite, à ce propos, dans la *Notice* mentionnée plus haut. On y lit que, dans l'*Asia* de Faria e Sousa, c. 4, part. 1, le jour du départ de Vasco da Gama a été omis ; or, en vérifiant cette assertion, nous trouvons cette mention expresse : il sortit du port de Lisbonne *un samedi, huit juillet 1497*.

Nous relèverons encore, en passant, une légère faute d'exactitude dans une citation de la *Notice* à propos du départ de João da Nova en l'année 1501. On y affirme que Faria e Sousa, dans son *Asia*, & Barros, Déc. 1, l. 5, c. 10, placent le départ de ce capitaine dans le même mois & la même année que le manuscrit n° 10023 qui donne la date du 15 mars 1501, mais sans indiquer le jour. Ceci n'est

---

(1) Castanheda, l. 1, c. 2 ; Barros, Déc. 1, l. 4, c. 2 ; Goes, *Chronica de D. Manuel*, p. 1, c. 35 ; Faria e Sousa, *Asia*, t. 1, part. 1, c. 4. La date du 2 juillet 1497 du chapitre 23 de Goes cité plus haut ne saurait faire naître de doute, car elle résulte évidemment d'une faute du copiste ou du typographe. Dans le chapitre 35<sup>e</sup> que nous venons de citer, le même auteur s'exprime ainsi : Vasco da Gama partit de Lisbonne, *comme il a été dit précédemment*, un samedi 8 juillet, etc. L'erreur pourrait exister, assurément, aussi bien d'un côté que de l'autre ; mais l'indication du *samedi* lève toute incertitude, & montre où elle existe de fait, puisque le 2 juillet 1497 ne tombait pas un *samedi*.

vrai qu'à l'égard de Faria e Sousa, car Barros le fixe au 5 du même mois & de la même année, comme il est facile de le vérifier.

Nous ajouterons que la date du 19 novembre 1509, assignée par Faria e Sousa au départ de D. Fernando Coutinho (*Asia*, t. 1, part. 2, c. 3), nous paraît être, chez cet historien, une faute du copiste ou de l'imprimeur. Dans le *Memoria de todas as armadas* annexé à son *Asia* (mémoire auquel se rapporte la note *b* de la préface des navigations de Cadamosto, dans la Collection des notices sur les nations d'outre-mer publiée par l'Académie), Faria e Sousa ne précise que l'année du départ, sans parler du *mois* ni du *jour*, ayant averti précédemment, comme d'un fait notoire « que ces départs s'effectuaient d'ordinaire entre février & avril ; quant à ceux, remarque-t-il, qui auront eu lieu à d'autres époques, nous dirons ce que l'on en fait... » Or, arrivant à l'expédition commandée par D. Francisco Coutinho, il se borne à noter l'année, d'où nous devrions conclure, d'après l'avertissement de l'auteur, que la flotte partit entre février & avril, ce qui est en contradiction avec la date du 19 novembre. En effet, la date du 12 mars concordant avec le manuscrit 10023 est celle qui est généralement admise.

L'omission des *jours* de départ, dans le *Memoria das Armadas* de Faria e Sousa, & cette circonstance que la période de 1412 à 1640 y est comprise, montrent bien que le *Diario* du manuscrit 10023 ne saurait être le mémoire cité de cet auteur. Quant à supposer que le même *Diario* pourrait être celui que Francisco Luiz Ameno laissa en manuscrit, prêt à être imprimé avec licences, comme le rapporte Barbosa dans sa *Bibl. Lusit.*, t. 4, p. 136, c'est une question que nous pouvons trancher hardiment par la négative. Il existe, dans la bibliothèque de Porto, une copie de l'œuvre inédite de F. L. Ameno, & l'on reconnaît, en y jetant les yeux, qu'elle diffère du manuscrit 10023 : 1° en ce qu'elle comprend la période de 1410 à 1761 ; 2° en ce qu'elle assigne au départ de Vasco da Gama la date du 8 juillet 1497. Nous pourrions en dire davantage sur la source d'où découle le *Diario* du manuscrit 10023 ; mais cette discussion est étrangère à notre sujet.

## V.

*Garçãõ*, dans l'acception d'oiseau, ne se trouve pas dans les dictionnaires ; mais il est évident que ce mot n'est pas autre chose qu'un augmentatif de *garça*, oiseau aquatique (1).

« A cent lieues environ à l'ouest du cap de Bonne-Espérance, on commence à voir de grands oiseaux avec l'extrémité des ailes brunâtre & le corps blanc : on les nomme *gaiivotões*. » (Pimentel, *Arte de navegar*.)

## VI.

Plante aquatique ; probablement le *fargassõ* & les *trombas* dont parlent nos navigateurs subséquents : « au delà des îles de Tristão, en se dirigeant sur le Cap, on rencontre des *taches de fargassõ*, appelées *mantas de Bretão*, & des tiges avec quantité de racines à une de leurs extrémités, que l'on nomme *trombas*. . . . . On voit aussi des oiseaux appelés *entenaes* (2) & de grands corbeaux au bec brun. » (Pimentel, *Arte de navegar*.)

## VII.

Castanheda & Goes disent que Nicolas Coelho fut envoyé pour fonder. Il est beaucoup plus vraisemblable que cet ordre fut donné à Pedro d'Alenquer, qui avait déjà doublé le cap de Bonne-Espérance, avec Barthélemy Dias, & touché à divers points du voisinage.

## VIII.

Il ne faut pas confondre avec l'île de Sainte-Hélène, baignée par

---

(1) *Garça* est le nom du héron, en portugais (Tr.)

(2) Des albatros. (Tr.)

l'Océan Atlantique, l'anse ou l'aiguade de même nom située sur la côte occidentale du continent africain. Cette erreur (qui provient assurément d'une simple méprise) a été commise par Sebastião Francisco de Mendo Trigofo (t. VIII des Mémoires de Litt. de l'Académie, p. 371, à la note 1); par Francisco Luiz Ameno (dans le manuscrit déjà cité), & par plusieurs autres écrivains. L'île de Sainte-Hélène fut découverte par João de Nova, en 1502, à son retour de l'Inde. Le fait est mentionné par Francisco Luiz Ameno lui-même. Dans l'Histoire Générale des Voyages, Paris, 1746, ouvrage traduit de l'anglais, Castanheda est accusé mal à propos d'avoir confondu la baie de Sainte-Hélène avec l'île du même nom. On doit croire que le compilateur qui rédigea le voyage de Vasco da Gama pour cet ouvrage, tout en citant Barros & Castanheda, n'avait qu'une connaissance bien imparfaite du portugais & de l'espagnol, ou qu'il se servit de traductions bien peu fidèles. Le traducteur de l'ouvrage, Prévost, est exactement dans le même cas.

## IX.

Aujourd'hui la rivière Berg.

## X.

La phrase à laquelle se rapporte cette note est celle dont se servit Castanheda dans l'édition de 1551, en décrivant les usages des habitants de la baie de Sainte-Hélène; mais elle a été retranchée des éditions suivantes. Le scrupule n'a pas été poussé si loin par l'évêque de Silves, Jeronymo Oforio, qui, dans le livre intitulé « De rebus gestis Emmanuelis », s'exprime ainsi : *pudenda ligneis vaginis includunt*.

## XI.

Damião de Goes dit : « Il but & mangea de tous les mets qu'on lui servit, avec deux mouffes à qui Vasco da Gama commanda de lui faire bonne compagnie. » Barros dit la même chose en d'au-



tres termes. Il est très probable que l'inexactitude n'est pas du côté de notre auteur, la circonstance d'avoir mangé à la table du commandant en chef n'étant pas de celles qu'il pût oublier.

## XII.

Le fait dont il s'agit est raconté diversement par les historiens ; Castanheda est celui qui se rapproche le plus de notre auteur, & Barros celui qui s'en éloigne davantage. Goes prétend que Fernão Velloso abandonna la société des Cafres parce que « le ragoût de loup & les us du pays lui causèrent une satisfaction médiocre ; en sorte que , le festin terminé, il reprit la route du lieu où étaient les navires. » Barros rapporte (Déc. 1, l. 4, c. 4) qu'après le départ de Fernão Velloso avec les nègres, Paul da Gama s'en fut à la pêche, & que les matelots ayant harponné un baleineau, coururent le risque d'être submergés par le monstre qui se débattit en se sentant blessé. Ni Castanheda, ni Goes, ne font mention de cet incident ; & certes, s'il avait eu lieu, il n'aurait pas été omis par l'auteur minutieux du *Journal* dont le silence infirme également ce que dit Barros de Nicolas Coelho, qui aurait attendu à terre, en coupant du bois, le retour de Fernão Velloso. Lafitau, tout en ayant sous les yeux Castanheda, Barros, Goes & plusieurs autres de nos historiens, défigure étrangement le fait.

## XIII.

Parmi les blessés, Barros nomme Gonçalo Alvarez, maître d'équipage du navire le *San-Gabriel*.

## XIV.

D'après le compte de notre Journal, le cap de Bonne-Espérance fut doublé par la flotte le 22 novembre 1497 ; en sorte que l'affertion de Castanheda, de Barros & de Goes qui placent cet évé-

ment au 20, doit être rectifiée. Quant au jour de la semaine, Castanheda s'accorde bien avec notre auteur en indiquant un *mercredi*; feulement, l'avant-dernier mercredi de novembre 1497 tombait le 22 du mois.

## XV.

C'est la baie Falsa, entre le cap Falso & celui de Bonne-Espérance.

## XVI.

Ce n'est pas une tâche facile que de faire concorder les anciennes dénominations géographiques avec les noms modernes correspondants.

Entre le cap des Aiguilles (qui a gardé le sien) & le rio do Infante, mieux connu à l'étranger sous les noms de *Grande rivière des Poissons*, *Great Fish River*, *Grote-Vis-River*, il y a cinq baies principales, dont la plus occidentale porte encore aujourd'hui le nom de *Saint-Sébastien* que lui donna Manuel de Mesquita Pereftrello; les autres, en allant de l'ouest à l'est, ont reçu des Hollandais ceux de *Moffel*, *Plettenberg*, *Camtoo* et *Zwarts-Kop*, auxquels doivent correspondre les noms portugais de *San-Braz*, *Formosa*, *San-Francisco* & *Lagôa*. Notre opinion se fonde sur la comparaison de plusieurs cartes modernes, comme celles de Barrows, Arrowf-mith, Pinkerton, Faden & Wyld, où les noms hollandais ont été adoptés, avec la carte réduite de l'Afrique australe, insérée dans le *Neptune Oriental*, où Mannevillette, le routier de Pereftrello sous les yeux, assigne aux différents points de la côte les noms portugais qui leur correspondent. Nous avons, de plus, en faveur de cette nomenclature, une carte manuscrite appartenant à la Bibliothèque de Porto, exécutée pendant les années 1781, 1782, 1784 & 1785 par Duminy, capitaine de frégate & capitaine de port au cap de Bonne-Espérance, qui l'adressa à M. Van-de-Graaf, gouverneur

& directeur général de la colonie du Cap ; on y trouve expressément notée la concordance du

Hollandais	<i>Moffel</i>	avec le portugais	San-Braz
»	<i>Plettenberg</i>	»	Formosa
»	<i>Camtoo</i>	»	San-Francisco
»	<i>Zwarts-Kop</i>	»	da Lagoa.

Nous ne sommes donc pas d'accord avec ceux qui, comme d'Anville, appellent la baie de San-Braz *Wlees-bay* ; ou, comme l'auteur du célèbre Neptune Oriental, la baie Formosa *Moffel-bay* ; ou qui donnent, comme Malte-Brun, à la baie de San-Braz, la position de celle de Saint-Sébastien, & placent, là où généralement celle de San-Braz est indiquée, la baie *Moffel* ou (dit l'auteur) de Sancta-Catherina.

Quant à la véritable position de *Wlees-bay* ou *Flesh-bay* (qui, tout en variant selon les cartes, n'en est pas moins confondue d'ordinaire avec celle de San-Braz), nous pensons qu'elle doit correspondre à celle de la baie *das Vaccas*, à l'ouest de la baie de San-Braz, &, sur ce point, nous sommes d'accord avec Barrows, Pinkerton & Duminy. Ceci nous conduit à ajouter que nous différons d'opinion avec l'auteur du Neptune Oriental, en ce qu'il donne le nom de *Vis-bay* (*Fish-bay* ou *Baie des Poissons*) à la baie de Sancta-Catherina ; en effet, cette dernière est indubitablement située à l'est du cap Talhado, tandis que la position généralement assignée à *Vif-bay* est à l'ouest du même cap & de *Moffel-bay*, &, plus ordinairement, entre cette dernière baie & celle de *Wlees*.

## XVII.

Le nom que nos historiens donnent communément à ces oiseaux, & que l'auteur du Journal leur applique lui-même dans un autre passage, est celui de *sotilicairos*. Manuel de Mesquita Pereftrello les décrit, dans son Routier, d'une manière plus circonstanciée : « on y trouve (dans l'îlot de la baie de San-Braz) une multitude innom-

brable de loups marins, quelques-uns d'une incroyable dimension, & des oiseaux, de la taille & de la forme d'un canard, que l'on nomme *sotilicairos* : ces oiseaux n'ont point de plumes aux ailes pour voler ; les extrémités seules sont couvertes d'un duvet très-fin ; ils s'en servent pour plonger & pêcher leur subsistance, ainsi que celle de leurs petits qu'ils élèvent dans des nids construits avec des arêtes de poisson, apportées là par eux & par les loups marins. »

Les *sotilicairos* ou manchots appartiennent au groupe des *Aptenodytes demersæ* de Linné, parmi lesquels on cite, comme synonymes, le *Manchot du cap de Bonne-Espérance* & le *Manchot à bec tronqué* de Buffon ; c'est le *Pinguin*, *Leffer pinguin*, *Cape pinguin*, *Black-footed pinguin* des naturalistes anglais. Les Français leur donnent communément le nom de *pingouins*. Ces oiseaux se trouvent aussi dans les mers du nord, mais avec quelque diversité de structure & de caractères. D'après Brotero, ceux du nord ont les ailes plus fournies de plumes que les pingouins ou manchots du sud. Les manchots, appelés aussi *Cotetes*, sont plutôt des demi-oiseaux que des oiseaux parfaits.

## XVII.

Il y a divergence d'opinion entre Castanheda, Barros & notre auteur sur le point où Barthélemy Dias plaça sa dernière colonne, Goes s'accordant, du reste, avec Castanheda. Le résumé compris dans le tableau suivant facilitera la comparaison du texte de ces écrivains : les lieues intercalées indiquent la distance d'un point à un autre, d'après l'estime de chacun d'eux.

Nous remarquerons, en premier lieu, que Castanheda s'est écarté du texte original pour avancer une chose absurde. Nos navigateurs allaient du sud au nord &, le 15 décembre, ils avaient en vue les îlots Chãos, la date du 16 décembre donnée par Castanheda étant erronée, puisque le *vendredi* tombait le 15 décembre de l'année 1497. Comment donc purent-ils, le jour suivant, dépasser l'îlot da Cruz qui leur restait déjà en poupe (dans le sud). Il faut bien avouer aussi que notre auteur a manqué d'exactitude, en disant

que de la baie de Sainte-Hélène à celle de San-Braz il y a soixante lieues *par mer*, distance qu'il attribue, dans le même passage, à l'intervalle qui sépare le cap de Bonne-Espérance de la baie de San-Braz. Peut-être, par une inadvertance du copiste, les mots *par mer* auront été substitués aux mots *par terre* dans le manuscrit de ce Journal.

## NORD

JOURNAL DU VOYAGE de VASCO DA GAMA.	CASTANHEDA & GOES.	BARROS.
Rio do Infante (15 lieues) <i>Dernière colonne de</i> Barthélemy Dias (5 lieues) Ilhéus Chãos (5 lieues.) Ilhéu da Cruz (60 lieues)	Rio do Infante (15 lieues)  Ilhéus Chãos (5 lieues) Ilhéu da Cruz, où Barthélemy Dias posa la <i>dernière colonne</i> . (55 lieues)	Rio do Infante (20 lieues)  Ilhéus Chãos (5 lieues) Ilhéu da Cruz ou <i>Penedo das Fontes</i> , où Barthélemy Dias posa la <i>dernière colonne</i> . —
Angra de S.-Braz (60 lieues) Cap de B°. Espérance.	Angra de S.-Braz (60 lieues) Cap de B°. Espérance.	Angra de S.-Braz (60 lieues) Cap de B°. Espérance.

## SUD

En examinant ce tableau, on voit que la dernière colonne de Barthélemy Dias se trouve, d'après notre auteur, à cinq lieues en deça des îlots Chãos, tandis que les autres écrivains cités la placent

à cinq lieues au sud des mêmes îlots, c'est-à-dire sur l'îlot da Cruz (dont le nom dérive, suivant eux, de celui de la colonne) ; de plus, Barros affirme qu'il y avait contre l'îlot da Cruz un rocher appelé *das Fontes*.

Nous pensons que l'on n'hésitera guère à préférer la version de notre navigateur qui *vit* ces lieux que les autres n'ont connus que par *tradition* ; d'ailleurs, son témoignage se trouve corroboré par une autorité que l'on peut considérer comme irréfragable. Manuel de Mesquita Perestrello fut envoyé par le roi D. Sébastien, en l'année 1575, pour reconnaître la côte orientale de l'Afrique, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au cap Corrientes ; à la suite de son voyage, il publia un Routier où les latitudes & l'orientation des points les plus notables sont indiquées avec une exactitude qui, sans être absolument exempte d'erreurs, n'en est pas moins remarquable pour l'époque, et fait beaucoup d'honneur à ce navigateur privé des moyens d'exécution perfectionnés dont on peut disposer de nos jours. Telle est l'estime dont ses observations & ses délimitations jouissent à l'étranger, que son Routier a été traduit en français, & inséré dans l'excellent recueil de cartes de Manneville, intitulé le *Neptune Oriental*. Nous nous sommes servi, pour les extraits que nous allons en donner, d'un exemplaire manuscrit appartenant à la bibliothèque de Porto, car ce que l'on en trouve dans l'*Arte de Navegar* de Pimentel se borne à un simple résumé.

«..... La baie de Lagoa..... renferme du côté du ponent quatre îlots appelés da Cruz dont l'un est plus grand que les trois autres qui sont autour... ils courent de l'est à l'ouest, ainsi que deux autres îlots situés dans la direction du levant & que l'on nomme Chãos, parce qu'ils sont si bas qu'on ne peut les apercevoir à plus de deux lieues de distance..... Les extrémités de la colonne sont à quatre lieues au levant des îles Chãos..... à sa base se trouve un îlot..... ce doit être le lieu où s'élevait la colonne de San Gregorio, érigée par Barthélemy Dias au temps où il explora cette côte par le commandement du roi D. João II, car les écrits témoignent qu'il la plaça sur un îlot, entre les îles Chãos & le rio do Infante, parage où il n'en existe pas d'autre ; c'est pourquoi je l'ai dénommé ainsi...

A huit lieues de distance du rio do Infante, on voit, sur le rivage, plusieurs embouchures de rivières, & à trois lieues plus loin, on trouve des berges escarpées au pied desquelles s'élève le rocher appelé *Fontes* : c'est une roche, pour ainsi dire, tranchée par le milieu, qui paraît être une île, mais n'en est pas une. »

Tel est le sens dans lequel doivent être rectifiées les fausses démarcations qui ont été adoptées par les écrivains cités plus haut, & reproduites sur un grand nombre de cartes d'une manière plus ou moins confuse.

Quant à la concordance des dénominations modernes avec celles que nous offre le *Journal*, on voit que les noms des petites îles Chãos & da Cruz subsistent encore avec plus ou moins d'altération. Le rio do Infante, appelé ainsi du compagnon de Barthélemy Dias (João Infante, selon Barros, ou Lopo Infante, selon Goes), est aujourd'hui connu sous le nom de *Groote-Visce-Rivier*, la *Grande Rivière des Poissons* ; il ne faut pas s'en rapporter aux cartes où ce fleuve est confondu avec le rio de S. Christovam qui coule à huit lieues au nord, suivant Perestrello.

#### XIX.

Le 10 janvier de l'année 1498 tombait un mercredi, & nullement un jeudi comme le porte notre manuscrit : ce n'est pas la seule négligence de ce genre que l'on y trouve ; ainsi, plus loin, à la page 34, après avoir mentionné le jeudi 29 mars, l'auteur date le samedi du 30, erreur évidemment manifeste. Au reste, il est facile de rectifier des fautes d'aussi peu d'importance, assez fréquentes chez les écrivains qui ont traité des affaires de l'Inde.

João de Barros (Déc. 1, l. 4, c. 4) dit : « Le jour des Rois ils entrèrent dans la rivière de même nom ; quelques-uns l'appellent rio do Cobre. » Il résulte évidemment du texte de notre auteur corroboré par Goes, Castanheda & Osorius, que le 6 janvier, la flotte était à la voile, & que ce fut seulement le 10 ou le 11 que l'on entra dans le rio do Cobre. Barros semble confondre deux cours d'eau en un seul, le rio dos Reis & celui do Cobre qui ont

été distingués l'un de l'autre sur la carte de l'Océan oriental de Belin jointe à l'Histoire générale des Voyages ; le rio dos Reis y est placé beaucoup plus au sud que le rio do Cobre (ou aiguade da Boa Paz). Nous trouvons aussi, sur une des cartes de Linfchott, le rio dos Reis correspondant à la rivière d'Aroé de la carte de d'Anville que nous avons déjà citée : ce fleuve y est figuré comme débouchant dans la baie de Lourenço Marques.

L'aiguade da Boa Gente a conservé son premier nom, car on l'appelle encore aujourd'hui, le plus ordinairement, *aiguada da Boa Paz* ; elle gît au nord de la baie da Lagôa (ou de Lourenço Marques), entre le fleuve qui porte le nom de Lagôa & celui d'Inhampura.

## XX.

C'est le scorbut, évidemment, dont les effets furent ainsi funestes à nos navigateurs.

## XXI.

Barros dit que Vasco da Gama « passa hors de vue de la ville de Sofala.... & qu'il entra dans un très grand fleuve à cinquante lieues plus bas » ; il aurait fallu dire, au contraire, *plus haut*, car Sofala, relativement au *rio dos Bons Signaes*, demeure en arrière du navigateur qui marche du sud au nord. Quant au *rio dos Bons Signaes*, l'extrait suivant le fait connaître très clairement :

« Ce rio de Cuama..... est appelé Zambèze par les Caffres..... Une trentaine de lieues avant d'arriver à la mer il se divise en deux bras.... & tous deux pénètrent dans la mer Océane Ethiopique à trente lieues de distance l'un de l'autre. Le principal & le plus fort se nomme rio de Luabo ; il se partage également en deux bras dont l'un s'appelle vieux rio de Luabo, l'autre, vieux Cuama : d'où, sans doute, toutes ces rivières ont pris le nom de Cuama. Le bras le moins important porte le nom de rio de Quilimane, ou de *rio dos Bons Signaes*, que Dom Vasco da Gama lui donna, quand il y parvint, en allant à la découverte de l'Inde, à cause des bonnes nouvelles



& des indices favorables qu'il y trouva..... De ce fleuve sort aussi un bras considérable qu'on appelle le rio de Linde. » (*Ethiopia Oriental* de Fr. João dos Santos, l. 2, c. 2.)

Il est à noter que ces cours d'eau, sur les anciennes cartes, sont tracés d'une manière fort inexacte. Hugo de Linchott, par exemple, a reproduit *deux* fois le rio de Cuama sur la côte orientale.

## XXII.

Castanheda, dans le passage correspondant, s'exprime ainsi : « Ceux qui venaient dans les barques étaient gens bafanés (*baços*) », en quoi il a été suivi par Goes. Osorius écrit : « *homines autem erant colorati* », expression qu'un ancien traducteur a rendue par *bigarrés de couleurs*. Dans l'Histoire générale des Voyages on lit, *un peu noirs*.

La couleur des habitants de Mozambique étant connue comme elle l'est aujourd'hui, le sens que l'on doit donner au mot *ruivos* de notre auteur devient manifeste. Si nous prenons note d'une particularité aussi insignifiante, c'est que nous avons vu, dans des livres étrangers, ces mots *côr ruiva* traduits par *compleição ruiva* ; de là sont nés des doutes sur les incidents qui ont marqué les premières explorations maritimes des côtes orientales de l'Afrique, doutes fondés sur la supposition que des hommes à *cheveux roux*, *ruivos*, *redhaired*, y avaient été rencontrés, quand les textes portugais ne disent rien de semblable (1).

## XXIII.

Nous avons déjà dit, dans l'avant-propos, quel était le genre de notions qui circulaient chez les nôtres sur le christianisme de l'Inde ; nous ajouterons ici que, parmi les instructions données à Vasco da

---

(1) Le scrupule des éditeurs paraît ici exagéré & leur explication n'est pas très claire. (Tr.)

Gama, il lui avait été recommandé de se mettre en rapport avec le Prêtre Jean des Indes ; ce prince passait pour chrétien ; mais il existait beaucoup d'incertitude sur la situation de ses Etats.

## XXIV.

Goes (P. 1, c. 37) dit que le *metical* valait 420 réis ; Barros (Déc. 1, l. 4, c. 4), que 30 *meticaes* pouvaient aller à 14000 réis.

## XXV.

*Tavolachinha* ou *tavollachinha* est un mot que nous n'avons jamais rencontré ; mais on peut induire de son étymologie qu'il s'agit d'une arme défensive, présentant une surface de la largeur d'un écu (*escudo*), ou mieux, en raison du diminutif, d'un petit écu, *escudete*.

Cette acception devient effectivement évidente si l'on compare les passages correspondants de notre auteur et de Castanheda.

NOTRE AUTEUR.	CASTANHEDA.
Pag. 27... Cinq à six barques portant nombre de gens armés d'arcs, de très longues flèches & de <i>tavolachinhas</i> .	C. 7... Six barques portant nombre de Maures, armés d'arcs, de flèches très longues, d' <i>escudos</i> & de lances.
Pag. 32... Ils allaient le long de la plage, armés de <i>tavolachinhas</i> , de zagaies, de coutelas, d'arcs & de frondes.	C. 7... Ils allaient au nombre d'une centaine de Maures, armés d' <i>escudos</i> , de coutelas, de zagaies, d'arcs, de flèches & de frondes.
Pag. 38... Il vint environ cent hommes, tous armés de sabres recourbés & de <i>tavolachinhas</i> .	C. 9... Ils étaient environ cent Maures, tous avec des sabres recourbés & des <i>escudos</i> .

De plus, Goes ainsi qu'Oforius certifient que l'écu faisait partie des armes de cette population.

Nous les citerons l'un & l'autre :

GOES.	OSORIUS.
Part. 1, c. 36... Les gens qui étaient dans ces barques... portaient à la ceinture des fabres mauresques, & des targes ( <i>adargas</i> ) aux bras...	Liv. 1.... Aduncis gladiis accincti, parmasque brachiis insertas gestabant.
<i>Ibid.</i> C. 37... Il vint cent hommes sur une grande barque, avec des sabres recourbés & des écus ( <i>escudos</i> .)	<i>Ibid.</i> ... Gladiis & scutis armati.

Dans l'Histoire générale des Voyages, les expressions employées par Goes dans la première citation ont été traduites par *des épées & des poignards*, ce qui résulte évidemment d'une confusion entre les mots *adarga*, écu, & *adaga*, poignard.

## XXVI.

Nous avons ici un témoignage de plus en faveur de l'ancien usage de la boussole & des instruments d'astronomie nautique chez les peuples qui pratiquaient les mers orientales. Voyez le Mémoire publié par Antonio Ribeiro dos Santos sur ce sujet, dans le tome 5, partie 1, de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie.

L'affertion ridicule d'après laquelle Vasco da Gama aurait appris des pilotes de ces mers l'usage de la boussole & à son retour, l'aurait introduit en Europe, n'avait pas besoin de ce passage pour être réfutée.

## XXVII

Schérif, comme tout le monde le fait, signifie un chef, un personnage revêtu d'un titre, d'une charge honorifique, & nullement un ecclésiastique ou un prêtre.

## XXVIII.

Ce sont les îles appelées Quirimba, parmi lesquelles celle do Açoutado est la plus méridionale. On la trouve, sous ce nom, sur un très petit nombre de cartes ; mais, plus ordinairement, elle est désignée par celui de *Cabras* ou *Quiziba*. João de Barros dit que, de l'île de Mozambique à celle do Açoutado, il y a 70 lieues.

## XXIX.

Probablement les îles voisines du cap Delgado, bien que leur distance de la terre, d'après les cartes, ne soit pas aussi grande que le dit l'auteur.

## XXX.

On voit plus loin, pag. 38, qu'il s'agit de l'île de Quiloa dont le roi était alors prépondérant sur la côte, sa domination s'étendant sur les « Maures de Çofala, Cuama, Angoya & Mozambique » (Duarte Barbosa, au titre de Quiloa).

## XXXI.

L'île de Momfia.

## XXXII.

Barros (Déc. 1, l. 4, c. 5 & 11) rapporte que le nom de San-Raphaël fut donné aux bas-fonds dont il s'agit dans ce passage, non point parce que le navire de ce nom y toucha, mais parce qu'il s'y perdit à son retour en Portugal : erreur manifeste, d'après ce que dit notre auteur à la page 82. Goes fait la version de ce dernier (Voy. c. 44). Les montagnes de San-Raphaël sont situées sur la terre ferme, vis-à-vis l'extrémité la plus septentrionale de l'île Zan-

zibar. On les trouve indiquées (montagnes, terres ou bas-fonds) sur presque toutes les cartes.

## XXXIII.

Nous pensons que l'auteur veut parler de l'île de Pemba. Quant à cette particularité qu'elle produisait beaucoup d'arbres propres à faire des mâts, nous ferons remarquer que les îles situées en face, mais plus rapprochées de la terre ferme que ne l'indique notre auteur, sont désignées, sur plusieurs cartes, par le nom d'*Ilhas das Arvores* (îles des Arbres).

## XXXIV.

Ce rempart acquit plus tard de l'importance; mais on voit qu'il existait déjà quand Vasco da Gama passa par là, ce qui est en contradiction avec l'affertion de Barros qu'il fût construit *postérieurement*. Quand le vaisseau de Sancho de Toar, qui faisait partie de la flotte de Pedro Alvares Cabral, se perdit dans ces parages, les Maures profitèrent de sept ou huit pièces d'artillerie que leurs plongeurs retirèrent du fond de la mer pour en armer ledit rempart; ce fut leur confiance en ce moyen de défense qui leur donna l'audace malavisée de résister au vice-roi D. Francisco d'Ameida, en l'année 1505 (Barros. Déc. 1, l. 8, c. 7).

## XXXV.

Il est très-présumable, comme l'affirment Castanheda & Goes, que ces marchands étaient de Cranganor, ville située sur la côte du Malabar, où se conservait une *tradition* du christianisme qui, du reste, n'était point particulière à ce lieu mais s'étendait à d'autres populations de l'Hindoustan méridional. Les Portugais virent en eux des disciples de saint Thomas & n'épargnèrent rien pour les ramener à la pureté de la foi catholique romaine. On peut voir sur ce sujet l'Itinéraire de l'archevêque de Goa, D. Francisco

Aleixo de Menezes, dans les montagnes du Malabar, &, plus particulièrement sur les croyances & les superstitions de ces prétendus chrétiens, les articles du *Synode* convoqué par le même prélat à Diamper, lesquels sont joints à l'*Itinéraire*.

Quant à ce qui concerne les *chrétiens* d'Abyssinie, on consultera avec fruit les œuvres du père Francisco Alvares, du père Jeronymo Lobo (édition de Legrand, 1728), du père Balthazar Telles, ou, pour mieux dire, du père Manuel d'Almeida & de Fr. João dos Santos, qui donnent sur eux des renseignements circonstanciés, enfin nos historiens *passim*.

## XXXVI.

Ce pilote était Malemo Cana (Cana ou Canaca est un nom de *caste*) dont les services furent si utiles à Vasco da Gama.

## XXXVII.

Barros l'appelle Monçaide ; Castanheda, Bontaibo. Il rendit de nombreux services à Vasco da Gama, & l'accompagna en Portugal où il mourut chrétien.

## XXXVIII.

Ce fut en cette occurrence que João de Sá, pilote du *San-Raphaël*, frappé de la laideur des images dont la pagode était ornée, dit, étant à genoux & s'adressant à Vasco da Gama : *Si ce sont là des diables, moi j'adore ici le vrai Dieu* ; ce qui fit fourire le commandant en chef (Castanheda). Un écrivain anglais trouve dans cette dévotion des Portugais une belle occasion pour s'écrier : *tant l'ignorance & la superstition sont étroitement unies* ! La maxime est aussi mal appliquée qu'elle est belle.

## XXXIX.

Le pilote portugais qui écrivit le voyage de Pedro Alvares Ca-

bral (Collect. de Not. de l'Acad.) désigne aussi la plante appelée plus communément *bétel* par le nom de *atambor* que lui donne ici l'auteur du Journal & qui dérive d'une mauvaise prononciation du mot arabe *tambul*. Comme nos premiers navigateurs communiquèrent avec les naturels de l'Inde par l'intermédiaire des Maures arabes, ils adoptèrent dès le principe leur manière d'exprimer les choses qui s'offraient à la vue. *Bétel* est le nom malabar de la plante & le temps l'a vulgarisé parmi nous. Voyez João Hugo de Linschott, Garcia d'Orta, ainsi que plusieurs autres.

## XL.

Il est évident que l'auteur veut parler de Suez.

## XLI.

Cet îlot a reçu, avec ceux qui l'entourent, le nom de Santa-Maria. Ils gisent tous entre Bacanor & Baticala.

## XLII.

C'est l'île d'Anchediva.

## XLIII.

Cet individu que l'on reconnut plus tard pour un juif natif de Posen, en Pologne, se fit chrétien & prit le nom de Gaspar da Gama. Le roi D. Manuel l'employa à diverses négociations dans l'Inde, le fit chevalier de sa maison & lui donna des pensions, des traitements & des charges qui lui procurèrent une honorable existence.

## XLIV.

L'auteur veut sans doute parler de Cochin, & il semble qu'il ait pris, pour le nom du royaume, celui du bourg ou de la ville de

Crangalor qui, renfermant une population nombreuse & diversifiée (d'après ce que rapporte le pilote portugais auteur du voyage de Pedro Alvares Cabral inféré dans le tome 1<sup>er</sup> de la collection de Ramusio), était probablement, sous le rapport des affaires & du trafic, le point le plus important de ces parages. Le petit nombre de soldats qu'on pouvait y lever, suivant lui; le poivre, qui était la principale production du lieu, fait commun sans doute à tout le Malabar (Barros, Déc. 1, l. 9, c. 3), mais particulièrement applicable à Cochin, d'après Duarte Barbosa (T. 2, p. 347 de la collection de Notices de l'Académie) & Hugo de Linchott (P. II, *Ind. Orient.*, c. 13), tout concourt à nous persuader qu'il a voulu désigner Cochin. Il est possible encore qu'il s'agisse de Torumguli, pays voisin de Cochin dont parle Couto, Déc. 7, l. 10, c. 10; mais ceci paraît moins probable.

## XLV.

*Coulao*; ce pays, réuni aux Etats de Cranganor, Cochin & Porca, forme aujourd'hui la partie du Malabar appelée Travancor, qui diffère par son étendue de l'ancien Travancor, & s'étend maintenant du nord au sud, en suivant la côte, depuis Cranganor jusqu'à l'extrémité du cap Comorin & jusqu'à la chaîne des Ghattes dans l'intérieur. Barros (Déc. 1, l. 9, c. 1) dit que le royaume de Coulao se terminait au village de Travancor; mais Duarte Barbosa le prolonge jusqu'à la ville de Cael située au delà du cap Comorin, sur la côte orientale, & connue aujourd'hui sous le nom de Pefcaria. Les révolutions continuelles du Malabar expliquent ces différences. Il paraît qu'à l'époque de la découverte des Indes les divisions étaient telles que l'indique Barbosa (qui écrivait en 1516); le roi de Travancor ne possédait alors qu'une très petite étendue de côtes (si toutefois il en possédait), & seulement aux environs de Travancor, du côté du couchant. Par la suite, il fit irruption de l'intérieur, s'avança vers le littoral, à l'ouest, au sud & à l'est, & s'empara de la majeure partie du royaume de Coulao, tellement qu'au temps de João de Barros, sa domina-



tion s'étendait sur toute la côte, depuis Travancor (ou peut-être mieux Travanderam où il fonda sa nouvelle capitale qu'il faut distinguer de l'ancienne), jusqu'au cap de Canhameira ou Calimere sur la côte orientale. Nous savons en effet d'une manière certaine que ses usurpations allèrent toujours en progressant. Au temps de D. Fr. Aleixo de Menezes, archevêque primat des Indes, c'est-à-dire vers 1600, on voit le royaume de Coulaou divisé en deux Etats, Coulaou & Calle-Coulaou ; le roi de Travancor s'était alors tellement rapproché de Coulaou, qu'il avait bâti un château-fort à Manugé, à une lieue au-dessous de Coulaou, sur l'anse d'un fleuve qui, de cette dernière ville, communiquait avec Cochinchine ; il possédait, en outre, une forteresse située presque à portée de canon de celle que les Portugais conservaient à Coulaou (Voyez l'Itinéraire de D. F. Aleixo, part. 2, c. 8 & 11). Il y avait une autre bourgade du nom de Covolan ou Coulaou sur la côte orientale, au delà du cap Comorin, qu'il ne faut pas confondre avec les villes de Coulaou & Calle-Coulaou dont il vient d'être question.

## XLVI.

*Cael* est mentionnée par Duarte Barbosa, par Luiz Barthema (qui l'appelle *Chail*, comme on peut le voir dans Ramusio) & par d'autres écrivains plus modernes. Marco Polo l'avait déjà citée. On trouve le nom de *Cael* sur la carte d'Hugo Linshott correspondant à la page 20 de ses *Navigations*; mais le dessin incorrect des côtes & la réduction de l'échelle ne permettent pas d'en tirer de lumières pour fixer la position du lieu. En revanche, Duarte Barbosa est tellement explicite, qu'il nous permet de décider que *Cael* ou *Calle* (1), ville située dans la province ou sur le territoire alors nommé *Quilicare* ou *Calle-care* (2), non loin du cap Calymere,

---

(1) Dans l'exemplaire manuscrit du livre de Duarte Barbosa qui existe à la Bibliothèque de Porto, on trouve tantôt *Calle*, tantôt *Calle-care*.

(2) *Care* signifie pays ; *Calle-care*, pays de *Calle*.

dans le sud, prit plus tard le nom du district, & figure aujourd'hui sur les cartes sous celui de Killicare, Quillicari, &c. Dans la version italienne du livre de Duarte Barbosa qui nous a été conservé par Ramusio, la distance de Cael au cap Comorin est évaluée à 90 milles ; cette estime, dans la traduction collationnée sur une copie en langue portugaise que l'Académie royale des sciences de Lisbonne a publiée, se réduit à 80 milles, le mille ayant été probablement calculé d'après une autre échelle. Ce que rapporte notre auteur, d'après les renseignements qui lui avaient été communiqués & contrairement à Barbosa, que Cael était un royaume distinct de Coulaou, ne saurait faire difficulté ; en effet, ce dernier voyageur qui écrivait en 1516, nous apprend que le prince qui gouvernait Cael pour le roi de Coulaou était « si riche & si puissant, que tout le pays lui rendait les mêmes honneurs qu'au roi » ; ou, d'après une variante de l'exemplaire de la Bibliothèque de Porto, était « si riche & si puissant, que tout le monde le considérait presque comme un roi » : il n'est donc pas difficile d'imaginer que cette ville ait été signalée à notre auteur comme formant un royaume indépendant. Cousin Le-Bar & Malte-Brun supposent sans fondement que Cael était identique à Calle-Coulaou, erreur grave, comme on peut en juger par notre Journal & par la relation de Duarte Barbosa. Puisque nous avons dit un mot des variantes qui existent entre la copie du livre de Duarte Barbosa publiée par l'Académie royale des sciences & l'exemplaire de la Bibliothèque publique de Porto déjà cité, nous croyons qu'il ne sera pas hors de propos d'insérer ici le passage suivant, où l'auteur décrit la pêche des perles aux environs de Cael ; ce passage, qu'on ne rencontre ni dans Ramusio, ni dans la copie de l'Académie, se trouve dans l'exemplaire de la Bibliothèque qui nous paraît être une transcription faite en 1539 sur une copie de l'année 1529.

« Tout proche de l'île de Ceylan il y a un bas-fonds de huit à dix brasses qui s'étend entre l'île et la terre ferme ; on y rencontre en fort grande quantité la semence de perles, tant grosse que petite, ainsi que des perles, & c'est là que vont pêcher, deux fois l'an, en vertu d'une ordonnance, les Maures & les gentils de Cale, ville du roi

de Coulao. Ces perles se trouvent dans des huîtres plus petites & plus liffes que celles de nos pays; les pêcheurs les détachent en plongeant avec des pots de grès appliqués contre le nez, & ils viennent de Cale sur de petits bâtiments appelée *champanas*, à l'époque où le roi de Cale rend la mer libre. Il arrive ainsi de deux à trois cents *champanas*, chacune portant dix à quinze hommes, avec les provisions nécessaires pour le temps qui leur a été fixé pour la pêche; tous débarquent sur une petite île inhabitée où ils établissent leur campement, comme on dispose, dans les Algarves, les madragues à prendre le thon, & chaque barque, partant de là, s'en va pêcher pour son compte. C'est-à-dire qu'ils s'affocient deux à deux & s'en vont jeter l'ancre où il leur plaît; puis, l'un descend au fond de la mer avec des pots en grès appliqués contre le nez, une pierre attachée aux pieds & une bourse en filet passée autour du cou; l'autre compagnon demeure sur la *champana*, tenant en main une corde qui aboutit à la bourse en filet. Celui qui est au fond s'y tient l'espace d'une demi-heure, occupé à ramasser des huîtres, jusqu'à ce que le filet soit plein; alors il lâche la pierre qu'il avait aux pieds & remonte à la surface, tandis que l'autre hâle sur la corde & retire le filet avec les huîtres; le premier, une fois en haut, l'autre descend à son tour, & c'est ainsi que s'effectue leur pêche. Après cela, ils emportent leurs huîtres & les déchargent à terre où elles demeurent exposées au soleil jusqu'à ce qu'elles pourrissent; puis, ils les lavent bien dans des chaudières & des fébiles, & recueillent la semence qu'elles renferment; s'ils viennent à trouver une grosse perle, elle appartient au roi qui a là des gens pour enregistrer & percevoir son dû; la semence de perles se pèse, afin que le roi prélève ses droits, après quoi les pêcheurs emportent chez eux ce qui leur reste. Le roi de Ceylan perd le bénéfice de cette pêche pour ne pas avoir de marine, car cette source de richesses se trouve sur son domaine, & le roi de Coulao, qui réside sur la terre ferme, vient ici l'exploiter. J'ai interrogé maintes fois les nègres sur la manière dont s'engendrait la semence de perles, & ils m'ont répondu qu'ils avaient observé ce qui suit, c'est-à-dire que, pendant l'hiver, les huîtres s'élèvent à la surface de la mer & reçoivent l'eau de pluie dans

l'intérieur de leur coquille ; or, autant de gouttes y pénètrent, autant de grains de semence ; & la goutte qui entre dans la chair de l'huître devient un grain parfait, tandis que celles qui tombent du côté de la coquille demeurent à l'état de demi-grains. »

## XLVII

*Coromandel*, partie considérable de la côte orientale de l'Inde, soumise, à cette époque, au roi de Narfinga ou Bisnaga. Elle commençait au cap de Canhameira (aujourd'hui Calymere) & finissait à la pointe Guadavarim (aujourd'hui Godewar), à l'une des bouches du Nissapour. Le royaume de Narfinga fut démembré par suite des révolutions successives dont il a été le théâtre, & la portion la plus considérable de cet Etat qui est restée intacte forme la Carnatique, où l'on retrouve, à peu près, les territoires que Duarte Barbosa attribuait au Coromandel.

## XLVIII.

Les trente jours de navigation que l'auteur compte de Calicut à cette contrée & la quantité de soie qu'elle produisait, d'après lui, montrent qu'il est question de l'île de Sumatra, située en travers de la pointe de Malacca, au-dessous de la Ligne. Cette soie, que mentionnent également Barros & Barbosa, était peut-être le coton de soie dont parlent Marsden & Malte-Brun, qui, tout en paraissant à l'œil & au toucher supérieur à la soie véritable, est néanmoins très fragile & impropre au filage. Du temps de Barros, l'île était partagée en plusieurs petits royaumes qui se réunirent successivement pour se séparer de nouveau, tellement qu'on y compte encore aujourd'hui un grand nombre d'Etats différents ; le principal est le royaume d'Achem, si célèbre dans notre histoire de l'Inde.

## XLIX.

Si nous nous laissions guider par l'analogie des sons, le pays dont l'auteur veut ici parler serait le royaume de Siam, que Mendes

Pinto appelle aussi Sornau; mais, d'après les particularités relatées dans l'article auquel se rapporte cette note, il s'agit probablement de l'île de Bornéo dont le nom aura été défiguré par la prononciation. Si le voyage de Sumatra durait 30 jours, & celui de Bengala 35, comme l'auteur le dit plus bas, on ne pouvait pas employer habituellement 50 jours de navigation pour gagner la côte occidentale de Siam, car il en aurait fallu 70 ou 80, proportionnellement, pour atteindre la ville d'Udia, capitale du royaume, à cause de la nécessité de doubler la pointe de Malacca & de pénétrer dans le golfe de Siam. D'un autre côté, on s'étonnera sans doute qu'en parlant des productions de Bornéo il ne cite que le benjoin & l'aloës, quand la plus célèbre de toutes était & est encore aujourd'hui le camphre, qui passe pour le meilleur connu. On ne peut rien conclure du benjoin & de l'aloës, pas plus à l'égard de Bornéo que de Siam, ces deux contrées les produisant en abondance. Enfin le petit Etat militaire dont parle l'auteur ne peut convenir en aucune façon à Siam, qui comptait plus d'un million de soldats, d'après ce que rapportent Barros, Mendes Pinto & d'autres écrivains. La conjecture la plus probable sur la contrée dont il s'agit est donc en faveur de l'île de Bornéo.

L.

Ce doit être Tenasserim, royaume qui fit partie du Siam ou qui en dépendit jadis; il était situé sur la côte occidentale de la péninsule transgangaïque, & sa capitale, qui portait le même nom, s'élevait entre les villes que Barros nomme Megui & Cholan, aujourd'hui Mergui & Junkfeylon. Tenasserim, à la suite des révolutions qui survinrent dans le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, fut annexé à l'empire de Birmans (Bramas ou Brema de Mendes Pinto & Barros); & Siam, d'après Malte-Brun, ne possède plus maintenant qu'un lambeau de la côte, qui s'étend au delà de cette ville dans la direction de Malacca, & où se trouve le port de Junkfeylon. Le Vénitien Nicolao, dont le voyage inféré par Poggio dans le livre intitulé *Historia de varietate Fortunæ* a été joint à la traduction portugaise de

Marco Polo, imprimée à Lisbonne en 1502, est le seul, à notre connaissance, qui fasse une mention spéciale de la grande abondance de bois de Brésil existant dans le royaume de Tenasserim. Laloubère, le père Gervais, Turpin & nos historiens, ne nous apprennent aucune particularité sur ce pays, & Barthema lui-même qui le décrit si longuement ne dit rien du bois de Brésil. Quant à la petite quantité de bois d'aloës ou *aguila* mentionnée dans ce passage parmi les productions de Tenasserim, on peut consulter Garcia da Orta & le Mémoire du père Loureiro sur la plante qui donne l'aloës.

## LI.

Nous ne hasarderons pas une opinion formelle sur les royaumes que l'auteur a désignés par ces deux noms. Toutefois, nous inclinons à croire que Pater correspond à Pedir, & Conimata, à l'île de Timor où, d'après Eredia (*Informação da Aurea Chersoneſa*), il y avait un port appelé Canamaça.





## APPENDICE

**D**OM MANUEL, par la grâce de Dieu roi de Portugal & des Algarves de l'une à l'autre mer ; en Afrique, seigneur de Guinée & des pays conquis, de la navigation & du commerce avec l'Ethiopie, l'Arabie, la Perse & l'Inde, à tous ceux qui verront les présentes faisons savoir ceci : La découverte de la terre de Guinée ayant été entreprise par l'infant dom Henri, notre oncle, en l'an 1433, avec le dessein & l'espoir de parvenir par la côte de ladite terre de Guinée à la découverte & à la rencontre de l'Inde, pays qui jusqu'alors n'avait jamais été atteint par là, non seulement en vue de la haute renommée qui en rejaillirait sur ces royaumes & du profit qu'ils retireraient des grandes richesses que l'Inde renferme & que les Maures ont toujours possédées, mais afin que la foi en Notre-Seigneur fût répandue & son nom connu dans un plus grand nombre de lieux ; plus tard, le roi dom Alphonse, notre oncle, & le roi dom Jean, son fils, étant animés d'un égal désir de poursuivre ladite entreprise, les découvertes s'étendirent, en leur temps, au prix de grands sacrifices d'hommes

& d'argent, jusqu'au rio do Infante reconnu en 1482 (1), ce qui fait mille huit cent quatre-vingt-cinq lieues à partir du point où commença premièrement l'exploration. Nous-même, animé d'un désir non moins vif de poursuivre l'œuvre commencée par ledit infant & par les rois nos prédécesseurs, certain que Valco da Gama, gentilhomme de notre maison, était bien l'homme qui convenait à notre service, & que l'accomplissement de son mandat lui tiendrait plus à cœur que les dangers de sa personne & le risque de sa vie, nous l'envoyâmes sur notre flotte avec le titre de commandant en chef (*capitão mor*), & avec lui Paul da Gama, son frère, & Nicolas Coelho également gentilhomme de notre maison, à la recherche de ladite terre de l'Inde. Pendant ledit voyage il nous servit si bien, qu'après tant d'années écoulées depuis le commencement de l'entreprise, & quand maints capitaines qui y avaient été employés n'étaient parvenus à reconnaître que ces mille huit cent quatre-vingt-cinq lieues de côtes, lui, dans son seul voyage, en découvrit quinze cent cinquante, outre une mine d'or considérable & quantité de bourgades & de villes très-riches & très-commerçantes. Enfin, pour couronner son œuvre, il découvrit & trouva l'Inde, cette contrée que tous les écrivains qui ont décrit le monde placent au-dessus des autres pour la richesse, que tous les souverains & monarques qui ont existé ont convoitée par-dessus toute chose, & pour laquelle tant de dépenses ont été faites en ces royaumes, tant de capitaines, sans parler des autres, ont perdu la vie ; enfin dont tous les rois n'ont pas seulement désiré la possession, mais la découverte. Ce résultat, dont les commencements furent l'œuvre de tant d'années, il ne l'obtint pas à un prix moindre que ses prédécesseurs, mais avec une perte d'hommes & d'argent plus considérable, & en courant lui-même de plus grands dangers qu'ils n'en avaient eu à affronter au début & par la suite de l'entreprise, Paul da Gama, son

---

(1) Cette date qui est erronée & qui doit être attribuée à une faute du copiste, comme le lecteur en a été averti dans la première édition, se trouve sur tous les registres de Torre do Tombo où le document a été promulgué.



frère, étant mort pendant ledit voyage, ainsi que la moitié des gens que nous avons fait partir sur la flotte avec laquelle il fut exposé à de grands périls, non seulement à cause de la longueur de l'exploration qui dura plus de deux années, mais parce qu'il voulut nous rapporter des renseignements parfaitement exacts sur le pays et sur tout ce qui s'y rattachait. C'est pourquoi, considérant les services importants qu'il nous a rendus ainsi qu'à nos Etats par lesdits voyage & découverte, et les grands avantages que peuvent en retirer, non seulement nosdits Etats, mais toute la chrétienté, ainsi que le dommage causé aux infidèles qui jusqu'au temps présent ont recueilli les bénéfices de l'Inde; considérant plus particulièrement l'espérance dont on peut se flatter de voir toutes les nations de ladite Inde ralliées à Notre-Seigneur, attendu qu'il paraît facile de les diriger dans la véritable connaissance de sa sainte foi, plusieurs d'entre elles étant déjà suffisamment instruites pour y être & demeurer solidement affermies; voulant le récompenser en quelque manière des services importants qu'il nous a rendus dans cette circonstance, comme doit agir un prince envers ceux qui le servent aussi bien & aussi grandement; pour lui donner une marque de notre faveur & de notre libéralité, de notre propre mouvement, libre volonté, science certaine, pouvoir royal & absolu, sans qu'il l'ait demandé, ni personne pour lui, nous lui faisons purement, librement & irrévocablement donation, de ce jour à tout jamais, d'une rente annuelle de 300,000 réis transmissible par héritage, à lui & tous ses descendants; &, pour paiement d'une partie de cette somme, nous lui donnons la nouvelle dîme sur le poisson de la ville de Synes & de Villanova de Millefontes, telle qu'elle nous appartient ainsi qu'à la couronne & continuera de nous appartenir, à compte & pour folde de 60,000 réis qu'elle rapporte annuellement. Dans le cas où cette dîme viendrait à augmenter, il en profitera, lui & ses héritiers, de même que si elle vient à diminuer nous ne serons point tenus de l'indemniser; cette dîme nous a été rendue par dom Martynho de Castelbranco, intendant de nos finances, qui la tenait de nous, afin que nous la donnions audit Vasco da Gama, ce dont nous l'avons dédommagé d'une autre façon. Nous lui donnons aussi

& voulons qu'il ait, chaque année, sur nos accises de ladite ville de Synes, 130,000 réis, somme que lefdites accises valent raisonnablement aujourd'hui ; nous voulons & mandons qu'il ne soit fait sur lefdites accises aucune dépense quelle qu'elle puisse être, tant pour nous que pour notre *assentamento* (1), ni pour aucune autre cause quelque particulière qu'elle soit, avant qu'il n'ait été intégralement payé de ladite somme de 130,000 réis. L'excédant sera encaissé pour notre compte par notre surintendant, & en cas d'insuffisance, il se couvrira du déficit sur nos accises de Santiago de Cacem ; & il établira lui-même un receveur dans ladite ville de Synes afin de percevoir & recouvrer lefdits 130,000 réis. S'il advenait que les fermiers des accises fussent en perte ou ne voulussent pas payer comme ils y sont tenus, il nous plaît que ledit Vasco da Gama, ou ses héritiers, ou son receveur, puissent contraindre & faire saisir lefdits fermiers pour leur dû, jusqu'au paiement complet & intégral de ladite somme, comme le ferait notre surintendant s'il recouvrait pour nous lefdites accises : à cet effet, celui-ci leur cédera sa caution, & les fermiers pourront recourir ou en appeler à notre contrôleur des finances & se faire indemniser sur notre propre domaine s'ils se trouvent lésés ; & pour que ce paiement soit encore plus sûr & certain, nous ne délivrerons aucune décharge aux fermiers desdites accises dans le cas où ils subiraient des pertes. En outre de ceci, nous lui donnons & voulons qu'il ait, lui & tous ses descendants, sur nos accises de la ville de Santiago, 40,000 réis de revenu annuel dont il jouira & qui lui seront payés intégralement & sans diminution, à chaque trimestre, par notre receveur audit lieu, lequel lui paiera son quartier avant de faire aucune autre dépense, & ainsi de quartier en quartier jusqu'au bout de l'année. Il le paiera de la même manière, par quartiers, sans diminution, en la ville de Synes, quelle que soit la somme

(1) L'*assentamento* était un *stipendium* que le roi accordait aux nobles qui remplissaient quelque charge à la Cour ; il dépendait du bon plaisir du roi & ne passait point au fils, à moins que celui-ci ne fût revêtu des mêmes dignités. (Tr.)

dont il pourrait être à découvert, jusqu'à concurrence des 130,000 réis, en se faisant délivrer par notre contrôleur de Beja un certificat constatant le déficit desdites accises de Synes : & nous mandons à celui-ci, qu'aussitôt qu'elles seront affermées & que le déficit sera connu, il ait à délivrer ledit certificat au receveur, qui opérera les recouvrements & versera en compte à notre surintendant ou receveur de ladite ville de Beja à qui nous ordonnons par les présentes de recevoir les fonds. Quant aux 70,000 réis qui manquent pour compléter la somme de 300,000 réis, nous les lui avons fait donner & assurer incontinent, avec le même droit de transmission héréditaire, sur l'entrée des bois dans cette ville de Lisbonne, ce dont il a reçu notre lettre patente. Et, par celle-ci, nous mandons à nos surintendant & contrôleur de Beja qu'ils aient à le mettre immédiatement en possession de ladite dime de Synes sur le poisson ; qu'ils le laissent en jouir, la posséder, l'affermier & la percevoir comme il l'entendra ; qu'ils le laissent aussi posséder, recevoir & percevoir par lui-même, chaque année, pour son compte & celui de tous ses héritiers & descendants, à partir du mois de janvier dernier de l'année 1500, sur lesdites accises de Synes, lesdits 130,000 réis, de la manière qui a été prescrite par cette seule lettre, sans qu'il soit nécessaire d'en expédier une autre ; &, pour la copie de celle-ci qui sera enregistrée sur le livre dudit surintendant, il lui sera porté en compte lesdits 130,000 réis de Synes, ainsi que les 40,000 qui lui reviennent sur Santiago. En outre, nous le faisons amiral de l'Inde avec tous les honneurs, prééminences, libertés, droits de justice, revenus, privilèges & taxes qui appartiennent légalement à cette charge, & dont jouit l'amiral de nos royaumes en conformité de ce qui est exprimé plus au long dans le règlement des amiraux ; lesquels revenus & taxes doivent s'entendre des lieux & terres qui, par la volonté de Notre-Seigneur, seront placés & demeureront sous notre obéissance. De plus, nous octroyons & concédons gracieusement, avec transmission par héritage, de ce jour à tout jamais, sans que notre donation puisse être révoquée à aucune époque, audit Vasco da Gama & à tous ceux de ses descendants qui hériteront & jouiront des 130,000 réis, le droit d'en-

voyer 200 cruzades aux Indes, par nos navires, à chaque voyage qu'ils effectueront, ce qui doit s'entendre une fois l'an, & d'employer cette somme en marchandises suivant leur volonté, sans nous payer ni droits ni taxes d'aucune sorte, hormis le vingtième qu'ils paieront à l'ordre du Christ. Et nous ordonnons à nos capitaines & administrateurs qui s'y rendront de se charger des 200 cruzades & d'en rapporter la valeur en marchandises. Nous conférons, en outre, audit Vasco da Gama le titre de Dom, &, en sa considération, nous voulons & il nous plaît que ses frères Ayres da Gama & Tarayja da Gama jouissent aussi du titre de Dom & puissent tous dorénavant prendre ce titre, ainsi que leurs fils, petits-fils & tous leurs descendants. Nous lui faisons la présente donation de ce jour à tout jamais, avec droit de transmission héréditaire, comme il a été dit, nonobstant toutes lois, ordonnances, droit canonique & civil, glose, statuts, coutumes, opinions des docteurs, capitulaires des Cortès & toutes choses qui y seraient contraires ou pourraient être faites en opposition par la suite, lesquelles, énoncées & exprimées ici, nous déclarons caduques & de nul effet, chacune séparément & toutes ensemble. Nous voulons & ordonnons que le présent titre de donation ait & conserve une valeur effective pour tout ce qui y est inclus, & nous nous engageons, pour nous & nos successeurs futurs, non seulement à ne jamais y déroger en tout ou en partie, mais à le faire toujours respecter & à le maintenir dans sa teneur. Nous demandons & recommandons également à nos successeurs, par notre bénédiction, de ne point y déroger en tout ou en partie, mais au contraire de le faire respecter & de le maintenir tel que nous l'avons constitué, attendu que tel est notre bon plaisir. En outre, nous voulons & ordonnons que les héritiers dudit Vasco da Gama auxquels échoira cette récompense prennent en même temps le nom de Gama, en souvenir & mémoire dudit Vasco da Gama; en foi & témoignage de quoi nous lui faisons remettre la présente, signée de notre main & scellée de notre sceau royal. Donnée en notre ville de Lisbonne, le 10 du mois de janvier : Gaspar Rodrigues l'a faite, l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1502. (*Liv. III de D. João III, fol. 166.*)

DOM MANUEL, &c. A tous ceux qui verront la présente faisons favoir que l'amiral dom Vasco da Gama nous a fait présenter une lettre dont le contenu est tel que suit. « Dom Manuel &c. » De même que la justice divine accorde justement dans l'autre monde des prix & des récompenses éternelles à ceux qui ont vécu dans celui-ci au sein de notre sainte foi catholique en pratiquant de bonnes œuvres, & que les mérites de chacun sont la mesure de ces récompenses ; de même & d'après cet exemple il est juste & équitable que les rois & princes de la terre, établis par la main de Dieu pour rendre la justice & gouverner ceux qui leur ont été confiés, encouragent & récompensent les hommes qui les servent bien, non seulement en vue de reconnaître & rémunérer leurs services, mais afin que ce soit un exemple propre à encourager les autres & à susciter en eux un puissant désir de bien faire. Il est de fait notoire en nos Etats, & même au dehors, que Vasco da Gama, amiral de l'Inde, nous a rendu à nous & à nos royaumes un grand & signalé service en découvrant ladite contrée de l'Inde durant le premier voyage qu'il y fit par nos ordres ; découverte dont les conséquences ont été si grandes & si magnifiques pour nous, & qui a valu à nosdits royaumes & sujets un accroissement considérable de profits & de richesses, ce dont il faut rendre grâce à Notre-Seigneur, avec l'espoir d'obtenir plus encore par son appui. En effet, ce qui avait été ambitionné depuis un si long temps par les Romains & par nombre d'empereurs, de rois, de princes, sans compter nos prédécesseurs ; ce qui avait été cherché à travers tant de labeurs, de dépenses, de morts & de périls, ledit amiral, par notre ordre, le découvrit & le trouva du premier coup, atteignant ainsi le but où tous s'étaient efforcés d'arriver. C'est ainsi que les avantages convoités par tant de nations nous ont été acquis, à nous & à nos royaumes, au prix de rudes épreuves, de risques personnels, & de l'existence même de ceux qu'il emmena avec lui, car plus de la moitié de ses équipages succomba dans ce premier voyage, & notamment Paul da Gama, son frère, que nous avons fait partir avec lui. Pour ce premier service, à son retour, nous le récompensâmes & l'élevâmes en dignité, rémunérations que nous lui accordâmes

alors avec le ferme propos de l'élever toujours davantage en proportion de ce qui était dû à son grand mérite. Une autre fois, depuis son retour, nous résolûmes de le renvoyer dans l'Inde pour le bien de notre service avec une autre flotte considérable. Dans ce voyage & tout ce qui s'y rattacha, son mérite & les services signalés qu'il rendit brillèrent & ne brillent pas moins que dans le premier qu'il effectua. Ainsi, par exemple, le roi de Quiloa qui est un roi maure, le premier en arrivant aux Indes, ne s'étant pas montré aussi zélé pour notre service qu'il s'y était engagé par ses lettres & ses messages, il le soumit, le rangea sous notre obéissance, & l'obligea par force à nous payer un tribut annuel de 1,500 *meticaes* d'or, dont il versa incontinent la première année; lesquels tribut & redevance il nous apporta & remit entre nos mains avec un engagement écrit, suivant la loi du pays, par lequel il s'obligeait, comme notre propre & naturel vassal, à nous servir, reconnaître & obéir en tout temps, ainsi qu'à son roi & seigneur légitime, & en outre, à prendre notre bannière, comme un signe plus manifeste & plus obligatoire encore de son vasselage & de sa soumission. Pendant le temps que ledit amiral y fut, il y rendit publiquement la justice en notre nom, comme sur notre véritable domaine. Ce roi de Quiloa est un roi très-riche & puissant; il possède les mines d'or de Sofala, les plus célèbres par leur richesse qu'il y ait en ces quartiers ou même que l'on connaisse ailleurs, en sorte que son nom est très-fameux & renommé par toutes les Indes. Aussi, parmi les services qu'il a rendus & les mérites qu'il s'est acquis, doit-on considérer comme digne des plus grands éloges & de la plus haute estime, comme infiniment glorieux & méritoire, un fait aussi nouveau & aussi extraordinaire que la soumission d'un roi fameux, puissant & renommé dans l'Inde, devenu tributaire d'un royaume chrétien, d'ailleurs si éloigné; il est donc juste qu'en recevant cette nouvelle faveur & ce don nouveau, parmi tant de faveurs & de bienfaits que le Seigneur nous a accordés dans cette entreprise, nous lui adressions des actions de grâces toutes particulières pour un fait tellement inouï que, non seulement en aucun temps il n'en avait rendu témoin nul autre roi ou

royaume chrétien, mais que perfonne n'avait jamais rien lu ni oui dire de femblable. Dans toutes les autres occurrences de ce deuxième voyage il s'est montré entièrement dévoué à notre service, auffi bien lorsqu'il fut néceffaire de faire la guerre à ceux qui s'oppofoient à nos opérations, guerre où Notre-Seigneur lui fit remporter maintes victoires, notamment fur les Maures de la Mecque, ennemis de notre faine foi catholique, qui s'efforcèrent par tous les moyens poffibles de nuire aux intérêts de notre service, mais auffi dans toutes les autres conjonctures où l'on traita amiablement & pacifiquement avec les rois de ces contrées ; en forte que nos intérêts font demeurés folidement établis par fa fageffe & fon jugement, & qu'il a ramené à bon port, chargée de grandes richesses, la flotte que nous lui avions confiée. Pour ces motifs, mais furtout pour le fait principal de la découverte qui doit procurer à nos Etats tant d'avantages, de gloire & de profits, & qui, pour nous, est un fi grand service, il est en droit de recevoir, à titre de premier auteur, des faveurs & des récompenses qui en perpétueront la mémoire & le fouvenir. Voulant nous acquitter envers lui, comme il convient à un roi & comme il le mérite, efperant d'ailleurs qu'il nous continuera fes services, de notre propre mouvement, fcience certaine, pouvoir royal & abfolu, fans qu'il l'ait demandé ni d'autres pour lui, il nous plaît de lui faire une donation gracieufe, pure, libre & irrévocable, à dater du premier jour de cette année 1504 & à perpétuité, tant pour lui que pour fes descendants mâles en ligne directe, de 400,000 réis de rente annuelle dont nous voulons & dont il nous plaît qu'il foit pourvu, lesquels lui feront affurés & payés fur notre taxe du fel dans cette ville de Lisbonne, par quartiers, intégralement & fans retenue, en vertu de ce titre de donation, & fans qu'il foit néceffaire d'en expédier un autre de notre bureau des finances. En conféquence, nous mandons à nos receveurs tant préfents que futurs de ladite adminiftration de la gabelle, ainfi qu'au greffier de ce département, de verfer & payer désormais, à partir du premier jour de janvier dernier, audit amiral & à fes descendants, lefdits 400,000 réis de rente annuelle, par quartiers, intégralement & fans retenue, comme il a été dit ; d'effectuer

toujours ce paiement avec exactitude, sans y apporter aucune espèce d'obstacle, de difficulté ou d'empêchement, attendu que tel est notre bon plaisir & notre volonté; en foi de quoi nous lui faisons remettre cette lettre signée de notre main & revêtue de notre sceau royal. Donnée à Lisbonne, le septième jour de février: Gaspard Rodriguez l'a faite en 1504. Et, pour la transcription de la présente qui sera enregistrée par le greffier de ladite administration sur son livre de comptes, avec quittance de l'amiral & de ses descendants, nous mandons à nos contrôleurs de porter lesdits 400,000 réis au compte de l'administrateur ou receveur de la gabelle.

Pour ce qui est des 400,000 réis, nous entendons les délivrer & assurer ainsi qu'il suit : 200,000 sur la branche de nos accises de Villa de Nyfa, à partir du 21 janvier prochain 1516. Ladite donation ayant été annulée, & l'enregistrement qui la concernait ayant été conséquemment biffé sur le livre d'administration de ladite imposition, ainsi qu'au bureau de nos finances : pour les 200,000 réis qui restent, nous lui faisons remettre cette lettre afin qu'il puisse s'en servir pour les toucher sur ladite imposition du sel & en jouir, à partir du 21 janvier prochain 1516, de la manière & façon dont il jouissait desdits 400,000 réis, en foi de quoi nous lui faisons remettre cette lettre signée de notre main & scellée de notre sceau royal, & lui mandons de se garder & conformer à ce qui y est inclus. Donnée en notre ville de Lisbonne, le 29 du mois d'août. Jorge Fernandes l'a faite l'an 1515. (*Liv. XXIV de D. Manuel, fol. 120.*)





# RECTIFICATIONS APRÈS IMPRESSION.

—

Page 95, ligne 5, *au lieu de* : « aux deux cartes d'Améric Vespuce » —  
*lisez* : « aux deux lettres. »

Page 97, ligne 8, *au lieu de* : « Iacominus » — *lisez* : « Iacomylus. »

Page 97, lignes 12, 25 et 30, & page 98, ligne 9, *au lieu de* : « Grynceus »  
— *lisez* : « Grynæus. »

Page 101, ligne 12, *au lieu de* : « San-Bras » — *lisez* : « San-Braz. »

Page 124, lignes 15 & suivantes, *au lieu de* : « Coulao » — *lisez* : « Coulão. »



